N° 511 — Tome CXXXV 1er Octobre 1919

MERCVRE

DE

FRANCE

Trentième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



A., PAUL ÆSCHIMANN, FRANÇOIS BERTHAULT, JACQUES-ÉMILE BLANCHE, GEORGES BOHN, MAURICE BOISSARD, P. DUCORBOT, ANDRÉ FONTAINAS, GUSTAVE FUSS-AMORÉ, F. GENESLAY, JEAN DE GOURMONT, CHARLES-HENRY HIRSCH, PHILÉAS LEBESGUE, JEAN MARNOLD, HENRI MAZEL, CHARLES MERKI, MONTE CITORIO, LOUIS NARQUET, ERNEST RAYNAUD, RENÉ DE WECK.

PRIX DU NUMÉRO

France... 1 fr. 50 | Étranger... 1 fr. 75

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

—

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXIX

SOMMAIRE

—

Nº 511. — 1er OCTOBRE 1919

REVUE DE LA QUINZAINE

MANUSCRITS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

1

Collection Critique

publiée par

Le Carnet-Critique

208, rue de la Convention, 208. — PARIS XVe

Téléphone SAXE-82-41

Henri Barbusse........

Maurice Barrès.........

Romain Rolland........

Charles Maurras.......

Anatole France.........

Paul Bourget...........

Maurice Maeterlinck...

Laurent Tailhade.......

Colette Willy..........

Paul Fort...............

Henri Bergson..........

Henry Bataille.........

St-Georges de Bouhélier

Bourdelle...............

Saint-Saëns.............

Le **Carnet-Critique** commencera, le 1er novembre, irrévocablement, la publication d'une Collection critique, littéraire, philosophique, théâtrale, artistique et musicale.

Chaque étude paraîtra en élégante plaquette, dans le format du *Carnet-Critique.*

Chaque plaquette comprendra :

1° Un portrait de l'auteur commenté ;
2° Une biographie ;
3° Une étude générale ;
4° Une bibliographie complète (dates de publication, noms des éditeurs, prix des ouvrages, etc.), le tout formant un véritable document mis à la portée du public à un prix extrêmement modique :

Première série :

15 MONOGRAPHIES (voir la liste ci-contre), par MM. Henri Hertz, Gustave-Louis Tautain, Jean Bonnerot, Georges-Armand Masson, Louis de Gonzague-Frick, Roger Allard, Jean Pellerin, Louis Richard-Mounet, Waldemar-George, Paul Blanchart, André Marot, etc.

Abonnements à la série complète :

Édition ordinaire	**France...**	**25 fr.**
	Étranger.	**30 »**
Édition de luxe sur papier Hollande (numérotée).	**France...**	**100 fr.**
	Etranger.	**110 »**

Prix de l'exemplaire séparé :

Édition ordinaire	**France....**	**2 fr.**
	Étranger..	**2.50**
Édition de luxe sur papier Hollande (numérotée).	**France....**	**7.50**
	Étranger..	**8 fr.**

Le prix des abonnements est **garanti contre toute augmentation** jusqu'au **25 octobre.**

Le prix des exemplaires séparés est **susceptible de majoration.**

LE CRAPOUILLOT

Pastiche

Le "Crapouillot", la vivante revue bi-mensuelle d'art et de lettres, donne un numéro entièrement composé de pastiches, caricaturant le journal, le magazine et la revue.

Les maîtres du pastiche littéraire, *Paul Reboux*, l'auteur de "A la Manière de", et *Jean Pellerin*, l'auteur du "Copiste indiscret", ont collaboré à cette livraison exceptionnelle; *Jean-Louis Vaudoyer* donne, avec un savoureux commentaire à la façon des grandes revues, des sonnets inédits de Baudelaire, de Gérard de Nerval et de Musset. *Alexandre Arnoux* et *Jean Galtier-Boissière* ont rédigé la même nouvelle "Un mariage de soldat", l'un dans le style de René Bazin, l'autre dans l'esprit de Léon Werth. Il y a aussi un d'Esparbès par *Jean Bernier*, un Barrès par *André Obey*, un Marcel Proust par *Louis-Léon Martin*, un Léon Daudet par *G.-L. Tautain*, un de Pawlowski par *Paul Fuchs*. *André Charpentier* a écrit un reportage sensationnel à la manière du "Matin", *Henri Falk* une critique de livres genre Reboux; *Dominique Braga* donne une critique militaro-théâtrale d'Henry Bidou, *Louis Roubaud* une critique cinégraphique d'Adolphe Brisson et *Henry Béraud* un chapitre de roman d'aventures de Mac Orlan, etc., etc.

Les illustrations de ce numéro sont également des charges de dessinateurs connus: *Gus Bofa* a crayonné un extraordinaire Georges Scott, *Jean-Loup Forain* un Forain, *Warnod* un Poulbot, etc.

Le Crapouillot-pastiche est en vente *(un franc)* chez CRÈS, 116, Boulevard St-Germain; STOCK, place du Théâtre-Français; LEMERCIER, place Victor-Hugo; REY, boulevard des Italiens, et dans toutes les librairies et galeries d'Art.

Abonnement au "CRAPOUILLOT" (*arts, lettres, spectacles*)

Abonnement d'un an (24 numéros) *France, Colonies, Étranger*. (à partir du 15 octobre.)	**20 fr.**
Avec les 12 numéros parus de la série de paix	**10 fr. en plus**
Avec les trois années illustrées du « Crapouillot de guerre ».. (Très recherchées par les bibliophiles.)	**20 fr. —**

Envoyer chèques et mandats : M. Esprit, "Le Crapouillot" *5, place de la Sorbonne, PARIS.*

L'EXPRESSION DE L'AMOUR
CHEZ LES POÈTES SYMBOLISTES

—

> Je n'établis pas la vérité. Je la cherche.
>
> SOCRATE.

> Le devoir du critique est moins de juger que de comprendre.
>
> ERWIN ROHDE.

La génération qui précède immédiatement la génération symboliste s'était signalée par son caractère misogyne. Aux préventions romantiques, dont elle avait hérité à l'endroit de la femme fatale, s'ajoutait l'influence de Schopenhauer, qu'elle venait de découvrir, et qui déniait à la femme toute vertu d'intelligence et de beauté. Schopenhauer entendait démontrer que la séduction de la femme est en nous. Ce qui nous la rend attrayante, c'est l'appel de l'instinct. Son pouvoir est emprunté. « Elle en use insolemment », ajoutait Baudelaire, qui ramasse les préjugés et les méfiances du dogme et reste obsédé par l'image de l'Eve fatidique, l'éternelle tentatrice, dont le sourire est l'artisan de notre damnation, la source du Péché,

> Machine aveugle et sourde, en cruautés féconde.

Avec moins d'emphase mais la même insistance, Charles Cros, tout en cédant à son éblouissement, dénonce la férocité de la femme, Corbière sa fausseté, Rimbaud ses infirmités et sa sottise. Verlaine la montre conduisant son troupeau de dupes et le sentimental Coppée lui-même l'assimile aux soldats bourreaux, qu'elle aime, parce qu'ils font aussi couler le sang des cœurs.

A l'envi des poètes, les romanciers, les dramaturges de l'heure renchérissent sur ce thème. Les Goncourt s'inquiètent de l'intrusion de la femme dans la vie de l'artiste, lui reprochent d'amollir les courages, d'éteindre l'inspiration, d'étouffer le libre génie. Ils prêtent à l'éternel féminin la figure d'une Manette Salomon, et cette idée de la femme ennemie est si ancrée chez eux que même les héroïnes qu'ils veulent sympathiques (Renée Mauperin, Sœur Philomène) nuisent à leur insu à ceux qui les approchent et déchaînent inconsciemment les catastrophes autour d'elles. Prosper Mérimée, renouvelant la leçon de *Manon Lescaut*, avec plus de tragique encore, montre dans *Carmen* jusqu'à quel point d'avilissement la femme peut amener un honnête garçon. Emile Augier, Sardou ne se font pas faute d'étaler au théâtre ses perfidies et ses astuces et nous mettent en garde contre ses batteries sournoises. Zola symbolise dans *Nana* toute la force dissolvante du vice, fait de la femme un instrument de décomposition sociale. Alexandre Dumas fils nous conseille froidement : « Tue-la ! »

C'est qu'à ce moment la courtisane règne et les faux ménages. Au spectacle de tant de ruines accumulées, Alphonse Daudet tremble pour ses fils. Il écrit *Sapho* à leur adresse et jette son réquisitoire à la méditation de leur vingt ans. Précaution bien inutile. La génération qui vient ne s'embarrassera guère du scrupule de ses aînés, et si la femme doit encore chez eux exercer ses ravages, du moins ils auront cessé d'en être dupes. L'aventure ne risquera plus de tourner au tragique. Ce n'est pas là, pour eux, que sera le danger. Les jeunes hommes auront un sens plus sûr des réalités et cesseront de rendre la femme responsable de leurs propres vices. Si le poète Edmond Haraucourt, reprenant l'idée de Schopenhauer, allègue que

La Beauté de la femme est dans les nerfs de l'homme

sa génération n'aura plus les nerfs assez solides pour conférer à cette beauté un pouvoir irrésistible. La race, épuisée par une longue période de bien-être et les holocaustes répétés, les coupes sombres des guerres et des révolutions antérieures, se montrera moins sensible aux maléfices. Que les pères cessent de trembler et d'agiter l'épouvantail des magiciennes perverses. « Ces demoiselles n'ont rien de si démoniaque, je vous assure », leur rétorque l'un des premiers manifestants du sym-

bolisme, le poète René Ghil. Jules Laforgue, qui vient ensuite, est trop averti pour leur demander l'impossible. Il n'exige plus d'elles l'héroïsme et le dévouement. Il suffit à son amie d'être belle :

Deux yeux café, voilà tous ses papiers.

Il est sage de s'en tenir à ces formalités sommaires, puisqu'au fond « tout n'est que célibat ».

De même Henri de Régnier sait l'abîme qui sépare les sexes et qu'il est fou d'essayer de le combler. Ce n'est plus à la Bible qu'il emprunte ses images, mais au mythe hellénique, et il sait ce qui se cache de vérité sous la fable des Sirènes. A contempler notre civilisation, il apparaît d'ailleurs que si la femme est corrompue et vénale, une large part de responsabilité en revient à l'homme, et qu'importe, au surplus, que sa Beauté ne soit qu'une illusion de nos sens, comme la saveur du fruit ou l'odeur de la rose ? « Cette illusion nous suffit », déclare Jean Moréas (*Notes sur Schopenhauer* — *Revue indépendante*, mars 1885), et puisque l'homme ignorera toujours l'essence propre des choses et ne connaîtra que la manière dont elles affectent son organisation, ne serait-il pas prudent d'accepter sur la Beauté de la femme le *phénomène* que l'instinct amoureux nous présente, sans chercher à pénétrer la *noumène* indéchiffrable ? » L'azur du ciel aussi n'est qu'un trompe-l'œil, cela ne gâte en rien l'allégresse qu'on en reçoit ! Stéphane Mallarmé est un sage qui nous invite, dans l'*Après-midi d'un Faune*, à nous éblouir de l'Univers, en le contemplant à travers le Désir, comme à travers la pulpe lumineuse des raisins vides. Qu'importe qu'il n'y ait chez la femme que la vie inconsciente des choses, des bois mouvants, de l'eau courante et des fleurs, puisque son sourire c'est pour nous, affirme Gustave Kahn,

... la clarté sur les îles,
Les îles blanches du lointain
Qui s'éveillent sous le frais matin
De toutes leurs gerbes éblouies.

Qu'importe qu'elle ne soit qu'une créature animale et perverse, puisque sa présence nous emplit d'aise, et qu'autour d'elle fleurissent les songes. Accueillons-la comme une trame délicieuse où broder nos fantaisies.

O douce chose printanière,
O jeune femme, ô fleur superbe,
Épanouis ta nudité
Royale, emmi tes sœurs de l'herbe.

Reste ainsi : l'ombre violette
Se joue aux roses plis des hanches,
Ouvre tes grands yeux puérils
Où rit l'orgueil de tes chairs blanches.

Ainsi chante Francis Vielé-Griffin, qui, restreignant l'Amour à la seule joie contemplative, se garde, comme Stéphane Mallarmé,

du parfum de tristesse
Que même, sans dégoût et sans déboire, laisse
La cueillaison d'un rêve aux doigts qui l'ont cueilli.

C'est contracter une solide assurance contre les déceptions que de s'attacher comme Ulysse au mât du navire, et c'est jouir sans danger de la douceur des voix perfides. Les poètes de l'heure sont enclins à la prudence et à n'aimer qu'en imagination et en décor.

§

« Ardente et découragée », a dit justement Maurice Barrès, de sa génération. Nulle ne fut plus dévorée d'appétits, d'élans, d'ambitions. Nulle ne fut plus pénétrée de l'inutilité de l'effort et de son impuissance à changer quoi que ce soit à l'ordre établi du destin. Ses poètes rêvent de vivre intensément. Ils se fouettent à l'action. Ils ne cessent de s'admonester comme Charles Guérin :

Avec un grand frisson plonge-toi dans la vie !

Et toujours, au dernier moment, ils reculent devant son contact glacé. « Agir ! Agir ! » criait déjà Baudelaire, puis il revient à la sagesse des hiboux immobiles, sachant qu'on porte toujours le châtiment d'avoir voulu changer de place. Albert Samain se résigne à la solitude. Il ferme sa porte au bruit de la rue (1) et, le front collé à la vitre, comme une infante reléguée dans son Escurial lointain, ne veut voir que son rêve nostalgique et doré fleurir à l'horizon. Par dépit de ne pouvoir pétrir le monde à sa guise, il se taille dans les nuages un vaste empire de rêve :

Pense, domine l'Age et respire l'espace ;
N'espère pas. L'espoir est un oiseau rapace.
Vis, si tu peux, dans l'éternel, l'heure qui passe.

(1) « Ah ! ce bruit affreux de la vie ! » (Charles Guérin).

Avant lui, Corbière et Laforgue s'étaient exilés de la cohue. Ce que la muse de Samain soupire en cérémonieuse robe de parade, la muse de ces derniers le sifflote en oripeaux pailletés de clownesse, avec des culbutes et des grimaces :

> Et je laisse la vie
> Pleuvoir sans me mouiller.

Agir n'est pas seulement inutile, renchérit Jules Tellier, agir est dangereux. A gesticuler à tâtons dans le noir du destin, on risque toujours de blesser quelque puissance occulte et mystérieuse et d'en déchaîner la colère vengeresse. C'est folie que de courir après la fortune. Vivons donc *Tel qu'en songe*, décide Henri de Régnier. Puisque tout n'est qu'apparence et illusion, épargnons-nous d'aller « cueillir des remords dans la foule servile ». Vivons dans le recueillement au fond de notre tour d'ivoire (1). Nous avons, pour nous consoler, les fleurs, la musique et les livres. Choisissons, dans l'histoire, un héros à notre humeur dont nous répéterons les gestes devant la glace. Soyons César, Cyrus, Hamlet, et, s'il nous prend fantaisie d'être Don Juan, le passé est assez riche en héroïnes de tout genre pour que nous puissions y cueillir des trophées à loisir. A douze ans, dans un grenier, Rimbaud a connu toutes les femmes des anciens peintres. C'est à feuilleter des magazines que Francis Jammes s'éprend de Clara d'Ellébeuse, la petite écolière des anciens pensionnats. Les belles mortes nous appellent du haut de leurs cadres dorés ou nous sourient de leur bouche de marbre. Voici Phryné, Aspasie, Cléopâtre. Aimons-les. Leur fantôme se pliera docile à nos caresses, et s'il nous faut un semblant de vérité, prions la première venue de nos contemporaines d'aider à l'illusion, en remplissant pour un moment leur personnage. Nous lui soufflerons le rôle, mais, pour Dieu ! qu'elle n'aille point se piper au jeu, et croire à la réalité de notre hommage. Nous ne lui demandons qu'un simulacre, et qu'elle sache bien que si nous nous réfugions dans les yeux vivants, c'est toujours pour nous réfugier hors

(1) Nous ne les avons jamais aimées
Ces amusettes du dehors;
Nous nous faisons à nous-mêmes nos décors
Et nos impudeurs y dansent en almées.

(Camille Mauclair.)

du monde. Des deux rames dont je navigue, dit Albert Samain.

L'une est langueur, l'autre est silence.

Le silence est cher aux poètes de l'heure, surtout en amour. Un mot malencontreux aurait si vite fait de rompre le charme ! « Tais-toi, tais-toi ! » ne cessent-ils d'adjurer leur bonne amie.

A cette heure un langage humain serait profane. (Louis le Cardonnel.)
Je te disais « tais-toi » quand tu ne disais rien. (Francis Jammes.)

Donne-moi la main. Asseyons-nous sous l'ombrage. C'est l'heure du crépuscule. Ecoutons jaser la brise et rêvons :

Va, l'étreinte jalouse et le spasme obsesseur
Ne valent pas un long baiser même qui mente. (Paul Verlaine.)

Ne vous inquiétez pas de ce long baiser. C'est le baiser au front des mères et des sœurs aînées. Il est sans brûlure. Il correspond au mot d'ordre :

De la douceur, de la douceur, de la douceur !

Et encore le poète s'y refuse-t-il parfois :

Vers elle je penchais ma lèvre mais sans prendre
Le baiser qu'elle s'attendait à recueillir. (Francis Jammes.)

Le poète souffre. Il a besoin d'être bercé. Il se laisse aller comme un enfant sur le sein maternel. La chair ne compte plus. Ce n'est pas une femme, c'est un ange qui veille à ses côtés. Son étreinte est spirituelle :

Et je baise ta chair angélique aux paupières. (Albert Samain.)

Il cède à l'extase mais sans perdre pied. Il sait que tout est leurre et mensonge :

O parcourons le plus de gammes,
Car il n'y a pas autre chose.

soupire Jules Laforgue.

On vient à l'amour tranquillement comme à une fenêtre pour contempler des horizons. C'est, pour les uns, motif à se distraire du monotone ennui de vivre et pour les autres matière à enrichir leur sensibilité et vivre un chapitre de la « Culture du moi ». Le partenaire n'est plus qu'un prétexte. Il figure un personnage muet. Tandis que le soliloque se déroule, il peut s'endormir, les choses n'en iront que mieux. C'est dans

la posture du sommeil que Francis Jammes évoque de préférence sa bonne amie :

Tu serais nue sur la bruyère humide et rose,
Tu dormirais en ne rêvant d'aucune chose.

Et il lui plairait de se laisser aller aussi à la contagion :

Je voudrais me coucher et je m'endormirais.
. . . .
Laisse-moi t'endormir et tu m'endormiras.

« Je t'aime parce que tu dors », dit Charles Guérin à la dame de ses pensées. La dame pourrait s'éclipser à certaines heures sans que l'amant s'en aperçoive et interrompe le cours de sa rêverie. Même indolence dans l'autre camp. Là aussi Schopenhauer a passé et ces dames lui rendent la monnaie de sa pièce.

Mme de Noailles ne sait plus si c'est au paysage ou à l'adolescent que va sa tendresse. Si un jeune cœur était près de mon épaule, confesse-t-elle,

Je lui dirais : ce n'est pas vous,
C'est toute la nuit qui me tente.
. . . .
Vous n'êtes qu'un adolescent ;
C'est à la nuit que je dévoile
Mon cœur qui fond l'or de mon sang,
Et mon cœur triste jusqu'aux moelles.
Ne dites rien ! Je ne réclame
De vous que vos regards meurtris...

L'amour est de « l'égoïsme à deux », prétendait Mme de Staël, mais les contemporains font l'économie du partage autant par prudence que par orgueil :

Je repousse le cœur qui m'attend et m'appelle,
Et je suis, cette nuit, amoureuse de moi,
De mes yeux sans espoir, de ma voix immortelle,

dit encore Mme de Noailles. Pour se bercer de l'illusion de l'amour ils n'ont plus besoin de sortir d'eux-mêmes. Ils savent déclencher l'extase automatiquement.

§

L'impuissance d'aimer ! c'est le titre que Jean de Tinan donne au récit de son aventure sentimentale, publiée en 1894 à Paris (11, rue de la Chaussée-d'Antin). Il prend soin de nous avertir que ce document vaut pour l'ensemble de sa génération : « Je

vais vous parler un peu des jeunes filles et des jeunes gens... le décousu de leurs sentiments factices... Ah! l'insignifiance de tout cela! » Le livre s'orne d'un frontispice de Félicien Rops : une femme hiératique soupèse l'enfant amour qu'elle respire comme une proie au milieu d'un paysage stylisé d'arbres, de fleurs et d'ibis. En voici l'argument :

Jean de Tinan a rencontré dans le monde deux yeux magnétiques. La dame est belle et disposée à accueillir les hommages. L'aventure est tentante. Pourtant il hésite à s'engager. Il a vingt ans à peine. Il aime aimer et il hésite : « Sitôt que je commence à aimer, je n'ai de cesse, avant d'avoir si bien retourné les sentiments de l'amie et les miens, que tout amour soit devenu impossible. » La définition de Tolstoï le décourage : « Aimer, c'est préférer autrui à soi-même. » Il ne s'aveuglera jamais jusque-là. Sa passion reste clairvoyante et, sous les perfections de l'amie, découvre ses défauts. Il redoute l'aventure, ses suites, les complications. « Je ne pourrai que m'y énerver ou m'y amoindrir », et il se désole. « Ah! ces mois passés à prendre son élan pour ne jamais sauter. »

Il s'engage pourtant, vaille que vaille, mais, tandis que le flirt se poursuit, il s'aperçoit de l'accord impossible et que tous deux chantent le même air sur un ton différent. L'amie s'étonne de ses réticences, de ses timidités. « Que voulez-vous donc ? » demande-t-elle un jour, inquiète, et lui de confesser : « Je ne sais pas ce que je veux. » C'est la vérité. Il ne peut se débrouiller de tant d'impressions confuses et diverses. Il a peur d'être obligé de se dire : « Je m'emballais, j'ai rencontré un caillou. » Il se sent attiré vers sa beauté, mais une amertume secrète gâte tous ses plaisirs présents. Il ne les retrouve plus qu'à l'état de souvenirs. Il s'exalte alors dans la solitude de ses pensées. Il aime en images. Il revoit l'aimée assise au clavecin, découpée par la lampe, dans l'atmosphère intime de la chambre, tandis que le rideau de la fenêtre s'agite aux souffles de la nuit d'été, et il s'éprouve fortement épris, mais il a des retours si capricieux et si injustes! Il lui échappe de dire : « Elle était charmante, mais je n'étais pas d'humeur à éprouver du plaisir » ; et il conclut : « Tout cela est trop compliqué. J'aime vraiment les gens qui aiment tout simplement. Nous avons lu trop de volumes à 7 fr. 50 pour aimer comme tout le monde. »

« Nous paralysons le cœur à force de lucidité, et puis, après tout, pourquoi exiger des femmes ce que nous ne leur offrons pas en échange : la sincérité (1). » Et il ajoute cette phrase désolante : « nous serions très infâmes si nous n'étions pas si niais. »

Tout cela est déjà contenu dans Baudelaire, mais dévoile avec quelle ampleur et quelle célérité il a fait tache d'huile. En somme, Jean de Tinan est né blasé comme l'élite de ses contemporains. Il ne sait comment concilier tant d'impulsions contradictoires. Et l'atavisme religieux pèse aussi sur lui : « Tous ces baisers ont un goût de terre. » A la même heure, Charles Guérin écrit :

Toute chair à ma bouche a le goût du Péché.

« Nous ne nous aimons pas, pense Jean de Tinan, mais serait-ce si différent, si nous nous aimions ? » Cela à l'heure même ou Remy de Gourmont concède : « J'aime l'inaction, le différé ; il n'y a pas grande différence entre les rêves et leur réalisation. » Alors à quoi bon pousser l'aventure ? Que tout demeure en possibilités. Rêvons un rêve. Flaubert a raison : « Les âmes s'étreignent mieux que les corps. » Tinan tourne au délire mystique. « Si j'avais une sœur, comme je l'aurais aimée ! » Il dit à son amie : « Je veux voir votre âme que me cachent vos pensées. » Pour exprimer ses émotions, il lui vient aux lèvres les frêles et merveilleuses métaphores liturgiques :

Causa nostræ lætitiæ
Stella matutina.

Il perd pied. Il déraille. « Je voudrais que sa beauté nue me manifeste la beauté métaphysique du dieu-monde... Concevoir l'absolu en spécialisant ses attributs symbolisés par des impressions d'elle... Trouver des révélations flamboyantes aux mystères des analogies !... »

Encore, toujours Baudelaire ! A se crisper ainsi, les nerfs s'usent vite. Jean de Tinan n'a plus qu'une préoccupation : se dégager. Il annonce un beau matin qu'il part en voyage et l'amie elle-même, depuis longtemps désillusionnée, reçoit cette communication avec soulagement. Elle avait dit la veille en confidence à une tierce personne : « Malgré le plaisir que j'ai

(1) Cf. Ephraïm Mikhaël :
Chère, je t'ai dit des messes hautaines
Sans y croire.......................

de voir Marcel, je voudrais bien le voir partir. On ne sait pas ce qui peut arriver à jouer ainsi avec le feu. »

C'est l'époque où se dénouent sans douleur les liaisons éphémères. Jean Ajalbert nous montre, dans l'un de ses romans un amoureux s'éloignant de sa maîtresse, qui implore un rendez-vous, avec ces simples mots : « Je t'écrirai ! » et l'idée de n'en rien faire. Il n'y a plus à craindre chez les plus passionnés que l'amour les livre aux coups de tête et aux folies. Déjà les Parnassiens s'étaient sentis, pour les mêmes causes, inclinés à la sagesse. Il y a comme un aveu d'impuissance dans le renoncement d'un Sully Prudhomme. L'heure est venue des pamoisons sans conséquence et, comme dit Corbière, « des petites morts pour rire » :

Dodelinette à nos petits péchés.

C'est Charles Vignier qui pousse ce refrain émancipateur. Et s'il y avait encore péril à s'engager dans le sillage des belles, ce poète nous suggère le moyen de nous libérer d'emblée de l'illusion :

Or l'autre, voilé par la nuit des brocatelles,
Vit se magnifier un rêve inattendu,
Mais, dans son pur dédain, il l'a bientôt, par tels
Insolites secrets, à son néant rendu (1).

§

Ces amitiés intellectuelles, à quoi les poètes de l'âge symboliste veulent réduire l'Amour, laissent trop d'aspirations naturelles en souffrance pour ne pas aboutir à une déception. Jean de Tinan l'éprouve qui suppose : « Il n'y a sans doute que la débauche de vraie, parce que c'est elle qui laisse le moins de rancœur. » Il en vient à « souhaiter le charme des sens... de l'ivresse bestiale quand la pensée ne s'y mêle plus ». Baudelaire aussi avait espéré endormir sa douleur sur « les lits hasardeux ». Mallarmé y souhaitait trouver « le lourd sommeil sans songes », et, avant eux, Musset avait tenté l'expérience. Demandez-leur ce qu'ils en pensent ! C'est, nous dit Remy de Gourmont, qu'ils n'ont pas éliminé le « poison syrien ». Le monde s'est affranchi du dogme chrétien, mais sa morale pèse toujours sur les consciences. Nietzsche s'en étonne qui s'emploie à la détruire pour délivrer la vie. Ses disciples pullulent et

(1) Charles Vignier : *Centon* (Vanier).

se jettent sur le vieux monde les armes à la main. Les revues d'avant-garde sont pleines de manifestes où l'on s'élève contre le préjugé des mœurs. M. Chevrier, dans la *Revue indépendante* (numéros d'août 1884 et de février 1885), réclame la liberté de la chair comme corollaire de la liberté de conscience et propose que tout être humain soit maître souverain de son être et de son corps comme de sa pensée, que le goût de l'individu soit la seule loi de ses passions, et décrète que la morale, définie règle des mœurs, est une atteinte à la liberté. Remy de Gourmont nous invite à retrouver la joie païenne, l'innocence première, à chercher le repos dans la pure délectation sensuelle. Il nous montre pour modèles, dans sa *Nuit au Luxembourg* deux amants, dont l'unique satisfaction consiste à « jouer avec leur corps », mais Remy de Gourmont s'illusionne. Il reste, lui-même, intoxiqué du poison syrien et préoccupé du péché. Le corps n'est pas relevé de son exil infâme. Il flotte toujours autour de ses joies une odeur de carnage et de bûcher, un reflet des brasiers de l'enfer.

§

Jean de Tinan nous a donné pour raisons de la passivité indolente de ses contemporains l'excès de fatigue qui ne leur permet plus d'appareiller pour les aventures du large (1) et l'excès de lucidité qui les empêche de s'y leurrer. Sans doute, il effleure le scrupule religieux quand il parle des « baisers au goût de terre », mais il y a, dans les préventions dont la jeunesse fait preuve à l'égard de la passion, peut-être autre chose qu'un relent superstitieux. Je sais bien qu'on n'efface pas aisément un pli vingt fois séculaire. Tout de même l'interdit de l'Eglise pèse peut-être moins dans leurs hésitations que la qualité de leur nature et une sorte d'orgueil propre à leur génération. Ils ont ce roidissement fanatique de l'*Hérodiade* de Mallarmé : « J'aime l'horreur d'être vierge... » C'est déjà une noble ambition que de vouloir départager, comme ils le font, les joies de l'âme et celles du corps, mais la mesure est insuffisante. Le conflit demeure. Il faut que tout s'absorbe dans l'unité. Il faut ou spiritualiser la chair ou matérialiser l'esprit. Les poètes marchent à l'unité spirituelle. C'est une étrange chose que la nature ait mélangé, comme dit Montaigne, nos ordures et nos plaisirs et qu'un homme délicat ne puisse s'y exposer sans nausées. Ce

(1) *Lassitudes*, c'est le titre que Louis Dumur donne à son premier recueil de vers.

ne sont pas seulement des chrétiens qui y apportent un sentiment de répugnance, mais des hommes d'une autre confession et sur toute l'étendue de la terre. Ecoutez le poète hindou Rabindranath Tagore :

J'essaie d'étreindre la beauté. Elle m'élude, ne laissant que le corps entre mes mains. — Confus et lassé, je retombe. — Comment pourrait le corps toucher la fleur que l'âme seule peut toucher (1).

Nous sommes arrivés à un point de civilisation où l'élite sélectionnée, l'aristocratie des esprits, même purgée de tout souci dévot, rougit des sollicitations de la chair et s'irrite de l'impôt du sang comme d'une déshonorante servitude. Rimbaud a raison : L'amour est à réinventer !

§

Quand serai-je enfin maître et dieu de mon haleine ?

se désole René Ghil, harcelé de désirs troubles et de migraines. Pourtant René Ghil sait que l'homme n'a pas reçu sa loi des mains du créateur. Il a lu, j'imagine, Darwin, Haeckel... Il a étudié les mystères de notre origine, suivi notre évolution depuis la monère primitive. Il a traversé, en imagination, les marais carbonifères, les forêts de l'âge misozoïque. Il sait que notre existence fut représentée à l'âge carbonifère par quelque chose, — quelque chose au sang froid et à la peau visqueuse, — qui se cachait entre l'air et l'eau et fuyait devant les gigantesques amphibies de l'époque. Il est instruit, j'imagine, de notre genèse paléontologique et sait quels liens nous rattachent aux mammifères pithécoïdes. Il sait que la nature n'use de nous qu'à titre de ferments nourriciers, et de poussière prolifique, afin d'assurer la perpétuité de l'espèce : *Totus homo semen est, tota mulier in utero*. Il sait que la morale n'eut d'autre fondement, au début, que des nécessités d'hygiène ; que l'homme poursuit ses métamorphoses et qu'il viendra peut être un jour où, comme l'insinue Wells, des êtres « qui sont maintenant latents dans nos pensées et cachés dans nos reins, se dresseront sur cette terre, comme on se dresse sur un tabouret, et éclateront de rire, en étendant la main au milieu des étoiles (2) ».

(1) Rabindranath Tagore : *L'Offrande lyrique*, traduite par André Gide (*Nouvelle Revue française*).
(2) Wells : *Anticipations*, traduction de Davray et de Kozakiewicz (*Mercure de France*).

« Ah ! fuir ! s'évader ! » supplie Jules Tellier, qui étouffe dans ses liens de chair. Pourtant Jules Tellier ne s'impressionne guère des raisons des théologiens. Il les a percées au défaut de la cuirasse. « Expliquer le monde par Dieu, songe-t-il, c'est reculer seulement la difficulté. Il reste toujours à expliquer l'existence, sous la forme d'un dieu comme sous celle du monde. »

Albert Samain n'a pas mis son espoir dans le ciel vide. Pour lui la Vierge à clos les yeux, et les Anges défunts

Reposent les doigts joints au tombeau de leurs ailes.

Il n'en est pas moins dévoré d'une fureur de chasteté :

Je veux que mon corps vierge, ainsi qu'un diamant,
A jamais comme lui soit splendide et stérile.

Le douloureux Charles Guérin, replié sur lui-même au fond de sa province étroite et mesquine, se souffle : « Sois athée » ! et pourtant sa jeunesse fumeuse l'importune. Il aspire à déposer

Le bracelet pesant des voluptés humaines.

Ce n'est pas la foi qui le pousse à étouffer ses désirs et à se mutiler, c'est, au contraire, l'écœurement du plaisir et le besoin de « se purifier dans l'air supérieur » qui le fera, tout à l'heure, retrouver les vestiges de la foi perdue et s'y cramponner avec l'énergie du désespoir :

Je suis le plus méchant des mauvais serviteurs,
O Jésus, qui prêchais la sagesse aux docteurs !
J'ai détourné le sens divin des paraboles.
J'ai, d'un grain vil, semé le champ de tes paroles.
Malheur à moi ! car dans les vers que j'ai chantés
La prière se mêle au cri des voluptés :
J'ai baisé tes pieds nus comme une chair de femme,
Et posé sur ton cœur ouvert un cœur infâme.
L'iniquité fut ma maîtresse. Et me voilà.
Tes yeux que le péché de l'univers scella
Me brûlent de leurs pleurs de sang...
Ah ! ne le laisse pas mourir dans son Péché
Cet errant qui s'enlace à ta croix et qui pleure,
Las d'avoir tant cherché l'Amour, qui, seul, demeure (1).

La conviction de Stuart Merrill est que « les morts sont bien morts ». Ce n'est point la peur du châtiment futur qui

(1) Charles Guérin : *Le Semeur de Cendres* (*Mercure de France*).

l'écarte des voluptés grossières. Ce n'est point dans l'espoir d'une récompense posthume qu'il se cloître, en fin de compte, dans les songes

> Qui font oublier sans retour
> Tous les masques et les mensonges
> Dont se leurre le pauvre Amour.

et où il attend « le seul baiser maternel de la mort ».

« Des lys ! des lys ! des lys » ! implore Laurent Tailhade, qu'on n'accusera point de révérence eucharistique et qu'inspire, seul, un souci de dignité humaine.

« Soyez chastes », ordonne à tous Germain Nouveau du fond de son exil errant :

> Couronnement divin de la sagesse humaine,
> La chasteté sourit à l'homme et le conduit.
> L'Homme avec elle est roi ; sans elle tout le mène.
>
> La Sagesse ! Sans elle, un baiser la détruit :
> Nul n'a contre un baiser de volonté suprême
> Nul n'est sage le jour s'il n'est chaste la nuit...
>
> Aimez la chasteté, la plus douce victoire
> Que César voit briller, qu'il ne remporte pas,
> Dont les rayons, Hercule, effaceront ta gloire.
>
> Le monde est une cage où le mal, au front bas,
> Est la ménagerie, et la dompteuse forte
> Est cette chasteté portant partout ses pas.
>
> Elle entre dans la cage ; elle en ferme la porte ;
> Elle tient sous ses yeux tous les vices hurlants.
> Si jamais elle meurt, l'âme du monde est morte.
>
> Mais elle est Daniel sous ses longs voiles blancs.
> Daniel ne meurt pas, car Dieu met des épées
> Dans ses regards qui sont des feux étincelants.
>
> Dans les fleurs, aux plis blancs de sa robe échappées,
> Suivez sa chevelure au vent, comme le chien
> Suit la flûte du pâtre au temps des épopées...
>
> Elle cueille humblement dans la joie en éveil
> Les lauriers les plus verts des plus nobles conquêtes,
> Sans vieux fracas d'acier ni dur clairon vermeil.
>
> Elle rit aux dangers comme on rit dans les fêtes,
> Devant ployer un jour tout sous sa volonté,
> Plus grande, ô conquérants, que le bruit que vous faites,
> Et sans elle il n'est pas d'entière majesté !

Et l'ami de Germain Nouveau, Louis Le Cardonnel, fulmine

aussi contre le « néfaste amour, ravisseur du sommeil ». Il dit « le poison de son charme illusoire » :

> La haine sourdement mêlée à ses transports,
> La jalouse fureur qu'on nomme sa victoire,
> Et les cœurs séparés quand s'enlacent les corps.

Lui aussi dénonce « l'énervante et charnelle Aphrodite », « ses nuits de honte », et se met, touché par la grâce, à rouvrir des chemins vers la cité de Dieu, préludant ainsi aux conversions multiples qui vont suivre (Adolphe Retté, Francis Jammes, Charles Morice.....) et à cette renaissance de ferveur évangélique que nous voyons s'épanouir, de nos jours, avec la doctrine du *Sacré-Cœur*, nouvelle formule de quiétisme dont s'accommode notre Eglise opportuniste, mais qu'elle eût considérée comme une hérésie redoutable et condamnée au temps de Bossuet, preuve que la qualité de la foi s'est étrangement altérée au cours des âges.

§

Donc tous, athées et croyants, s'essayent à la chasteté, mais l'escalade est dure et parfois le pied leur glisse. Ils connaissent de terribles rechutes. Verlaine en prend son parti. Désespéré de l'accord impossible, il se résigne, avec son fond de solide bonhomie, à vivre en partie double, parallèlement, et s'assied entre le vice et la vertu. Lavé, séance tenante, de ses écarts par ses contritions, il y gagne de n'y point se perdre dans les brumes et de n'y laisser ni sa verte humeur ni sa raison. On ne pourra pas lui appliquer l'apostrophe de Louis le Cardonnel à Louis II de Bavière :

> Vous fûtes entraîné par le sabbat vainqueur,
> Poussant votre cheval à travers les bois sombres,
> Les mânes et la nuit vous ont pris votre cœur,
> Car ce n'est pas en vain qu'on provoque les ombres.

Verlaine ne connaîtra pas les hallucinations terribles des chastes, ce supplice du saint ermite qui voit surgir à l'horizon du désert

> Les seins nus et pourprés de ses tentations.

Il échappera au suicide de Nerval, à la folie de Baudelaire, aux nuits de fièvre d'Albert Samain, aux apparitions sinistres d'une Salomé féroce, venue du fond des temps pour « réclamer

l'agneau blanc de son cœur et l'égorger ». Il ne se surprendra pas à psalmodier les litanies de la luxure :

Fruit défendu qui fait claquer les dents d'envie,

et jamais il ne roulera aux crises d'animalité :

J'étais tigre parmi des tigresses lubriques.

Certes, ce n'est là chez Samain qu'un orage passager. Il sentira bientôt remonter dans son cœur l'Astre argenté des rêves paisibles, mais il souffre horriblement. S'il arrive à Verlaine de s'égarer la nuit, comme Charles Guérin, dans les quartiers déserts

Où la prostituée écume les ténèbres,

il n'y portera ni son inquiétude aiguë, ni ses tortures, ni son âme désorbitée. Il lui suffira de se remémorer le vieil adage (car Verlaine espagnolisait en diable) *Defienda me dios de my*; et, s'il sort quelque peu mal en point de l'aventure, il se consolera avec le vers d'Ovide, qu'il aimait :

Nec vitiant artus ægræ contagia mentis.

C'est qu'aussi la chasteté n'est pas l'innocence. C'est une vertu militante. Elle ne se manifeste qu'à travers les ruines et les blessures.

§

Ah ! que le monde est malade, et qu'il le prouve par cette obstination à revenir sans fin sur son infirmité sexuelle.

Déjà Alfred de Vigny se désolait du serpentement incessant autour de l'homme, de la vipère dorée :

Toujours, ce compagnon dont le cœur n'est pas sûr,
La femme, enfant malade et douze fois impur.

Il prévoyait l'heure où, las de ce duel sans merci :

Et se jetant de loin un regard irrité
Les deux sexes mourront chacun de son côté.

Sa plainte revit chez les Parnassiens :

Misérables vivants que le baiser tourmente.
(Sully Prudhomme.)

En vain les brutalistes s'essayent à donner le change et parlent de franches lippées et de corps à corps éperdus. En vain s'essayent-ils à nous convaincre de leurs reins solides et de

leurs joies satisfaites à barboter dans le bourbier des paillardises. En vain Richepin s'écrie :

L'Amour que je sens, l'Amour qui me cuit
N'est pas un amour chaste et platonique,
Sorbet à la neige avec un biscuit,
C'est l'amour de chair, c'est un plat tonique !

On sent bien, ne serait-ce qu'à l'artifice du style, qu'il n'y a là que rodomontades et vantardises. Ces messieurs sont incapables de se livrer à d'autres excès qu'à ceux de la rime-calembour, et, sous leur masque insolent de fiers-à-bras, d'hercules infatigables et d'ogres rabelaisiens, sont aussi peu voraces que le frugal Auguste Dorchain, l'auteur de la *Jeunesse pensive*, qui s'épouvante des mots que la tentation lui murmure à l'oreille et qui tremble à la seule idée d'y pouvoir basculer.

Tout le long du livre, écrit Jules Tellier (1), M. Dorchain se pose cette seule question : s'il doit ou non perdre sa candeur et s'il peut se permettre de consommer l'œuvre de chair en dehors du mariage. Le « Baiserai-je papa ? » du jeune Diafoirus, c'est à lui-même que le poète l'adresse et il n'obtient pas sa propre autorisation.

Les propos enflammés de d'Arcy à l'Abbesse de Jouarre, c'est à lui-même que ce rimeur les tient et il ne parvient point à se détourner du devoir. Ce n'est pas qu'il ne se donne de bonnes raisons : « Tu seras plus tranquille ensuite, tu auras la tête moins lourde et tu travailleras mieux », mais tout de suite après, il s'interrompt et se tance :

Ah, sophiste éhonté, cœur fragile, âme lâche,
Tu glisses, malheureux !...

Le plaisant, c'est que Jules Tellier, qui juge bon ici de se moquer de Dorchain, connaît absolument les mêmes débats et qu'il se désole avec la même âcreté des mêmes nécessités. La seule différence est qu'il attend, pour se plaindre de la tentation, d'y avoir succombé. Même contradiction chez Remy de Gourmont qui juge la chasteté « une aberration », mais qui y conforme ses humeurs et qui, après avoir raillé, comme puérils, ces scrupules de conscience, y revient avec une telle insistance, qu'il ne fait que les renforcer, et redouble son anxiété avec la nôtre. Il juge la morale simple affaire de convention, de mode, et de préjugé, nuisible surtout à l'œuvre d'art, ce qui ne l'empêche pas de condamner, en son

(1) Jules Tellier : *Nos poètes* (A. Dupré, édit.).

nom, les « mauvaises mœurs » à travers les écrits de son temps. Il va jusqu'à prétendre que l'instinct sexuel est le pôle intellectuel de l'humanité. Il est vrai que l'Amour est le thème éternel de toute poésie et qu'à l'inverse de sa pratique, immuable dès l'origine, son expression littéraire diffère et varie au cours des âges, au point de marquer la valeur du groupe social. Or, à ne l'envisager qu'à ce dernier point de vue, on peut dire que l'Amour ne fut jamais si mêlé d'aigreurs, de fiel, de troubles et de remords qu'à l'âge symboliste. Il s'est singulièrement compliqué dans sa marche à travers le temps. Il n'est plus la fiction allégorique, rapportée des croisades, au contact de l'Orient chevaleresque et galant. Il a cessé d'être cette simple fluxion de nos conteurs gaulois, dont parle Mathurin Régnier et dont Villon s'accommodait auprès de la grosse Margot. Il n'est plus comme au XVIe siècle, après les guerres d'Italie, matière à rébus, à charades, à épigrammes, à concetti et à madrigaux. Il n'est plus simple prétexte à jeux d'esprit, quand les amants n'avaient à craindre d'autres rigueurs que celles de leur Dame. C'est qu'alors son expression est libre, à travers les secousses et le désordre de l'Etat et l'indifférence de l'opinion, embesognée ailleurs. La sérénité le prouve avec laquelle ce brave Amadis Jamyn et l'excellent abbé Desportes, lui-même, reprennent pour complaire à Sa Majesté très-chrétienne, Henri, roi de France et de Pologne, troisième de nom, les couplets antiques de l'Amour alterné et «pétrarquisent» indifféremment en l'honneur des belles dames et des mignons de la Cour. L'Amour est un félin domestique en liberté ; la contrainte le rend féroce. Il va rugir, captif, au siècle suivant, quand Corneille lui mettra la bride du devoir et Racine celle des convenances. Le XVIIIe siècle matérialiste lui rend la clé des champs et la douceur de l'agneau, mais il s'ennuie et la mélancolie entre dans son cœur. Il passe sa vie à étouffer des bâillements, et le voilà pris du mal de poitrine. Après l'orgie révolutionnaire, l'Ordre rétabli le remet à l'attache. Les hurlements recommencent, mêlés de pleurs et de soupirs nostalgiques, selon que l'écrou se visse ou se détend. A l'exaltation succèdent des crises de spleen et de découragement. Voiçi venir le troupeau des amants romantiques et ténébreux, fils de Werther et de Lara. Voici René, Adolphe, Rolla, Antony qui, comme des en-

fants rageurs, s'amusent à se faire mal. L'ombre où ils errent reçoit d'étranges soupirs. Ils ne savent pas ce qu'ils veulent (1). Les uns chuchotent des mots mystérieux qu'ils osent à peine confier au vent. Les autres s'étourdissent de déclamations vides et sonores. Ils fuient l'objet de leurs désirs ou, s'ils l'étreignent, rêvent d'autre chose. Ils souffrent à la fois de doute et de ferveur mystique. Gœthe, ouvrant les bras au ciel, attend que l'infini l'aspire. Il se rêve, comme Ganymède (2), emporté par une force surnaturelle, à travers l'espace, où il brûle :

Enlaçant, enlacé, d'aller se fondre en Dieu.

Byron, impuissant à contenir les battements de son cœur trop vaste, ne tient plus en place et s'exile en quête d'une cause sainte où s'immoler en sacrifice. A son exemple, Keats, Shelley, Platen cherchent, de rivage en rivage, un soulagement à leur anxiété. Tous, excédés de platitude et d'ennui, la tête pleine de visions et de fumées, partent :

Au fond de l'inconnu pour trouver du nouveau.

Ils reviennent sans cesse au bord de cette mer d'azur où Vénus prit naissance, avec l'espoir d'y rencontrer l'idéal qui les obsède. Un fantôme éblouissant leur fait signe de loin et disparaît à leur approche. Swinburne le regarde se fondre dans l'eau : « Quel étrange dieu t'a parée de toutes les séductions du monde, ô toi, la créature des heures stériles ? » C'est à la même image que Théophile Gautier offre son encens :

Chimère ardente, effort suprême
De l'Art et de la Volupté,
Monstre charmant, comme je t'aime,
Avec ta multiple beauté !

C'est le monstre éclos, comme dit Albert Samain :

Au ciel supérieur des formes plus subtiles.

Il porte le reflet de

L'ardent soleil païen qui l'a fait naître un jour
De ton écume d'or, ô Beauté suraiguë !

(1) Nos modernes ne le savent pas davantage :

Je ne sais pas ce que je veux (Baudelaire à Mme Sabatier).
Je ne sais pas ce que je veux (Jean de Tinan).
Je t'aime et ne sais pas ce que je voudrais (Francis Jammes).

(2) Cf. : Ernest Raynaud : *Les Deux Allemagne* (Mercure de France). N.D. L. R.

C'est « l'Eros aux formes frêles et saintes d'androgyne divin » qui hante les nuits de Tinan ; le Parsifal qu'escorte le bruit triomphal des trompettes de Wagner. C'est on ne sait quel front étincelant de Walkyreau virginal ou de pucelle casquée, Siegfried qui s'ignore ou Jeanne d'Arc. C'est le messager du mystère, l'Archange impénétrable et scellé, entrevu aux bords du ciel ouvert. Tous y volent, comme Icare, au soleil, au risque de partager le désastre de ses ailes fracassées.

« Je n'atteindrai pas l'idéal et je ne puis retourner vers le réel », déclare Jules Tellier, et il se compare aux crabes, retombés sur le dos, qui s'agitent désespérément sans pouvoir se redresser et contemplent avec effarement ce ciel lointain qui n'est pas fait pour eux. Comment l'amour innocent de nos pères, l'amour des bergeries en est-il parvenu à ce point tragique de n'être plus qu'une source de désespoir et « le seul émoi de ceux que n'émeut pas l'horreur de vivre » (Paul Verlaine) ?

§

Excès de civilisation, pensera-t-on. Les cerveaux surmenés battent la campagne. Détraquement des sensibilités. Indice d'une dissolution prochaine. Le fruit trop mûr vacille sur la branche. D'autres, au contraire, comme le savant genevois, M. Camille Spiess, y voient poindre une aurore nouvelle. Il n'y a là, pour eux, que le malaise fécond des enfantements, une crise salutaire de métamorphose. M. Camille Spiess, « parti de l'histologie du tube digestif de la sangsue pour arriver à une conception biologique de l'âme », a suivi les leçons de Gobineau et de Nietzsche. Il a pris, de ses maîtres, le goût des spéculations hardies. Il s'ingénie, comme eux, à réformer l'échelle des valeurs et à dégager les traits essentiels du « surhomme » (1). Il ne s'inquiète plus de la race, comme faisait Gobineau, ni des seules vertus de décision, comme faisait Nietzsche ; il ne s'adresse qu'aux inclinations sexuelles. Or voici, à la suite de son exposé et de ses recherches sur la parthogénèse expérimentale les réflexions qu'il nous suggère :

L'humanité, issue de sa larve primitive, n'est arrivée à la conscience d'elle-même qu'après bien des avatars et il lui en

(1) Camille Spiess : *Impérialismes* (Figuière, édit.).

reste davantage à parcourir avant qu'elle n'ait rempli ses destins et réalisé un point de perfection. D'âge en âge, et degré par degré, à travers les générations successives, qui ne sont que des ébauches, un type accompli d'homme nouveau ne cesse de s'élaborer dans ses moelles. Au-dessus de l'homme et de la femme vulgaires, simples animaux reproducteurs, tend à s'élever un Etre, d'une finalité plus haute, résumant en lui les vertus du couple, spiritualisées, à leur plus haut point d'expression. C'est à ce type suprême d'aristocratie humaine que marchent les poètes symbolistes, alors qu'ils s'imaginent simplement reprendre, par dilettantisme, un rêve de décadence. Ils ne retournent point en arrière. Ils anticipent. Le monde s'étonne, et eux-mêmes s'étonnent, peut-être, plus encore de ces réflexes qui les poussent, à chaque instant, à détourner la tête vers les brumes du passé :

> Où rêvent, fraternels, les éphèbes antiques
> Et Narcisse au grand cœur qui mourut de s'aimer.

Eux-mêmes ne s'expliquent guère cette obsession à rouvrir

> L'ère auguste des dieux et des amours bizarres.

« Bizarres », c'est le désaveu qu'ils jugent prudent de s'infliger. D'autres y affichent l'orgueil satanique de damnés et y viennent avec une sorte d'exaspération, de bravade, de défi qui ne fait que renforcer les préventions ambiantes et leur propre discrédit. Ils concèdent la perversité de leurs inclinations. « J'ai la passion de la ligne jusqu'à la dépravation », écrit Jean de Tinan. Combien de ses contemporains pourraient dire la même chose, et bien que Baudelaire avance que

> La beauté du corps est un sublime don
> Qui de toute infamie arrache le pardon,

ils semblent peu convaincus et respirent mal hors des sentiers battus. Dans le concert des voix confuses qui résonnent en eux et où se brouillent, comme chez toute créature vivante, leur ascendance et leur postérité, ils ne savent pas démêler le passé de l'avenir. Ce Narcisse qu'ils croient un legs des anciens âges, c'est « le cadeau des temps futurs », son baiser est celui du génie. Loin de les diminuer,

> Cette soif d'infini dont leurs grands cœurs sont pleins

atteste leur noble origine. Ils marchent à tâtons dans la nuit, faute d'avoir su identifier la force qui les pousse à « s'affranchir

de la lourde nature ». Cette force, c'est l'Eros de Platon, qui n'a rien de commun avec l'Eros charnel, et chez qui la passion brûle plus haut que le désir. C'est l'affection virile et désintéressée qu'entrevoit l'américain Whitman et qu'il invoque résolument, parce qu'il est né d'un pays neuf, dégagé de routine et de faux-plis. C'est cet amour affranchi des hontes du sexe que Nietzsche saluait en déclarant : « Nous voulons vivre au-dessus des impurs, comme les vents forts, voisins des aigles, de la neige et du soleil. »

Voilà ce que dit ou du moins ce que nous fournit à dire M. Camille Spiess, car, si, au lieu de l'interpréter librement, je le suivais à la lettre, je n'aurais que mépris pour les poètes symbolistes qu'il trouve trop ennuagés de vapeurs judéo-chrétiennes. Parce qu'ils n'ont pas su répondre à l'Idéal spécial qui, selon lui, les appelait, M. Camille Spiess leur reproche rudement leur aveuglement ou leur pusillanimité. Il les accuse d'avoir dérogé. Il les traite de dégénérés et de bien d'autres noms encore; mais M. Camille Spiess, comme tous les disciples de Nietzsche, est de ceux qui entrent en fureur, dès qu'ils flairent quelque part, un relent de catéchisme. Péchés! remords! contritions! « signes d'esclavage intellectuel », « râles d'impuissants et de vaincus », « folie d'imbéciles ». Cela est bien vite dit. Il faudrait pourtant s'entendre. Je veux bien que nous pensions *Par delà le Bien et le Mal*, mais si c'est pour nous réunir dans la chasteté, à quoi bon nous disputer sur les moyens d'y parvenir? « Le christianisme, dit Nietzsche, avec son profond ressentiment contre la vie, a fait de la sexualité quelque chose d'impur. Il jette de la boue sur le commencement, sur la condition première de notre vie. » A merveille, et je comprendrais cela dans la bouche d'un énergumène décidé, coûte que coûte, à « vivre sa vie » et à suivre, en dépit du gendarme et des lois, ses inclinations orageuses; mais que signifie cette protestation chez Nietzsche, qui nous ramène à l'ascétisme et prescrit l'abstinence avec rigueur? Quelle étrange anomalie! Vous m'invitez à mettre toutes voiles dehors, à me réaliser dans la plénitude de mes pires instincts, à me ruer envers et contre tous : vous me jetez pour mot d'ordre : « liberté entière et complète! licence absolue! » tout cela pour me brider, au premier élan, avec le frein de Sénèque :

Imperare sibi maximum imperium est.

« Dompter ses passions, les rendre obéissantes», mais le christianisme, encore qu'il n'ait pas le mérite d'avoir inventé la formule, n'a jamais dit autre chose. Les poètes symbolistes, pour n'avoir pas su tresser, d'une main tranquille et décidée, l'apothéose du *Neutre*, peuvent donc supporter, d'un cœur léger, la réprobation de M. Camille Spiess. Ils ont, d'ailleurs, pour se consoler, le certificat de génie qu'il leur décerne, à son insu, quand, après avoir rappelé ces paroles de Nietzsche :

Le meilleur auteur est celui qui a honte d'être un homme de lettres. Qu'importe un livre qui ne sait pas nous transporter au delà de tous les livres? Ecris avec ton sang et tu apprendras que le sang est esprit.

Il ajoute :

Le génie créateur est l'homme tragique, le poète hermétique qui délivre au monde le livre vivant, le message qui lui a été confié à sa naissance et qui a été imprimé dans tout son être.

Les chefs de file du mouvement symboliste, Baudelaire, Verlaine, Laforgue, Samain..., comme d'ailleurs tous les poètes dignes de ce nom, n'ont jamais fait autre chose.

ERNEST RAYNAUD.

POUR GAGNER LA PAIX

Nous croyons que l'on n'a rien écrit de plus juste et de plus profond, à propos des conditions de la paix, que le très bel article de M. Th. Lindenlaub paru dans le *Temps* du 21 mai sous ce titre : « Le traité de paix vu du Rhin ». Nous nous excusons par avance de la longueur des citations que nous allons en faire, mais une analyse risquerait de le déflorer, et nos lecteurs comprendront le puissant intérêt qu'il comporte à l'égard du problème que nous nous proposons d'étudier.

Pour M. Th. Lindenlaub, il ne faut pas demander aux maîtres de l'heure qui ont collaboré à l'établissement du traité de paix plus qu'ils ne pouvaient donner. En effet,

ils ont été dépassés par des événements dont nul n'avait pu prévoir ni calculer l'amplitude, et ils ont été forcés tout d'un coup d'en chercher au plus vite le règlement sous peine de ruine universelle.

D'autre part,

le duel européen, parti de causes très matérielles, a été transporté et haussé peu à peu sur le plan idéal, les chefs d'Etat et conducteurs de peuples qui mettent fin à la guerre sont mis en demeure de trouver des solutions qui concilient les points de vue aussi divergents que celui d'une certaine mystique du droit et cette « nature des choses » où Montesquieu voyait le seul fondement réel d'institutions solides. La nature des choses, c'est-à-dire les situations géographiques et les conditions économiques qui plient tout finalement à leurs nécessités, et les hérédités historiques, — onze siècles pour l'Europe entre les remue-ménage des races et des nations, depuis la première constitution de l'occident sous Charlemagne jus-

ju'à son plus récent chaos sous Guillaume II, — onze siècles, dont es effets, bons ou mauvais, ne peuvent être biffés d'un trait de plume.

Partant,

le nouveau Décalogue qui inspire les parties morales de la paix ne saurait s'adapter, tant s'en faut, aux conditions d'une Europe ainsi faite. C'est cette contradiction foncière entre l'idéal préconçu d'un monde à naître et les nécessités de très vieilles formations historiques qui font la faiblesse du traité. Mais, encore une fois, était-il possible de faire autrement...?

Cela posé, que vaut le traité de paix? se demande M. Th. Lindenlaub, et il répond :

Il ne peut pas être, n'est pas la consécration d'un état de choses arrêté et fixe. Mais c'est le point de départ d'un long et beau progrés, si l'esprit occidental, qui a conduit et soutenu la guerre, trouve maintenant les méthodes d'action, les institutions qui feront la paix.

Quel sera le rôle de la France dans cette action de l'esprit occidental ?

La France devra, dans cette tâche, prendre le rôle de maître de l'œuvre. Pourquoi? Par désir de gloire? Nous tenons à le répéter, pas une fois le mot « gloire », amour et fierté d'autrefois, n'a été dit ou écrit en France au cours de ces années épiques. Est-ce un bien? Ce fut du moins une preuve de plus de notre désintéressement. Alors, par amour de l'humanité? Ce fut toujours notre penchant. Mais, avant tout, par nécessité. Car, la condition de la paix, c'est la reconstitution de l'Allemagne, et les condamnés au voisinage de l'Allemagne, c'est nous, la Belgique et la France.

Moins dangereux aujourd'hui tant que nous bordons le Rhin, notre voisinage vaudra, pour la sûreté, ce que vaudront dans quinze ans non point nos armées respectives, mais nos institutions, notre économique, nos forces morales, nos organisations, nos deux sociétés, qui vont fatalement réagir l'une sur l'autre. Dès demain, en Alsace et en Lorraine, sur la Sarre, dans toute la région rhénane, la force, l'organisation, le dessein allemands, vont se trouver en concurrence avec la force, l'idée, l'invention, l'attraction propre de la France. C'est cela qui est au fond du traité, inexprimé, mais en puissance, car les politiques ne pouraient savoir et déterminer où le monde social et moral en sera dans dix ans chez les deux plus grands Etats du continent. Quelles en seront les richesses en hommes et en industries? Quelles en seront les réformes et les volontés de transformation, et quels en seront les facteurs dirigeants? C'est

le nœud vital du problème, et, avec ce système des mandats, qui est un des moyens principaux de la politique nouvelle, on peut dire que le principal va échoir à la France, encore qu'il ne soit écrit nulle part dans le traité : la mission de contenir l'Allemagne, — oh ! sans armes, bien entendu, — la mission de transformer l'Allemagne, de la décider à observer la paix.

M. Th. Lindenlaub expose ensuite que « le réveil du sens historique et les conditions géographiques et économiques agissant en fonction les unes des autres », notamment dans les pays rhénans que nous occupons, et en Alsace-Lorraine reconquise, y donneront au traité la valeur qu'auront notre administration et notre esprit.

Si l'Allemagne occidentale — et on peut y ajouter la Bavière — voit les Français d'après-guerre reprendre ces luttes intestines qui ont obscurci notre beau naturel et stérilisé trente ans de notre histoire ; si un Allemand peut nous relancer avec quelque apparence de raison le fameux sarcasme d'un Bebel à un Jaurès : « Vingt ans de Hohenzollern ont plus rapporté à l'ouvrier allemand que quarante ans de République » ; si, en un mot, nous recommençons à nous diffamer par action et par inaction, nous aurons perdu la partie ; nous serons, aux yeux de l'ennemi, la fausse grandeur avec laquelle on peut tout se permettre. Alors, et déjà sans coup férir, l'idée prussienne aura reconquis et le Rhin et toute l'Allemagne. Mais si nous donnons le spectacle de la concorde civique, si nous apportons à l'Europe le mot qui résoudra son premier souci, l'organisation équitable et libre du travail, si nous prenons la tête du mouvement social, si nous formulons en politique, en économique, en tout domaine de la vie et de l'esprit, des idées françaises, comme au milieu du siècle dernier, c'est nous qui aurons gagné la partie et conquis l'Allemagne sur les vieilles idoles des camps et de la révolution, du militarisme et du marxisme. Le sanglant débat du Rhin aura cessé, et c'est bien plus loin des frontières d'Occident que les causes de guerre reporteront leurs drapeaux.

Et M. Th. Lindenlaub conclut :

C'est là le danger que les sages des deux mondes ont négligé de prévenir. Et la charge maintenant nous incombe tout entière. Il nous faut changer l'Allemagne, et par le seul ascendant des idées et de l'exemple. Nous ne pouvons vivre en ayant à notre flanc un Empire, même sans Empereur, où le socialisme a hérité de toute l'organisation administrative et économique de la Prusse... Les socialistes officiels qui sont devant nous et nous disent : « Nous sommes l'Allemagne », devraient dire, s'ils étaient sincères : « Nous sommes

l'Etat prussien. » Or, c'est l'Etat prussien qu'il faut abattre et l'Allemagne qu'il faut refaire.

Jamais, pensons-nous, le problème de la paix n'avait été posé avec autant de lucidité et de précision. L'organisation d'une force internationale au service de la Société des Nations n'a pas pu triompher des difficultés que nous avions prévues dans notre article « Le Pacifisme et la guerre ». (1) MM. Wilson et Llyod George ont promis, il est vrai, de soumettre à leurs Parlements respectifs une résolution aux termes de laquelle les Etats-Unis et l'Angleterre s'engageraient à venir au secours de la France attaquée. Le 21 juillet les Communes ont voté ce pacte de garantie, mais il faut qu'il le soit également à Washington. Nous n'en restons pas moins en contact direct avec une Allemagne inquiétante, qui n'a rien abdiqué de son esprit pangermaniste, dirigée par des socialistes marxistes qui ont participé à l'éclosion et au développement du bolchévisme russe, et qui, s'ils le répudient aujourd'hui, sont fort capables de s'en servir demain pour exploiter la Russie et l'asservir à leurs desseins, car le bolchévisme n'est autre chose que le marxisme lui-même. Nous demeurons, en outre, sous la menace de l'inexécution d'un traité compliqué, à longue échéance, et dans lequel les points de friction abondent. Situation dont il serait maladroit de se dissimuler la délicatesse et les dangers.

Nous avons donc, comme le dit M. Th. Lindenlaub, un intérêt majeur à ce que l'Allemagne se transforme « par l'ascendant des idées et de l'exemple ». Pour qu'elle perde sa mentalité de nation de proie, il faut lui montrer que l'Idéal latin est supérieur à la Kultur prussienne dans l'organisation de la paix, ainsi qu'il le fut dans l'organisation de la victoire. Il faut réveiller le sens historique de leur indépendance dans la conscience des Allemands des divers Etats de la Confédération germanique et leur prouver qu'ils ont intérêt à se débarrasser de l'hégémonie morale de la Prusse. Ce n'est peut-être pas ce qu'avaient rêvé les partisans de la manière forte, et il est évident qu'une bonne armée internationale au service de la Société des Nations eût simplifié la solution du problème; mais, si même cette armée avait pu être constituée, il eût tou-

(1) Voir le *Mercure* du 16 juin 1917.

jours fallu envisager la nécessité de la transformation de la mentalité allemande.

Cependant, il convient d'observer que la guerre a fait éclore des nécessités nouvelles qui auront fatalement leur répercussion, en tous les pays, sur la politique et l'économique. M. Th. Lindenlaub indique que « le premier souci de l'Europe est l'organisation équitable et libre du travail ». Rien de plus compréhensible au sortir de la formidable désorganisation économique engendrée par la guerre. Toutefois, cette question n'est pas seulement d'ordre national pour chacun des peuples en particulier, et spécialement pour la France : elle est aussi d'ordre international. Il faut, par conséquent, tenir compte de cette double considération et rechercher, en même temps, quelle est la position de la France au regard des formules économiques et sociales qui s'imposent désormais à la conscience universelle, et dont l'application est seule capable de lui faire gagner la paix.

§

Observons d'abord que, d'une façon générale, la guerre a consacré l'évidence de la nécessaire coopération des peuples en fonction de leur interdépendance, et on doit concevoir cette coopération dans son acception la plus large.

Le principe de l'interdépendance des peuples avait été déjà sanctionné par un certain nombre d'accords internationaux : tels, dans le domaine des intérêts économiques, ceux qui ont codifié les règles des échanges postaux, télégraphiques et téléphoniques, établi les usages maritimes, défini l'utilisation réciproque des réseaux ferroviaires, et il est facile de prévoir pour demain le statut de la locomotion aérienne ; des conventions bilatérales d'Etat à Etat rentraient également dans cette catégorie, celle, par exemple, qui est intervenue en 1904 entre la France et l'Italie au sujet des retraites ouvrières, de la réduction du travail des femmes et des assurances contre le chômage. C'est aussi en vertu du principe de l'interdépendance des peuples que furent édictées les mesures internationales visant la prophylaxie des grandes maladies épidémiques. Dans le domaine des intérêts moraux, il a présidé à l'interdiction de la traite des nègres, à la réglementation de la protection de la propriété littéraire et artistique, et l'on peut dire que les Conventions de La Haye, qui avaient pour but de ré-

duire au minimum les occasions et les cruautés des conflits armés, en procédaient pareillement.

La guerre a fait tirer toutes les conséquences sociologiques du principe de l'interdépendance des peuples. Elle a démontré que nul peuple n'était capable de se suffire par lui-même. La longueur des hostilités et les énormes dépenses qu'elles ont entraînées ont prouvé que les guerres futures mettraient en péril la subsistance et la fortune de toutes les nations. Les actes de barbarie commis par les Allemands et le nombre considérable des tués et des mutilés ont indigné et épouvanté la conscience du monde civilisé. La certitude que les nations devaient s'associer pour éviter le retour d'un aussi grand péril et de semblables abominations est née de l'immensité et de l'horreur du cataclysme. Mais, du même coup, cette exaltation de la moralité universelle s'est accompagnée d'un universel besoin de Justice. Concomitamment, le principe de l'interdépendance des peuples s'est élargi jusqu'à l'évidence de l'indispensable coopération internationale en vue d'un plus juste règlement des conditions sociales dans une humanité pacifiée.

C'est ainsi que le statut de la Société des nations comporte, en annexe, la charte internationale du travail en ses grandes lignes directrices, charte qui n'avait pu être promulguée ni par le Congrès de la protection ouvrière réuni à Zurich, il y a quelques années, ni par celui de la Législation du travail, qui s'est tenu à Bruxelles en 1907.

En conformité de ce principe de l'association nécessaire des peuples, la Conférence de la paix a été conduite à mettre en vigueur le nouveau concept de la souveraineté internationale, sous les espèces du mandat évoqué par M. Th. Lindenlaub, dont certaines puissances reçoivent délégation de la Société des nations, laquelle en contrôlera l'exécution, pour la gérance de diverses contrées dont la répartition ethnique extrêmement compliquée, ou l'état peu avancé de leur développement politique et économique, ne permettent pas, pour le moment du moins, de proclamer l'autonomie.

En réalité, et c'est là un fait des plus curieux et des plus intéressants, nous assistons à l'instauration d'un nouvel internationalisme qui renforce l'idée de patrie en laissant à chaque peuple la liberté de son propre épanouissement, sous la réserve

qu'il s'associera à la défense de la civilisation et à un plus juste et plus rationnel aménagement de l'Humanité.

Cette dernière préoccupation se retrouve dans le message que M. Wilson a adressé au Congrès américain, avant son retour aux Etats-Unis, et qui, s'il était besoin de le désigner par son objet principal, pourrait s'appeler « le message sur les conditions du travail ». Il est utile d'en reproduire le passage le plus caractéristique.

Le problème qui domine tous les autres dans toutes les contrées au milieu du grand réveil actuel, écrit M. Wilson, est le problème du travail.

Par le problème du travail, je n'entends pas le problème d'une bonne production industrielle... Je touche à une question plus importante et plus vitale : comment les hommes et les femmes qui accomplissent quotidiennement le travail du monde peuvent obtenir une amélioration progressive dans les conditions de leur tâche, afin d'être rendus plus heureux et d'être mieux traités par les communautés et par les industries qui vivent et se développent grâce à leurs efforts ? Comment va-t-on leur donner leurs justes droits comme citoyens et comme humains ?... Nous ne pouvons pas vivre notre vie honorable comme nation ou achever notre succès comme communauté industrielle, si le capital et le travail demeurent antagonistes au lieu d'être associés, s'ils s'efforcent à chercher à se dominer l'un l'autre... Cela ne conduit qu'à une impasse... La législation actuelle du travail est principalement affaire des Etats séparément... Ceux qui réellement souhaitent que de nouvelles relations s'ouvrent entre le capital et le travail peuvent aisément trouver une solution, et la législation fédérale est capable de faire mieux que n'a fait jusque-là la législation des Etats.

Le but spécial sur ce sujet essentiel doit être une sincère démocratisation de l'industrie, basée sur une entière reconnaissance des droits de ceux qui travaillent, quel que soit leur rang, à participer d'une manière systématique à toutes les décisions touchant leur bien-être ou le rôle qu'ils jouent dans l'industrie. Une législation précise là-dessus est parfaitement possible. Le Congrès a déjà pris les devants pour une réforme qui devrait être universelle, en fixant la journée de huit heures comme base d'une durée de labeur dans les branches du travail sur lesquelles il peut exercer son contrôle. Le Congrès a cherché le moyen de supprimer le travail de l'enfance, et j'espère qu'il le trouvera bientôt.

En opposition avec le socialisme et l'internationalisme marxistes, M. Wilson s'empresse d'ailleurs de spécifier :

La législation ne peut faire qu'une très petite partie du chemin, en ordonnant ce qu'il faut réaliser. L'organisation de l'industrie est une question d'initiative corporative et individuelle, et d'arrangements pratiques sur le terrain des affaires.

C'est également en vertu de cette conception antiétatiste que M. Wilson annonce que les chemins de fer américains réquisitionnés seront rendus à leurs propriétaires à la fin de 1919, et qu'il en sera de même, le plus tôt possible, des réseaux télégraphiques et téléphoniques.

M. Wilson répond ainsi aux préoccupations de M. Th. Lindenlaub, dont on voudra bien nous permettre encore cette citation :

Il s'agit de savoir si cette Allemagne factice et violente du pangermanisme intellectuel, industriel et sozialdémokratique, que la guerre n'a bouleversée qu'en apparence, sera aidée et sauvée par nos irrésolutions, par la complicité des révolutionnaires marxistes qu'on voit se mobiliser un peu partout au cri de détresse de Berlin, ou bien si l'Allemagne native, dont nous voyons réapparaître certains linéaments mal effacés, reprendra conscience d'elle-même et vie réelle.

S'il est, en effet, indiscutable, comme l'affirme M. Wilson, que la question des conditions du travail « domine tous les autres problèmes », si elle est une partie essentielle du plus juste et plus rationnel aménagement d'une humanité pacifiée, il n'est indifférent pour aucune nation de savoir dans quel esprit et par quelles méthodes elle la résoudra, mais cela a une importance capitale pour nous, eu égard au rôle que nous devons remplir vis-à-vis de l'Allemagne,

De connivence avec la Sozialdémokratie, l'Allemagne impériale s'était servie du socialisme marxiste comme de l'un des supports du caporalisme prussien et du pangermanisme. L'Allemagne socialiste marxiste n'est que l'étiquette fallacieuse de l'Allemagne impériale. Par surcroît, elle a, à l'endroit du bolchévisme, une attitude qui s'explique naturellement en raison de l'identité de celui-ci avec le marxisme, mais que l'on est en droit de suspecter en raison de l'intérêt qu'elle peut éventuellement avoir de s'appuyer sur lui. Chez nous-mêmes, des éléments révolutionnaire internationalistes font la plusactive et la plus audacieuse propagande en faveur de la République des Soviets. On conçoit dès lors l'importance qu'a notre conception du problème des conditions du travail.

Mais l'expérience du bolchévisme russe est concluante et décisive. « La dictature du prolétariat », dont s'enorgueillit Lénine ne saurait aboutir qu'à la ruine de la Russie, et s'épanouit présentement dans la tyrannie d'une minorité sans scrupules, qui ne se maintient que par le crime et la misère du peuple. Quoi qu'en pensent les Spartakistes et ceux qui, chez nous, sont à genoux devant les beautés du régime léniniste, le socialisme marxiste intégral s'est avéré le plus grand et le plus féroce ennemi du prolétariat et de la civilisation. Il est, d'ailleurs, en opposition formelle avec nos traditions, nos idées, notre tempérament et notre état social. Nous le répudierons, par conséquent, avec énergie. Mais comment améliorerons-nous les conditions du travail en France ? Comment prouverons-nous à l'Allemagne que notre idéal économique est supérieur au sien ? Comment amènerons-nous les peuples allemands, suivant l'expression de M. Th. Lindenlaub, « à se débarrasser de l'idée prussienne » ? Y sommes-nous préparés ? C'est ce que nous allons maintenant examiner.

§

Il est manifeste que le problème qui se pose à la France est à la fois d'ordre moral et d'ordre économique. Au cours d'un article que nous avons publié dans le numéro de mai de *la France nouvelle* sous le titre : « La bonne tenue nationale de demain », nous en avons défini ainsi la directive générale : « L'union nationale en vue de l'intérêt national », autrement dit l'union nationale dans les âmes « et l'intérêt national dans la pratique ». Nous en indiquions comme principales conditions : l'unité politique par le constitutionnalisme intégral, c'est-à-dire l'adhésion sans arrière-pensée de tous les Français au régime républicain ; l'apaisement moral ; la renonciation à nos habitudes de dénigrement systématique ; la substitution de l'intérêt national à l'intérêt de clocher et la prédominance de l'intérêt général sur l'intérêt particulier ; l'amélioration des rapports entre le capital et le travail et du sort des travailleurs ; l'adaptation du capitalisme et du commerce aux besoins nationaux et au progrès moderne ; la réorganisation administrative et l'abandon de notre manie du fonctionnarisme ; l'éducation de nos enfants dans un sens et dans un but vraiment nationaux ; la réforme du parlementa-

risme et, par suite, la revision de la Constitution. Ce sont des idées qui, sans que nous puissions le savoir, nous étaient communes, pour la plupart, avec M. Th. Lindenlaub. Expliquons-nous d'abord au point de vue moral.

La nécessité de l'apaisement moral s'impose ainsi qu'une obligation indiscutable. Ce sera, avec l'aide du constitutionnalisme intégral, « l'union sacrée » prolongée pendant la paix. Car il sévissait en France, avant le mois d'août 1914, une guerre morale dont l'acuité n'était pas douteuse, et qui procédait directement de nos divisions politiques. La lecture des journaux d'opinions opposées suffisait à démontrer que la dispute dite des « manuels scolaires » se poursuivait avec acrimonie. D'un camp à l'autre, on s'objurguait copieusement, et, au nom de la morale, on s'accusait réciproquement d'immoralité. Que de blessures qui s'envenimaient chaque jour !

Or, le 5 août 1914, tout le monde se trouva prêt au dévouement et au sacrifice ,c'est-à-dire « moral » au sens du patriotisme sinon au sens philosophique intégral, mais la modalité patriotique du devoir moral n'est-elle pas, incontestablement, de la moralité ? Il est permis de supposer que les croyants, les libres-penseurs et les athées, qui, côte à côte, affrontèrent la mort dans les tranchées ou sur les champs de bataille, ne purent se dispenser de sourire ironiquement au souvenir des invectives qu'ils s'étaient lancées, et ne tardèrent pas à s'estimer.

Eh bien, il est indispensable que nous prolongions dans la paix cet apaisement moral si heureusement réalisé devant l'ennemi. On parle de paix universelle ? Il semble singulièrement contradictoire de l'établir entre les peuples et de se déchirer entre citoyens d'un même pays. Et, au surplus, que de bonnes et fortes raisons plaident en faveur de l'apaisement moral !

Il apparaît d'abord que le simple bon sens devrait induire les croyants, les libres-penseurs et les athées à une sage modestie au sujet de la possession exclusive de la vérité morale. Pour nombreuses qu'aient été les théories éthiques, pour vives et passionnées les controverses d'écoles philosophiques et religieuses, un fait demeure, à savoir que les règles de la morale n'ont guère varié dans tous les temps.

Aussi loin que l'on puisse remonter dans l'étude des socié-

tés humaines, on constate qu'elles se sont développées dans le cadre de préceptes moraux qui ont tous un air de famille. « La morale chrétienne, a écrit M. Salomon Reinach dans *Orpheus* (1), n'est pas originale, pas plus qu'aucune morale religieuse ou laïque ; elle est celle des écoles juives d'alors, d'un Hillel ou d'un Gamaliel », et ce serait un jeu de rapprocher les textes concordants du Décalogue, des philosophes de la Grèce ou de Rome, et des livres sacrés des religions les plus diverses.

Dès lors, qu'un peuple se déchire à propos de l'origine de la morale, n'est-ce pas la preuve qu'il n'a qu'une insuffisante conscience des saines règles de la conduite sociale ? L'essentiel est qu'on soit d'accord sur l'ensemble des lois morales, et il ne peut y avoir sur ce point aucune divergence entre civilisés qui entendent vivre en société. Quand l'homme, d'ailleurs, fait intervenir la Divinité au service de ses intérêts ou de ses passions, il risque presque toujours de l'outrager. Les Allemands prétendaient que Dieu était avec eux. « Gott mit uns ! », ne cessait de proclamer le Kaiser, et c'était au nom de leur Kultur supérieure de « race élue » qu'ils violaient abominablement les règles morales. Du coup, Dieu se trouvait en bien irrévérencieuse posture ! Reconnaissons donc que la question de l'origine de la morale est affaire de spéculation philosophique et théologique, et le temps n'est plus où l'on s'entretuait pour ce que les Eglises appellent des hérésies. L'orthodoxie, a dit spirituellement un ironiste, est ma doxie à moi, et l'hétérodoxie est la doxie des autres.

L'apaisement moral ne doit-il pas être, ensuite, une conséquence logique de la guerre ? S'il y a une leçon à retenir de l'unanime héroïsme national, n'est-ce pas celle de la nécessité de la tolérance réciproque ? Nous sommes d'honnêtes gens ; nous pouvons nous rendre un mutuel témoignage de bravoure et d'esprit de sacrifice ; personne n'a donc le droit d'attribuer à sa moralité une supériorité quelconque sur celle du voisin qui ne professe pas les mêmes idées philosophiques ou religieuses.

Enfin, il convient d'observer que chaque Français s'est battu pour le salut de la patrie, non pas seulement parce qu'elle

(1) Salomon Reinach : *Orpheus, Histoire générale des religions*. Alcide Picard, édit., 1909.

représente ses intérêts matériels particuliers, mais aussi parce qu'elle incarne son patrimoine historique et social, c'est-à-dire ses intérêts moraux. Il a frôlé la mort pour que ne soient pas rompus les liens de toutes sortes qui l'attachent au sol de ses aïeux, pour une certaine manière d'être, de sentir, de penser et d'agir, qui est la caractéristique morale des fils de la France et de la France elle-même. Cette France, qui a paru à chacun de nous mériter l'offrande de sa vie, est, par conséquent, un bien précieux que nous devons souhaiter de conserver intact.

Or, ici, les raisons raciales et morales sont d'accord avec les intérêts matériels. L'économique d'une nation est influencé par l'ordre général intérieur, qui dépend lui-même de la paix sociale. Nous devons, par suite, répudier nos discordes, de quelque nature qu'elles soient, puisque toute dépréciation de nos énergies serait une entrave à la prospérité commune et individuelle. Il en découle qu'il convient de ne plus nous diviser et nous déchirer et qu'il nous faut pratiquer une tolérance réciproque.

Voyons à présent dans quel esprit et avec quelles méthodes nous semblons prêts à aborder le problème des conditions du travail.

§

Et tout d'abord, que réclament les travailleurs eux-mêmes ? Nous n'avons qu'à le demander à la C. G. T., qui, bien qu'elle ne représente qu'une minorité du prolétariat manuel, n'en est pas moins l'organisme central du syndicalisme, c'est-à-dire le prolétariat organisé.

Ce fut assurément une erreur du patronat d'avoir voulu d'abord ignorer le syndicalisme et de l'avoir tenu ensuite en suspicion, quand il était obligé de traiter avec lui. Mais l'ouvrier a justifié en partie cette attitude parce qu'il ne voyait dans le syndicat qu'une arme de guerre économique, et dans le patron que l'ennemi qu'il désignait sous le nom de « capitaliste ». Nous savons ce qui est résulté de cette animosité réciproque. Seulement, la leçon des événements ne doit pas être perdue. On est d'accord aujourd'hui pour reconnaître que le syndicalisme peut et doit être un instrument de progrès économique. Il faut qu'il soit aussi un instrument de paix sociale. Le Parlement vient d'étendre la capacité civile des syndidats et la Chambre a reconnu le droit syndical pour les fonctionnaires

eux-mêmes. Nous regrettons, pour notre part, que la loi, en ce qui concerne ces derniers, ne leur ait pas expressément refusé le droit à la grève, parce qu'il est inadmissible que la vie nationale puisse être suspendue : le ministre a fait des réserves, mais il eût été préférable que l'interdiction figurât dans la loi. De son côté, le patronat commence à comprendre, lui aussi, combien il est nécessaire qu'il se serve de ce moyen légal du syndicat pour la défense de ses intérêts. Quelle est, à l'égard des conditions du travail, la position respective des ouvriers et du patronat ?

La C. G. T. a publié un « programme minimum » qui expose, en principe, que « le travail ne doit plus être une marchandise que le capital accepte ou refuse à son gré en lui imposant ses exigences ». De ce principe découlent les revendications que voici : « journée de travail de huit heures et semaine anglaise ; reconnaissance du droit syndical pour tous, ouvriers et fonctionnaires ; institutions de bordereaux de salaires sous forme de contrats collectifs, avec application contrôlée des syndicats ; législation protectrice de la femme et de l'enfant ; interdiction générale du travail de nuit, sauf réglementation pour les usines à feu continu ; constitution d'un fonds de chômage national avec participation des syndicats à sa gestion ; institution d'un Conseil national économique composé de délégués patronaux et ouvriers, de délégués techniques de représentants du gouvernement et de conseillers juridiques. » Telles sont les principales revendications contenues dans le « programme minimum » de la C. G. T. Elle a synthétisé sa directive dans cette formule : « *maximum de production dans le minimum de temps pour un maximum de salaires.* » On a envisagé par ailleurs la participation des ouvriers aux bénéfices sous la forme d'actions du travail qui donneraient à leurs délégués entrée aux assemblées générales et dans les conseils directoriaux.

Quelques-unes des revendications de la C. G. T. sont déjà réalisées ou en voie de réalisation. La journée de huit heures a été consacrée par la loi ainsi que le droit syndical pour tous, et la semaine anglaise pour un certain nombre d'industries. Nous verrons tout à l'heure que l'application des contrats collectifs a commencé. La Chambre a refusé de voter un ordre du jour de MM. A. Thomas et Aubriot visant la constitution

d'un Conseil national économique, mais elle n'en a pas repoussé le principe, et il faut noter que M. Lloyd George a récemment présidé en Angleterre la première séance de la Conférence du travail dont il avait pris l'initiative et qui répond aux suggestions mêmes de la C. G. T.

Il est nécessaire de faire remarquer ici que la formule de la C. G. T. comporte un élément moral sans lequel elle irait contre le but qu'elle se propose. Le « maximum de production dans un minimum de temps pour un maximum de salaires » suppose, en effet, que l'ouvrier ne produira pas moins en un temps plus court. C'est une question de conscience, à laquelle, dans son intérêt même, il ne peut pas se dérober. Le syndicat des cheminots catholiques, à l'occasion de l'application de la journée de huit heures, a voté un ordre du jour dont voici la teneur :

Camarades, si nous devons nous réjouir de l'aboutissement de revendications absolument désirables, il faut bien nous mettre dans l'idée que ces augmentations de traitement, loin de résoudre les difficultés, ne feront peut-être que les augmenter par les répercussions qu'elles auront dans les autres professions et par le renchérissement de toutes les denrées de consommation qu'elles amèneront.

La vraie solution se trouve dans les conditions morales dont ces améliorations matérielles doivent être doublées. Ces conditions, nous les résumons à deux : 1° esprit d'économie qui écartera de nos foyers le gaspillage et un luxe déplacé ; 2° travail consciencieux qui, en un temps réduit, nous fera produire une tâche aussi conséquente et mieux faite que durant les longues heures d'hier. Tous nos camarades catholiques entendront cet appel et se montreront soucieux de le remplir.

En dehors de là, c'est à la stérilité et à la ruine que nous courons.

M. Marcel Laurent, secrétaire adjoint de la C. G. T., a fait observer avec raison que, dans ces dernières années, la France était un pays « à longues journées de travail, à bas salaires et à produits manufacturés chers », tandis que les Etats-Unis, par exemple, étaient un pays « à journées de travail courtes, à hauts salaires et à produits manufacturés bon marché » ; mais si cette constatation est juste, elle emporte que l'organisation rationnelle du travail, d'une part, et, d'autre part, le maintien, voire l'intensification de la capacité de production

des obstacles à la valeur de l'artisan et au progrès industriel. La manufacture des Gobelins, où le travail est essentiellement spécialisé et réglementé, reste l'un des plus admirables ateliers où l'art soit en honneur. L'intérêt particulier, en fonction des aptitudes et de la conscience au labeur, n'est pas incompatible avec le syndicalisme. Nous savons bien que celui-ci a tendu pendant longtemps au nivellement des capacités, donc à leur abaissement, par l'égalité du salaire, mais c'est une erreur dont il semble revenu. Observons, d'ailleurs, que le système américain de l'appréciation, par les syndicats, du salaire que peut gagner l'ouvrier d'après ses capacités permet d'écarter ce péril. Concédons, toutefois, qu'il faut veiller attentivement à ce que le métier ne devienne pas « oppresseur ».

Il faut veiller aussi à ce que le producteur ne puisse exercer une véritable tyrannie sur la consommation publique. M. Marcel Laurent appuyait les revendications des ouvriers principalement sur leur qualité de producteurs. Les agriculteurs sont également des producteurs et, cependant, s'ils se coalisaient, ils pourraient peser démesurément sur les conditions de l'existence matérielle. Nous avons vu, depuis la guerre, combien leur âpreté au gain, et celle de l'intermédiaire, ont gravement contribué à l'augmentation de la cherté de la vie. Le syndicalisme ne doit pas aboutir, lui non plus, à la tyrannie de la production.

L'état d'esprit du patronat et les méthodes qu'il compte employer dans la question des conditions du travail nous semblent avoir été parfaitement définis par M. Eugène Schneider, le grand industriel du Creusot, dans le discours qu'il a prononcé récemment au banquet offert au Guidhall de Londres à l'occasion du centenaire de l'*Iron and steel Institute*. Voici comment il s'est exprimé :

Nous chercherons à donner comme champ d'action à nos cellules sociales l'immensité de la puissance politique, car bien peu de ceux qui les composent seront alors victimes de l'ennui, de la lassitude et du doute ; ils verront, en effet, directement le résultat de leurs efforts ; ils toucheront du doigt le fruit de leur travail ; ils sentiront l'action efficace et nécessaire de tous les éléments d'ordre qui font différer leur association vivante et heureuse du simple troupeau humain auquel les bolchévistes réduisent la cellule élémentaire. Et le progrès à réaliser est d'accroître encore cet intérêt direct que les membres d'un de ces organismes ont à assurer sa prospérité. Il faut

que, dans nos grandes entreprises industrielles, le dernier des manœuvres ou le plus obscur des employés sente, d'une manière effective, la solidarité qui l'unit avec les dirigeants et les participants, et qui les lie tous au destin de l'affaire. Il faut que les vicissitudes qu'elle traverse, les succès qu'elle obtient, les transformations qu'elle subit, le touchent personnellement et deviennent le sujet de ses préoccupations.

Certes, on est loin de toucher au but. Il s'écoulera beaucoup de temps avant que la grande masse du monde ouvrier puisse évaluer d'une façon précise et sans préventions les rapports qui doivent exister entre le capital et la main-d'œuvre. Il s'agit, en effet, bien plus d'une véritable transformation des esprits et des habitudes, que de la recherche de formules de salaires plus ou moins ingénieuses. Mais il faut aussi que cette transformation soit acceptée sans contrainte, sous la seule impulsion du bon sens, sous la suggestion des faits et loin des écueils redoutables de la pédanterie et de la fausse science. C'est là une tâche complexe, exigeant infiniment de délicatesse et de tact de la part de ceux qui auront à la mener à bien, et qui sont nos jeunes ingénieurs d'aujourd'hui. Je suis persuadé, pour ma part, que la sociabilité naturelle des races celtiques, leur désir inné de franchise et de loyauté, leurs facultés d'enthousiasme, sont les gages très sérieux de réussite de ce nouvel apostolat auprès des ouvriers britanniques et français. Il nous faut souligner les erreurs fondamentales du communisme. Il faut que le bon sens reprenne ses droits en construisant le nouveau monde social sur une base de recherches impartiales.

Nous voyons donc que, de quelque côté que l'on aborde la question sociale, l'appel à l'expérience donne toujours la même réponse : le rêve communiste conduit à une dégradation systématique de l'énergie humaine et à l'extinction progressive de la flamme de la vie. Mais il faut aussi montrer que nous pouvons faire l'effort de direction et de discrimination indispensable et que nous sommes prêts à servir de guides. La meilleure méthode à suivre est de laisser parler les faits.

La liaison nécessaire entre la foule ouvrière et les patrons ne peut être assurée qu'en instruisant parallèlement les deux classes. Les futurs chefs d'industrie doivent apprendre à connaître leurs subordonnés et les ouvriers doivent être rendus capables de juger leurs patrons autrement que par ouï-dire. Les deux catégories doivent apprendre à se connaître mutuellement et à avoir une confiance réciproque.

Mais combien de nos compatriotes ont appris le maniement de l'âme humaine et la psychologie des foules ? Nos chefs militaires doivent une partie de leur succès à ce fait que la psychologie des sol-

Il faut signaler, dans l'accord des Fédérations patronale et ouvrière du bâtiment, la stipulation relative à l'introduction de la main-d'œuvre étrangère. Cette question est, à dire vrai, d'initiative gouvernementale et parlementaire, mais elle est de celles pour lesquelles l'avis des professionnels est fondamental, et il est intéressant que les patrons et les ouvriers du bâtiment en aient réglé la modalité pour leur industrie. C'est la première manifestation, en un sujet d'ordre intérieur et international, et en quelque sorte avant la lettre, de la représentation professionnelle qui finira bien par se réaliser dans les Conseils régionaux que nécessitera la décentralisation.

Ce qu'il est indispensable, toutefois, de noter ici, c'est que, s'il faut pouvoir compter sur la loyauté de production de l'ouvrier, il n'est pas moins nécessaire que ses organisations syndicales respectent scrupuleusement les contrats qu'elles ont signés et ne déchaînent pas des grèves à l'heure même où des pourparlers sont engagés par elles avec les organisations patronales. C'est ce que n'ont pas compris le Comité d'entente des syndicats des métaux de la région parisienne et l'Union syndicale des ouvriers et ouvrières de la voiture et de l'aviation, lorsque, le 1er juin dernier, sans préavis, leurs délégués ont brusquement rompu les pourparlers engagés avec le groupe des industriels de la région parisienne, qui devait donner sa réponse les 5 et 6 juin. Ces industriels ont protesté contre les procédés dont ils étaient victimes, et l'on ne peut que les approuver quand ils écrivent :

Les patrons ont fait ressortir aux délégués ouvriers qu'il n'y avait plus d'accords possibles entre organisations patronales et ouvrières s'il était loisible de se mettre en grève dans les conditions où ils s'y sont laissé entraîner par des meneurs, au cours de conversations engagées entre les deux parties.

Le *Temps* observait avec raison à ce propos que

le scrupuleux respect des conventions conclues entre patrons et ouvriers est, en effet, la première condition du maintien de la paix sociale, et les travailleurs doivent se convaincre que des procédés dans le genre de ceux par lesquels on les a entraînés au chômage compromettent singulièrement l'action ouvrière.

Ils compromettent également l'industrie nationale, car elle ne peut vivre dans l'incertitude constante du lendemain et sous la menace de grèves répétées et injustifiables.

En concordance avec la reconnaissance du droit syndical pour tous, le syndicalisme semble prendre un développement inattendu. Les professionnels du théâtre, artistes et personnel ouvrier, se sont syndiqués, les chantres d'églises en ont fait autant, et il est probable que le mouvement s'étendra. A telles enseignes que l'on s'est demandé si cette généralisation du syndicalisme ne finirait pas par devenir oppressive. Un de nos confrères du *Temps* a traduit cette préoccupation en des observations d'une ironie non exempte d'amertume, et qui valent d'être reproduites :

Le métier, auquel on paraissait échapper le plus possible, écrit-il, on le retrouve partout au fond des professions les plus indépendantes hier encore, les plus vagues, les moins classées.

Cette sujétion au métier, qu'on n'apercevait pas dans certaines carrières libérales, on ne va pas tarder à la ressentir avec rudesse quand elle se manifestera par des prescriptions, par des empêchements ou des ordres impératifs. On sera tout surpris de trouver des barrières à l'extrémité d'un champ qu'on croyait sans bornes. Malgré l'étendue de celui-ci, on sera poursuivi par cette idée qu'il est déterminé à jamais, et un peu de la joie du labeur en sera gâtée.

Même chez ceux qui, depuis toujours, sont embrigadés dans de strictes limites, le métier va prendre une importance plus grande encore. Le pli dont les occupations journalières et mécaniques avaient marqué leur esprit va se creuser et devenir le plus profond des sillons. Désormais, plus rien ne comptera pour eux qui ne se rattache étroitement à leurs petits intérêts, à leur petit avancement ou à leur petite retraite. L'esprit de corps tendra à redevenir un dogme plus indiscuté que jamais et dont on se targuera chaque matin davantage. Au lieu de s'élargir, l'horizon pourrait bien se rétrécir chez la plupart des hommes.

Le danger est-il aussi grand que le redoute notre confrère? Nous ne le pensons pas. S'il était inévitable, « l'horizon pourrait bien », en effet, « se rétrécir chez la plupart des hommes ». Mais il faudrait admettre que la défense des intérêts implique nécessairement la perte de « la joie du labeur » et nuit au développement de l'activité intellectuelle et de l'habileté professionnelle. La sociologie croit, au contraire, que les facultés de l'intelligence s'épanouissent mieux lorsque « la matérielle » est assurée. De même, les corporations des siècles révolus, les jurandes et les maîtrises, bien qu'elles aient intensément, et abusivement souvent, exacerbé l'esprit de corps, n'étaient pas

des obstacles à la valeur de l'artisan et au progrès industriel. La manufacture des Gobelins, où le travail est essentiellement spécialisé et réglementé, reste l'un des plus admirables ateliers où l'art soit en honneur. L'intérêt particulier, en fonction des aptitudes et de la conscience au labeur, n'est pas incompatible avec le syndicalisme. Nous savons bien que celui-ci a tendu pendant longtemps au nivellement des capacités, donc à leur abaissement, par l'égalité du salaire, mais c'est une erreur dont il semble revenu. Observons, d'ailleurs, que le système américain de l'appréciation, par les syndicats, du salaire que peut gagner l'ouvrier d'après ses capacités permet d'écarter ce péril. Concédons, toutefois, qu'il faut veiller attentivement à ce que le métier ne devienne pas « oppresseur ».

Il faut veiller aussi à ce que le producteur ne puisse exercer une véritable tyrannie sur la consommation publique. M. Marcel Laurent appuyait les revendications des ouvriers principalement sur leur qualité de producteurs. Les agriculteurs sont également des producteurs et, cependant, s'ils se coalisaient, ils pourraient peser démesurément sur les conditions de l'existence matérielle. Nous avons vu, depuis la guerre, combien leur âpreté au gain, et celle de l'intermédiaire, ont gravement contribué à l'augmentation de la cherté de la vie. Le syndicalisme ne doit pas aboutir, lui non plus, à la tyrannie de la production.

L'état d'esprit du patronat et les méthodes qu'il compte employer dans la question des conditions du travail nous semblent avoir été parfaitement définis par M. Eugène Schneider, le grand industriel du Creusot, dans le discours qu'il a prononcé récemment au banquet offert au Guidhall de Londres à l'occasion du centenaire de l'*Iron and steel Institute*. Voici comment il s'est exprimé :

Nous chercherons à donner comme champ d'action à nos cellules sociales l'immensité de la puissance politique, car bien peu de ceux qui les composent seront alors victimes de l'ennui, de la lassitude et du doute ; ils verront, en effet, directement le résultat de leurs efforts ; ils toucheront du doigt le fruit de leur travail ; ils sentiront l'action efficace et nécessaire de tous les éléments d'ordre qui font différer leur association vivante et heureuse du simple troupeau humain auquel les bolchévistes réduisent la cellule élémentaire. Et le progrès à réaliser est d'accroître encore cet intérêt direct que les membres d'un de ces organismes ont à assurer sa prospérité. Il faut

que, dans nos grandes entreprises industrielles, le dernier des manœuvres ou le plus obscur des employés sente, d'une manière effective, la solidarité qui l'unit avec les dirigeants et les participants, et qui les lie tous au destin de l'affaire. Il faut que les vicissitudes qu'elle traverse, les succès qu'elle obtient, les transformations qu'elle subit, le touchent personnellement et deviennent le sujet de ses préoccupations.

Certes, on est loin de toucher au but. Il s'écoulera beaucoup de temps avant que la grande masse du monde ouvrier puisse évaluer d'une façon précise et sans préventions les rapports qui doivent exister entre le capital et la main-d'œuvre. Il s'agit, en effet, bien plus d'une véritable transformation des esprits et des habitudes, que de la recherche de formules de salaires plus ou moins ingénieuses. Mais il faut aussi que cette transformation soit acceptée sans contrainte, sous la seule impulsion du bon sens, sous la suggestion des faits et loin des écueils redoutables de la pédanterie et de la fausse science. C'est là une tâche complexe, exigeant infiniment de délicatesse et de tact de la part de ceux qui auront à la mener à bien, et qui sont nos jeunes ingénieurs d'aujourd'hui. Je suis persuadé, pour ma part, que la sociabilité naturelle des races celtiques, leur désir inné de franchise et de loyauté, leurs facultés d'enthousiasme, sont les gages très sérieux de réussite de ce nouvel apostolat auprès des ouvriers britanniques et français. Il nous faut souligner les erreurs fondamentales du communisme. Il faut que le bon sens reprenne ses droits en construisant le nouveau monde social sur une base de recherches impartiales.

Nous voyons donc que, de quelque côté que l'on aborde la question sociale, l'appel à l'expérience donne toujours la même réponse : le rêve communiste conduit à une dégradation systématique de l'énergie humaine et à l'extinction progressive de la flamme de la vie. Mais il faut aussi montrer que nous pouvons faire l'effort de direction et de discrimination indispensable et que nous sommes prêts à servir de guides. La meilleure méthode à suivre est de laisser parler les faits.

La liaison nécessaire entre la foule ouvrière et les patrons ne peut être assurée qu'en instruisant parallèlement les deux classes. Les futurs chefs d'industrie doivent apprendre à connaître leurs subordonnés et les ouvriers doivent être rendus capables de juger leurs patrons autrement que par ouï-dire. Les deux catégories doivent apprendre à se connaître mutuellement et à avoir une confiance réciproque.

Mais combien de nos compatriotes ont appris le maniement de l'âme humaine et la psychologie des foules ? Nos chefs militaires doivent une partie de leur succès à ce fait que la psychologie des sol-

dats, dans les armées modernes, avait été enseignée dans les écoles militaires. Un écrivain militaire, tel que le colonel Ardant du Picq, devrait servir d'exemple à nos futurs capitaines et généraux d'industrie. Pour obtenir le résultat cherché, il n'est qu'un seul moyen : il faut d'abord que nos jeunes ingénieurs insèrent dans leurs programmes d'études un stage effectif dans les ateliers, au titre de simples ouvriers ; il faut ensuite qu'ils ne perdent jamais le bénéfice de ce premier contact, et qu'ils restent en relations directes et faciles avec leurs subordonnés. Il leur faudra faire preuve de beaucoup de tact pour surmonter la méfiance naturelle des ouvriers et pour capter leur sympathie. Mais toutes ces difficultés peuvent être surmontées par des hommes intelligents et doués de ce que Pascal a appelé « l'esprit de finesse », et qui est plus utile à nos futurs chefs d'industries que le plus solide des bagages scientifiques. D'ailleurs, les qualités naturelles de nos ouvriers occidentaux leur permettront certainement d'apprécier sainement les chefs dignes de leur commander qui viendront ainsi s'offrir avec crânerie à leur examen et à leur jugement.

Réciproquement, l'ingénieur de l'avenir a beaucoup à apprendre auprès des ouvriers. Ce sont parfois de meilleurs observateurs que les physiciens professionnels eux-mêmes. Mais surtout nos jeunes ingénieurs apprendront à connaître leurs idées, voire leurs erreurs, et avec le temps, par l'interpénétration des deux classes, un grand progrès aura été réalisé vers une meilleure harmonie du monde.

Si nous nous excusons encore de la longueur de cette citation, on nous accordera, pensons-nous, que nous aurions eu tort de ne pas la faire. M. Eugène Schneider a formulé, en quelque sorte, le bréviaire du patronat français, et il faut en admirer la largeur des idées, la justesse des vues, la générosité de l'esprit, la pénétrante psychologie sociale, la compréhension d'humanité. C'est, en somme, le programme de « l'interpénétration des classes », en opposition avec « la lutte des classes », dont il faut espérer que la C. G. T. cessera de se réclamer, et cette « interpénétration des classes » est parallèle à l'interpénétration des peuples en fonction de leur interdépendance pour un plus juste et plus rationnel aménagement de l'Humanité dont nous parlions au début de cette étude.

§

Tout compte fait, si l'on adopte le point de vue de M. Th. Lindenlaub, — et il est vraiment difficile de le répudier, — la France ne paraît pas en mauvaise posture pour gagner la paix. Après avoir démontré à l'Allemagne que l'organisation milita-

riste à la prussienne n'était pas un instrument infaillible de conquête et de domination mondiale, il nous reste à lui prouver que le génie latin est assez souple pour organiser l'Humanité nouvelle en vue du bonheur humain. Nous avons, en somme, à réaliser notre Idéal dans la liberté et par la liberté. Et peut-être, le succès de cette épreuve décisive, en concordance avec l'interdépendance matérielle et morale des peuples clairement établie par la guerre, à l'abri du pacte de la Société des nations, si incomplet soit-il, provoquera-t-il la transformation de la mentalité allemande et assurera-t-il, suivant l'heureuse expression de M. Eugène Schneider, « une meilleure harmonie du monde ».

LOUIS NARQUET.

POÈMES

—

POÈME D'UNE NUIT

(Une Ombre parle :)

Ire PARTIE

« O Nuit, ô mon tombeau que peuple le silence!
De quel sommeil, quelle beauté, de quel amour,
Sur ce cœur déserté de la splendeur des jours,
Vous jetez à flots la semence...

Qu'il est bon le sommeil que je dors sous vos yeux,
Loin des désirs du soir et des lèvres rieuses !
Et comme enfin dans tout mon corps je suis heureux,
Par vous étoiles captieuses !

Je ris au souvenir de mes aubes altières,
De ces tempêtes que mon jour connut et fut,
Et je dors allongé, ce soir, sur la poussière
Des deuils que j'ai vécus!...

Car jamais la Victoire aux prunelles fleuries,
Aux heures où le soir compte les fruits du Jour,
N'a défait sa sandale en un geste qui rie,
Captive enfin de notre amour...

... Ainsi la seule Mort fait le bonheur humain :
Nous le cherchions au fond des yeux les uns des autres!
Je n'ai plus nul souci que délier nos mains
Pour ton bonheur et pour le nôtre.

L'amer bonheur est donc, loin des rosées, ainsi
Que sentir dans ses yeux danser l'eau des étoiles...
Que pour toujours je sois, sous les ombres assis,
Un marin qui dort sur ses voiles.

Peut-être valait-il, ô Chevelure d'or,
Liens d'un jour, Soleil! Soleil, ô ma cité,
D'avoir vécu l'amour pour bien vivre la mort
Au loin des belles voluptés.

Ah, nos tourments voulaient faire à jamais fleurir
L'instant qui meurt ! Nos doigts, tragiques et tissant
La lumière, ont senti son fil s'évanouir
Et sa rose se faire sang.

Qu'est le monde aujourd'hui sans nos pas anxieux ?
La tempête, le vent, la face de la nue
Sont l'ombre sur la mer de celle de nos yeux :
Ombre qui meurt et s'atténue... »

IIe PARTIE

« Mais je porte ce soir dans mes deux mains muettes
Où fut la vie, avec son effort incessant,
Loin du temps mensonger et loin des fleurs du sang,
Un long sommeil de violettes.

J'ai la beauté, hélas! des forêts hivernales.
Mon désir s'amoncelle en feuillage qui meurt.
Mon soir s'endort. Je fus. Mon heure vespérale
N'a plus de cimes dans mon cœur.

Mon soir s'endort en mer obscure et qui balance
Sa paix déserte. Et j'ai — loin de mes chemins las,
Aux limpides tombeaux que parcourent mes pas —
Pour cœur à jamais le silence.

Le Passé même, qu'on maudit en ses décombres,
S'envole de mes yeux! Les arbres m'ont versé
Le parfum de l'étoile avec le vin des ombres
Où les désirs sont dispersés.

Les Jours, ronde épuisante, et dont la chevelure,
Les flancs traînaient l'odeur de l'aube prisonnière,
N'offrent plus à mes yeux leur danse encore obscure
Et leurs couronnes de lumière.

Mais ta blanche caresse, ô froide fleur des nuits,
Sur ce cœur déserté des battements du monde,
Pourra-t-elle à jamais, comme en terre féconde,
Verser sa semence et ses fruits ?

Je suis heureux! ô mon bonheur, prenez en moi
Ces pleurs soudain!... et jetez-les au seuil des jours
Comme la fleur, ouverte enfin, de mon amour
Envers la vie et ses émois... »

LES MAINS

Ce soir j'attends des mains dont ont frémi les doigts
Parmi l'or éploré de l'eau qui dort au bois,
M'apportant, doux Présents, pour que je pusse y boire,
Leur mystère vivant, leur douleur et leur gloire.

Ce soir j'attends des mains légères et muettes,
Chair obscure et pensive aux veines de violettes,
Dont la paume eût gardé le son rauque des heures,
Où vécut le frisson de ces eaux bleues qui meurent.

Ce soir j'attends la main pieuse à mon visage,
Dont le charme, semeur de Beauté sans partage,
Va, sous l'effort muet d'un suprême frisson,
Briser l'arc éperdu du rêve de mon front...

APOSTROPHE LINÉAIRE

La cendre dans le vent des roses incertaines,
Ni le sable, couvrant d'un linceul qui frémit
L'éblouissante mort dont votre chair est pleine
De sa nuque blessée à ses pieds endormis,

O Pauvre Soir ! ni le déclin du Jour trop beau
Qui retombe en poussière à votre cœur inerte,
Ni le cri sans échos des forêts entr'ouvertes,
Aux ailes de la nuit, de la mort, du repos,

Ni l'automne tremblant d'entendre, sans cesser,
A son haut bouclier heurter le front du vent,
Ni la douleur de voir, aux lointains décevants,
Couler le fleuve d'or de leurs beaux sangs blessés,

Ni le songe de l'eau qui parle du ciel nu
En y mêlant l'écho des Passés qu'il recèle
Ne feront que je sente en un frisson connu
La peur mordre ma nuque ou grandir ma prunelle.

Car je sais — parmi l'aube ou dans l'obscurité —
Qu'en ce monde menteur où je mène ma vie
Tous ces mâles trépas et ces morts que j'envie
Sont les jeux incessants de la grave Beauté :

Et l'ombre qui, d'un doigt que l'on pourrait maudire,
Ecrase en cette rose, ô soir, ton cœur sonore,
Rit de la course obscure et heurtée qui chavire
Du pétale emporté vers les mers de l'Aurore.

— Mais la vie lamentable, à ce monde hautain,
Ne fut pas sans mêler quelquefois sa mémoire
Et des vers me sont nés d'un rythme plus humain,
Tout alourdis de pleurs et de gestes sans gloire...

Pourtant je ne veux pas, aux couronnes noueuses
Que je pends à vos doigts, Rois de mes destinées :
Aubes, Midis et Soirs aux courses alternées,
Mêler l'amer raisin des branches tortueuses.

Je sais que le chagrin fait de l'âme une cendre,
Que les yeux sans bandeaux s'alourdissent de pleurs,
Que — plus à fuir surtout quand elle se fait tendre —
Sans mensonge la vie est indigne du cœur.

APOSTROPHE LINÉAIRE

... Car celui qui vous dit sur la pelouse obscure
Qu'il a vu se cabrer près des hautes corbeilles, —
Et les flancs harcelés par l'ombre et les abeilles
Qui mordent à son cœur les chaudes aventures,

Le Soir ! dont les sabots se crispent aux parterres,
A peut être, malgré le sombre éclat des pages
Que laisseront ses doigts douloureux ou volages,
Vécu dans un tourment que l'orgueil lui fait taire.

Il parle haut du vent et se plaît à courir
Peut-être, aux entrelacs des allées assoupies,
Pour n'entendre jamais sa faiblesse qui crie
Ou son désir qui monte — et pour ne pas mourir.

— Et cependant, parfois, la bouche desfontaines,
Et bien que leur beauté s'enclose dans la nuit,
A trompé son espoir en dressant contre lui,
Qui la voulait divine, une chanson humaine !

Peut-être il a pleuré ses audaces brisées
Qui parmi ses dieux morts lui permettent d'entendre
Une voix dont les jours devront faire une cendre
Sans repos et sans gloire, à jamais dispersée ;

Il a pressé sur lui et sa poitrine vaine,
— De ses mains défendant ses lourdes destinées,
Le front ailé du vent et l'Aurore étonnée,
Entassant sur son cœur toute l'ombre des plaines,

Tous les échos obscurs des galops alourdis
Du soir fuyant parmi les roses et les ombres,
Afin que n'entre pas en sa cuirasse sombre
Le trait qu'il eût aimé et qu'il s'est interdit.

Car il redoute moins de poursuivre les songes
Dont la cendre fera sa marche plus chagrine
Chaque jour, et de nouer à sa poitrine
Destinée à l'espoir et vouée au mensonge,

Le mensonge divin que celui de la vie.

LA DOUBLE AURORE

Lumière, ô mon Enfant matinale et furtive,
Ah, j'ai cherché pourquoi votre course est craintive
Et je sais... Car j'ai vu, Enfant pieuse et bonne,
— Bercée dans vos regards et à jamais plaintive,
La face morte d'Antigone.

Vous avez recueilli celle qui vous aima
Au point qu'au dur matin sa lèvre malheureuse,
Interrompant un peu sa mort trop généreuse,
D'un mot à jamais s'anima...

Lumière, ô mon Enfant douce à cette autre enfant
Plus vivante que morte et plus belle que pâle,
Je sais en ce matin votre sein méfiant
Et votre crainte triomphale...

★

De nos cœurs inconnus, ô Visage, ô Miroir,
Mes deux yeux te sourient, ô Vierge, à toi qui dors,
Antigone ! et je crie que tu ne peux avoir
Rien de commun avec la Mort.

O Pieuse qui fais la beauté des humains,
Ah, viens, parmi leur sang et leur amour sauvage...
Réveillant tes sommeils, fruits lourds de ton courage,
Viens vers le vide de nos mains.

Nos courses sous le jour voient leurs ailes brisées.
Renouant le beau fil des tâches accomplies,
O Sœur des cendres nues, Antigone, ô Rosée,
Viens vers la cendre de nos vies !

Pour toi les lys et les parfums : tous les réveils,
Tous les matins, toutes les aubes te sont dues.
Ecarte de tes yeux où ta jeunesse est nue
Les noirs feuillages du sommeil,

Afin qu'en l'onde double de vos yeux d'enfants,
Tout le sol somptueux de ce monde si las,
Sœurs unies désormais par qui l'ombre se fend,
Se lève et suive un double pas !!!

FRANÇOIS BERTHAULT.

PHYSIOLOGIE DE L'ADOLESCENCE

A Monsieur le Docteur Jacquemin.

I

DURÉE DE L'ADOLESCENCE

Au début d'une étude sur l'adolescence, il est nécessaire de fixer la durée de cette période de la vie, car, sur sa détermination, les auteurs ne sont pas d'accord. Pour les uns, c'est l'époque qui s'étend depuis l'enfance jusqu'au moment où l'on cesse de grandir (1). Pour d'autres, c'est la période qui va de l'enfance à la puberté (2). Littré l'a définie : « l'âge qui succède à l'enfance et qui commence avec les premiers signes de la puberté » ; l'Académie française : « l'âge qui suit la puberté et qui forme la première période de la jeunesse ». Mais, en général, on fait coïncider son début avec l'apparition des manifestations physiques de la puberté ; quant à sa fin, elle ne peut être délimitée exactement. Tous les chiffres que l'on donne ne peuvent donc qu'être arbitraires, et c'est ce qui explique qu'ils diffèrent avec les auteurs. Dans un traité hippocratique *Sur les chairs*, l'adolescence se trouve comprise entre 14 et 21 ans ; Ambroise Paré ne la fait commencer qu'à 18 ans et ne se terminer qu'à 25 ans ; Cabanis ne la fixe que très approximativement, la faisant se confondre avec l'époque des hémorragies nasales... « On peut la considérer comme renfermée entre l'âge de 7 et celui de 14, seconde période climatérique des anciens, mais (elle) peut se prolonger souvent jus-

(1) C'est l'étymologie même : Adolescence de *ad-olescere* : grandir.
(2) Fleury, dans son *Cours d'Hygiène*, plaçait l'enfance de 2 à 7 ans ; l'*adolescence* de 7 à 15 ; la puberté de 15 à 20, et l'âge adulte de 20 à 30.

qu'à 21 ans. » Enfin Mgr Dupanloup place « l'âge ingrat » de 12 à 15 ans. Il faut remarquer d'ailleurs que cette période varie aussi avec les climats. La puberté, — qu'il ne faut pas confondre avec la nubilité, comme on le fait souvent, — apparaît en général, chez l'homme 2 ou 3 ans plus tard que chez la femme. En Asie, en Afrique, dans les contrées chaudes, les hommes sont pubères de 10 à 12 ans, et les femmes de 8 à 10. Dans les parties septentrionales de la Russie ou de la Suède, cette période ne commence que vers l'âge de 15 à 17 ans chez les garçons, de 13 à 15 ans chez les filles. Le genre de vie des sujets peut aussi avoir son influence : l'inaction, l'abus de l'alcool, la fréquentation des bals, des spectacles, la lecture de romans, peuvent hâter l'apparition de la crise pubérale ; une vie animale, sauvage, la retarder (1). Mais, en général, dans les régions au climat tempéré, la puberté apparaît vers 14 ans chez les garçons, et 12 ans chez les filles. Aussi est-ce sur ces chiffres que nous nous baserons pour délimiter l'adolescence. Nous la fixerons, chez le jeune homme, entre 14 et 21 ans ; chez la jeune fille entre 12 et 18 ans, tout en faisant remarquer, une fois encore, que ces limites, si rationnelles qu'elles soient, ne peuvent être qu'approximatives.

II

CROISSANCE PHYSIQUE. — FORME EXTÉRIEURE

L'adolescence, au point de vue physiologique, se manifeste, surtout extérieurement, par la croissance physique, l'accentuation des formes, et, intérieurement, par le développement des organes.

Pendant toute cette période, les cellules du cartilage osseux se multiplient d'une manière intensive ; elles élaborent une nouvelle matière cartilagineuse, allongent ainsi le cartilage et par suite l'os tout entier. Ce n'est qu'à la fin de l'adolescence que la diaphyse se soudant aux épiphyses ne permet plus aucune croissance. Parallèlement les tissus s'enrichissent. M. Stanley-Hall, nous dit M. Compayré, a consacré à l'étude de cette croissance physique les deux premiers chapitres de son important ouvrage (2) et a examiné les observations qui ont porté

(1) Ed. de Goncourt signalait dans son roman *Chérie* qu'à Paris la puberté chez les jeunes filles apparaissait à un âge beaucoup plus précoce qu'en province et surtout qu'en campagne.

(2) Stanlev-Hall : *Adolescence, its psychology, and its relations to physiology,*

sur plus de 100.000 enfants de tous pays, âgés de 5 à 18 ans (1). Quoique les observations que nous avons pu faire, sur un nombre de sujets d'ailleurs beaucoup plus restreint, ne concordent pas toujours exactement avec celles de M. Stanley-Hall, nous ne pouvons cependant que reproduire certaines des conclusions auxquelles il est arrivé, en remarquant comme lui qu'elles sont encore très indécises. Dans les deux sexes, la croissance en hauteur précède l'augmentation de poids. La croissance des filles devance celle des garçons. C'est plus dans l'augmentation du poids du corps que dans celle de la taille que se manifeste la poussée de l'adolescence. En revanche, il nous paraît difficile à admettre — du moins pour notre pays — que la vie confortable des jeunes gens riches favorise leur développement physique. Les résultats de nos conseils de révision nous permettent de contester cette affirmation. Mais il faut dire aussi qu'en France, les jeunes gens des classes aisées négligent beaucoup plus qu'en Angleterre, en Amérique ou en Allemagne les sports (2). Voici quelques chiffres pour les poids (3). Entre 11 et 12 ans, chez les garçons, l'accroisse-

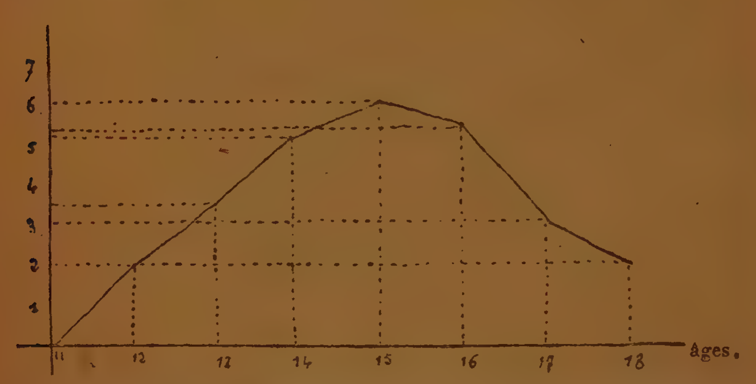
anthropoly, sociology, sex, crime, religion and education, 2 vol. in-8°, New-York, Appleton et Cie, 1904. — Compayré : *L'Adolescence*, Paris, Alcan, 1910.

(1) A cet effet M. Compayré croit devoir remarquer que si la France ne « figure même pas parmi les nations européennes dont il (Stanley-Hall) donne la liste, c'est parce que l'on ne s'est pas occupé chez nous de l'anthropométrie juvénile. Or, c'est une erreur. Dans tous les lycées et collèges de garçons, de l'Etat tout au moins, il est procédé chaque trimestre à la mensuration des internes (hauteur, poids, périmètre de la cage thoracique). Cette même opération commence, en outre, à se pratiquer dans nombre de collèges de jeunes filles. Ce qu'il faut dire, et ce qu'on doit regretter, c'est que cette mensuration ne soit pas encore obligatoire. Les tableaux que nous avons pu constituer pour les garçons portent sur près de 500 adolescents.

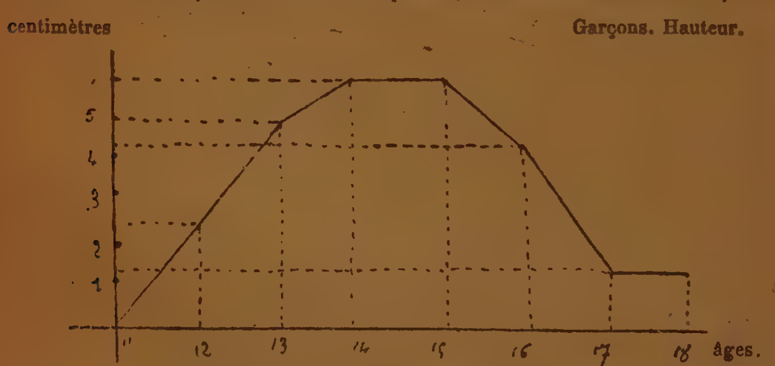
(2) En moyenne, le contingent annuel donné par les campagnes surpasse de 1/20 le contingent donné par les villes. Dans les régions industrielles, à cause de l'alcoolisme qui sévit dans les milieux ouvriers, la proportion augmente sensiblement, alors qu'au contraire elle diminue pour les régions agricoles où la population citadine participe souvent aux travaux de la campagne.

(3) Les chiffres que donne M. Stanley-Hall sont les suivants : De 5 ans 1/2 à 12 ans 1/2, l'accroissement pour les garçons serait d'environ 30 livres ; de 12 ans 1/2 à 16 ans, il dépasserait 45 livres. C'est à 15 et à 16 ans que la croissance annuelle atteindrait son maximum, 12 o/o à 15 ans et 13 o/o à 16 ans. Pour les jeunes filles, qui sont plus précoces, c'est avec la 12e année et la 13e année que se produit ce maximum d'accélération. Elles gagnent en moyenne 9 livres à 12 ans, 10 livres à 13 ans, 9 encore à 14, 8 à 15, 5 à 16, enfin l'augmentation n'est que de 5 livres dans la 18e année. En ce qui concerne la taille, l'enfant de 5 à 12 ans a pris une grande avance, puisque pendant ce laps de temps il a grandi de 14 pouces ; sa taille est de 47,7 à 5 ans ; de 55,4 à 12 ans 1/2. Mais, en six ans, l'adolescent grandit presque autant que l'enfant en 8 ans : à 18 ans 1/2 il mesure 67 pouces 1/2, soit une augmentation de 12 pouces. C'est de 14 à 15 ans pour les garçons et de 12 à 13 ans pour les filles que la rapidité de croissance est la plus grande : 3 pouces pour les garçons ; près de 2 pouces 1/2 pour les filles. — Cf. Compayré, ouv. cit., pp. 38 et 39.

ment est de 2 kil. ; entre douze et treize, de 3 kilos, 5 ; entre treize et quatorze, il est de 5 kilos, 2 ; et il atteint son maximum, 6 kilos, entre quatorze et quinze ans. Entre quinze et seize ans, il est de 5 kilos, 3 ; il tombe à 3 kilos entre seize et dix-sept et n'est plus que de 2 kilos entre dix-sept, et dix-huit ans ; chiffres qui nous donnent le graphique suivant :

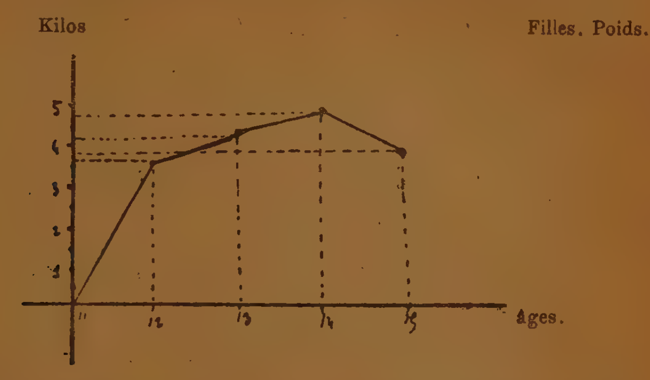


En ce qui concerne la hauteur, toujours pour les garçons, les résultats sont les suivants : de onze à douze ans, 2 cent., 5 ; de douze à treize, 5 cent. ; de treize à quatorze, 6 cent., maximum, que l'on retrouve d'ailleurs de 14 à 15 ans. De quinze à seize, la croissance est encore de 4 cent., 3 ; mais elle tombe à 1 cent., 5 entre 16 et 17 ans, se maintient entre 17 et

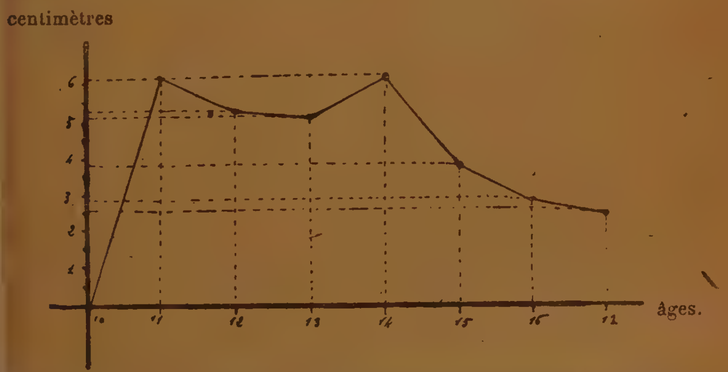


18, pour n'être plus que de 1 cent. à 19 et être à peu près nulle de 19 à 20 ans.

Pour les filles (1), les chiffres obtenus sont, quant au poids : de 3 kgr., 6 entre 11 et 12 ans ; de 4 kgr., 15 entre 12 et 13 ans ; de 4 kgr., 72, maximum, entre 13 et 14 ans et de 3 kgr., 82 entre 14 et 15 ans.



Pour la hauteur, il semble que la jeune fille subisse, à deux époques, vers 11 ans et vers 14 ans, des poussées de croissance assez fortes, et à peu près égales (6 cent., 2). Alors que, entre 11 et 12 ans, l'augmentation n'est que de 5 cent.,36, elle est de 5 cent., 25 de 12 à 13 ans, puis de 13 à 14 ans remonte à 6 cent., 2 ; elle tombe ensuite entre 14 et 15 ans à 3 cent.,63, puis à 2 cent., 83 de 15 à 16 ans et n'est plus enfin que de 2 cent., 52 entre 16 et 17 ans.



En général la taille de la jeune fille est moindre que celle du

(1) Les tableaux que nous avions dressés pour les jeunes filles ne nous ayant pas semblé suffisants, nous nous sommes servis à titre complémentaire de ceux

jeune homme, et son squelette est aussi plus léger. Ses os sont moins volumineux et les saillies où viennent s'attacher les muscles sont moins prononcées Par suite de la forme de son bassin, les fémurs qui s'y articulent forment un angle presque droit avec leur col, deviennent obliques, rapprochent les genoux et donnent à la jeune fille une oscillation particulière pendant la marche. Mais alors que chez l'adolescent l'ossature et les muscles, recouverts par une faible couche adipeuse, s'accusent, chez la jeune fille le tissu cellulaire très abondant vient arrondir ses formes, leur donner la grâce et la souplesse. En outre le développement sexuel de la puberté implique une apparition de poils en plusieurs endroits du corps, qui, jusque-là, n'en étaient pas couverts, ce qui démontre une sécrétion plus abondante des glandes sébacées. Signalons encore que dans les régions où le système pileux n'existe que sous forme de vestiges, et notamment au visage, l'effort des follicules capillaires et de leurs appendices sébacés à produire des poils tend seulement à la désorganisation, et il n'est pas rare de voir apparaître des boutons pustulaires d'acné qui disparaissent lentement pendant l'adolescence (Ellis).

Enfin, à cette époque, il y a une faible hyperémie du larynx accompagnée d'un développement rapide des cordes vocales qui deviennent plus grandes et plus épaisses, tandis qu'il se produit un changement correspondant de la voix, qui devient plus grave; elle baisse d'au moins une octave, et ce changement, faible chez les filles, est très prononcé chez les garçons. Ellis déclare que le rapport direct de ce changement avec le développement sexuel général est démontré non seulement par le fait qu'il a lieu à l'époque de la puberté, mais aussi par le fait que chez les eunuques, si la castration a été faite avant la crise pubérale, la voix conserve son timbre enfantin (1).

publiés par le Dr Marthe Francillon dans son ouvrage (*Essai sur la puberté chez la femme*, Paris, Alcan, 1906).

Quételet proposait pour les jeuness fille ce tableau :

10 ans.....	1 mètre, 248	....	23 kgr. 52
15 —	1 — 499	....	40 — 37
20 —	1 — 572	....	52 — 28
25 —	1 — 577	....	53 — 28

L'accroissement le plus grand était donc entre 10 et 15 ans : 25 cent. et 16 kgr.85, contre 7 cent. 3 et 11 kgr. 91 de 15 à 20 ans. De 20 à 25 ans, l'augmentation ne serait plus que de 0 cent., 5 pour la hauteur et de 1 kgr. pour le poids.

(1) C'est le cas des fameux chanteurs de la Chapelle Sixtine.

III

DÉVELOPPEMENT DES ORGANES

Des modifications profondes se manifestent aussi à cet âge ans tout l'organisme.

Pour le sang, les recherches de Sabrazis ont montré entre o et 15 ans une diminution légère des hématies (moins de millions par millimètre cube), et un abaissement du taux de hémoglobine (75 o/o). D'autre part, si, dans l'enfance, l'ar-re pulmonaire est relativement large pendant que l'aorte est roite, vers le moment de la puberté les deux artères devien-ent égales. La tension artérielle passe de 97 millimètres (à ans) à 113 millimètres (de 12 à 14 ans). Il en résulte que la rculation prend une activité qu'elle n'avait pas encore. Les ouvements vitaux sont plus impétueux, souvent des hémor-gies se produisent. Chez l'adolescent, les pulsations sont en oyenne de 80 par minute, plus vives de 10,12 et même 14 ulsations chez la jeune fille (1). Le cœur s'accroît très rapi-ement, ce qui souvent amène des troubles. Entre 15 et 20 ns, on peut dire que le cœur d'un jeune homme est hyper-ophié normalement (Germain Sée). Il est plus petit et plus ger chez la jeune fille (la différence est d'environ 50 gram-es), « ce qui suffirait à prouver, dit le Dr de Varigny, que volume de cet organe n'a rien à faire avec les capacités fectives ».

La circulation lymphatique s'accélère pareillement. Les andes des aines, des mamelles, des aisselles, du cou se gon-nt et souvent deviennent douloureuses. Cabanis a même oservé que cette augmentation de volume des glandes mam-aires pouvait se produire chez de jeunes garçons et former s sortes de tumeurs inflammatoires.

En ce qui concerne la respiration, le Dr Marthe Francillon constaté que le nombre de respirations par minute était en oyenne de 30 à 11 ans, de 28 à 12 ans, qu'il diminuait dans s années suivantes et n'était plus que de 22 à 15 ans (2). ez la jeune fille la capacité thoracique et pulmonaire de ppareil respiratoire est moindre que chez le jeune homme. respiration est plus fréquente, mais non plus active chi-

(1) Elles sont environ de 75 chez le jeune homme et de 85 chez la jeune fille.
(2) Dr Marthe Francillon, ouv. cit., p. 113.

miquement. En outre, les modes d'inspiration ne sont pas les mêmes dans les deux sexes. Alors que chez le jeune homme c'est le diaphragme qui a la plus grande part au mouvement d'inspiration, chez la jeune fille la respiration est plus pectorale (1). L'élévation de la cage thoracique y entre pour une plus grande part, et cela indépendamment de l'usage du corset, qui, exerçant une pression sur la base de la poitrine et de l'abdomen, gêne le jeu du diaphragme. Quelques auteurs ont voulu induire de ces différences que la température de la jeune fille était notablement moindre que celle du jeune homme; il ne semble pas que l'expérience ait corroboré cette assertion. Si la jeune fille, et en général la femme, produit moins de chaleur, en revanche, en raison de son enveloppe de graisse, elle en perd moins, d'où compensation.

Un autre développement important à considérer est celui du cerveau. M. Richet, dans son Dictionnaire (2), a résumé dans un tableau nombre de travaux contemporains sur la croissance de l'encéphale en volume depuis la première enfance jusqu'à la vieillesse avancée.

Croissance de l'Encéphale en volume

	SEXE MASCULIN		SEXE FÉMININ	
	Nombre des cas	Pds. absol. en grammes.	Nombre des cas.	Pds. absol. en grammes
A la naissance	42	331	39	283
Naissance à 3 mois	16	493	20	452
3 à 6 mois	15	603	25	560
6 mois à 1 an	46	777	40	728
1 an à 2 ans	34	942	33	844
2 à 4 ans	29	1097	29	991
4 à 7 ans	29	1140	19	1136
7 à 14 ans	22	1302	18	1155
14 à 20 ans	19	1374	16	1244
20 à 30 ans	59	1357	72	1238
30 à 40 ans	110	1366	89	1218
40 à 50 ans	137	1352	106	1213
50 à 60 ans	119	1343	103	1221
60 à 70 ans	127	1315	149	1207
70 à 80 ans	104	1289	148	1167
80 à 90 ans	4	1284	77	1125

Résultat général de la statistique de Boyd, (1861) d'après les résumés de Thurnam, 186
et de Topinard, 1885, donnés par Manouvrier, ouv. cit., p. 681.

(1) A l'heure actuelle, certains docteurs commencent à contester ce point; question reste donc incertaine.

(2) *Dictionnaire de physiologie* de Richet, t. II. Article « Cerveau », M. Manouvrier, Paris, Alcan.

A la naissance le poids de l'encéphale serait plus lourd
pour les garçons que pour les filles, 331 gr. contre 283. De
14 à 20 ans le cerveau atteint son maximum de développe-
ment. A 14 ans, le poids cérébral est 1.302 gr. pour les garçons
. s'élève, à 20 ans, jusqu'à 1.374 gr.; puis il y a une légère
iminution, qui continue pendant l'âge mûr, et s'accentue
pendant la vieillesse. Pour les jeunes filles, à 14 ans, le poids
u cerveau est de 1.155 gr., et à 20 ans de 1.244, maximum.
n voit donc par ces chiffres qu'en général le cerveau de la
emme est plus léger que celui de l'homme (1). D'ailleurs il
st un fait que Gustave Le Bon a remarqué, à savoir que, sans
arler des différences de forme, le crâne de la femme à tous
es âges est plus petit que celui de l'homme; et cela d'autant
lus que l'on considère les populations plus civilisées, car si
: crâne de l'homme croît avec la civilisation, celui de la
emme change à peine. « C'est à peine si elle a le crâne, chez
ous aujourd'hui, plus volumineux que ses sœurs préhistori-
ues. » Si nous passons à l'anatomie du cerveau, nous cons-
atons, d'après les observations des anthropologistes, que chez
a femme il est plus lisse; ses circonvolutions sont moins am-
les, moins nettes, et ses plis moins profonds. Les lobes fron-
aux, où l'on s'accorde à localiser l'intelligence, sont moins
éveloppés que les lobes occipitaux, siège des sensations.
nfin la substance grise serait moins abondante et moins
ense, et l'irrigation sanguine moins développée (Baistocchi).
Cependant il ne faudrait pas tirer de ces différences une preuve
onvaincante de l'infériorité intellectuelle de la femme par
apport à l'homme. Une anecdote assez piquante, citée par
Marion dans sa *Psychologie de la femme* et que nous repro-
uisons ici, suffirait à la démontrer (2). « Th.-L. Bischoff, le

(1) Voici les chiffres donnés par Debierre dans son ouvrage : *Moelle épinière et*
ncéphale, Paris, Alcan, 1894 :

Age	*Poids absolu du cerveau*		*Accroissement.*
Nouv. né	381 gr.		1...
5 ans	1263 »	4	3,32
10 ans	1408 »	3	3,70
15 ans	1490 »	2	3.91
20 ans	1444 »	5	3,72
25 ans	1430 »	6	3,76

(2) Marion, *Psychologie de la femme*, Paris, A. Colin, 1900, p. 55, note 1.
Compayré, dans *l'Adolescence*, cite aussi cette anecdote. A l'encontre de la thèse
ue soutenait Bischoff, il serait peut-être intéressant de relever dans les Facultés le
ombre de candidates présentées et reçues en le comparant au nombre de can-
idats.

célèbre professeur de l'Université de Saint-Pétersbourg, publiait en 1872 un pamphlet antiféministe contre « l'étude et la pratique de la médecine par les femmes ». Il y affirmait que la femme était physiquement impropre aux hautes études, le cerveau féminin étant, d'après ses recherches, inférieur à celui de l'homme et incapable d'un aussi grand développement. En savant consciencieux, Bischoff voulut confirmer sa théorie par les faits. Il exigea par testament que son cerveau fût pesé, et donna, comme résultat probable, un poids de 1.350 gr. En exécution de ce testament, la boîte cranienne de Bischoff a été ouverte tout récemment, et l'encéphale soigneusement pesé. A la surprise générale, on a constaté que le cerveau du savant professeur était inférieur de 5 gr. au poids moyen du cerveau de la femme. Les féministes sont dans la joie! » Mais sans vouloir contester l'aptitude intellectuelle de la femme, ce que l'on peut dire, c'est qu'en général l'homme vit davantage sous l'influence directe de son cerveau, et par conséquent de sa volonté, alors que la femme agit le plus souvent sous l'influence du système nerveux ganglionnaire, c'est-à-dire sous la prédominance du sentiment qui ne raisonne pas.

En ce qui concerne le cervelet, certains physiologistes avaient cru constater qu'il acquérait pendant l'adolescence un volume considérable, et Gall avait admis un rapport entre cet organe et les parties sexuelles; c'est ce qu'il appelait « l'amativité du cervelet ». Or, on a reconnu que le développement de cette partie du cerveau, comparé à l'encéphale, atteint son maximum vers quatre ou cinq ans. Flourens a même établi que la castration ne déterminait aucune atrophie de cet organe et qu'inversement son ablation totale laissait persister l'instinct et l'acte de la propagation. Il suffit de relater ces observations et ces expériences pour réduire à néant la thèse du trop souvent fantaisiste phrénologue.

Il nous reste à parler maintenant du développement de la fonction et des organes sexuels. Pendant toute cette période, chez les jeunes filles, les seins se développent, le mamelon et l'aréole apparaissent; les ovaires augmentent de volume et prennent leur forme bosselée; les vésicules de Graaf commencent leur évolution périodique et les menstrues apparaissent. Chez le jeune homme, les testicules deviennent plus volumineux, ainsi que les organes de la copulation; les corps caver-

eux et spongieux s'hypertrophient, les vésicules séminales rossissent et des spermatozoïdes apparaissent dans le liqui- e spermatique. En même temps, dans les deux sexes, une ptitude nouvelle se fait sentir qui influe sur les caractères et s sentiments et se manifeste par ce que nous appelons l'Ins- nct sexuel (1).

En résumé, nous voyons que pendant toute cette période, s jeunes gens subissent des modifications physiques impor- antes. La jeune fille, dont l'accroissement dans le total est oindre que celui du jeune homme, parvient à son développe- ent en moins de temps. Elle conserve toujours quelque ose de la constitution physique propre aux enfants; ses uscles perdent peu de leur mollesse primitive, sa peau reste ne et transparente. Herbert Spencer prétendait que si la na- re arrêtait plus tôt le développement individuel de la femme, était pour la préparer à sa fonction maternelle en lui per- ettant de mettre en réserve la grande provision de force dont lle aurait besoin pour y suffire. Quelque ingénieuse que soit ette hypothèse, elle n'explique rien. Ce que nous pouvons ire, c'est que les fibres des organes de la femme étant plus ouples, plus délicates que celles de l'homme, ne peuvent roduire que des impressions conformes à leur nature. Ce 'est pas ici l'intensité du mouvement, mais la qualité qui onne des différences. Le Camus pour faire sentir ce fait donne n exemple physique :

On peut exécuter sur la chanterelle d'un violon, dit-il, les mêmes otes que l'on fait sur la troisième corde : la différence est d'une oc- ve. Ici le son est plus aigu et plus gracieux, là il est plus grave et us mâle : cependant il est le même pris intrinsèquement. L'une et autre corde peuvent donner un juste rapport de la différence des ores de l'un et de l'autre sexe.

Et cette différence correspond, comme nous le verrons, à lle que l'on trouve dans leurs attributs moraux. En général homme, plus fort, plus vigoureux, résiste mieux à la fatigue ; femme, plus faible, mais aussi plus mobile, supporte mieux douleur.

(1) Il est à remarquer que chez beaucoup de sujets mâles c'est à la suite d'un ve érotique avec éjaculation de sperme que se révèle l'éveil de la fonction géni- e.

IV

L'INSTINCT SEXUEL [1]

William James, dans un de ses ouvrages, donne de l'Instinct en général cette définition : « La faculté d'accomplir certains actes, en vue de certaines fins, sans prévision de ces fins, sans éducation préalable de ces actes. » Cette définition pourrait à la rigueur nous suffire pour déterminer ce qu'est l'instinct sexuel; mais il semble qu'à cause justement de la diversité des théories qui essayent d'expliquer cette impulsion, si forte pendant l'adolescence, il est préférable d'adopter la définition plus complète et plus détaillée qu'a donnée de l'Instinct M. Lloyd Morgan dans son traité *Animal Behaviour* :

> La conduite instinctive comprend ces groupes compliqués d'actions coordonnées qui, lors de leur occurrence première, sont indépendantes de l'expérience; qui contribuent au bien être de l'individu et à la préservation de la race; qui sont dues à la coopération de stimuli extérieurs et intérieurs; qui sont accomplies de manière semblable par tous les membres du même groupe, plus ou moins restreint, d'animaux, mais qui sont sujettes à variation et à modification subséquente sous la direction de l'expérience.

Voilà ce qu'est l'instinct en général, l'instinct sexuel en particulier, que nous retrouvons dans toutes les espèces animales et que nous, hommes, nous transformons, nous raffinons, le faisant passer par les rouages complexes de l'idéation pour en tirer les « sublimes accents de l'amour ».

A l'époque de la puberté il y a, chez les adolescents des deux sexes, une sorte d'impulsion vague, de besoin indéfini qui les pousse les uns vers les autres. Dans les classes inférieures, cela se manifeste le plus souvent par un désir de sensations nouvelles; dans celles d'un niveau moral plus élevé par une sorte de curiosité qui pourra être réfrénée ou tout au moins modifiée par le bon goût et les influences de la tradition, du milieu, de l'éducation. De tous temps, ces faits furent remarqués et l'on chercha à expliquer leur cause déterminante.

Une première théorie est celle qui veut considérer l'impulsion sexuelle comme *l'impulsion de reproduction*. C'est celle qu'a si clairement développée et mise au point Remy de Gour

mont dans son ouvrage : *La Physique de l'Amour* (1). « Quel est le but de la vie? Le maintien de la vie. » Aussi, « entre tous les actes possibles, dans la possibilité que nous pouvons connaître ou imaginer, l'acte sexuel est donc le plus important de tous les actes. Sans lui, la vie s'arrêterait : mais il est absurde de supposer son absence, puisque, dans ce cas, c'est la pensée même qui disparaît » (2). Et, rigoureusement implacable, il poursuit :

... En principe, la seule occupation de l'être est de rénover, par l'acte sexuel, la forme dont il (l'animal) est revêtu. C'est pour cela qu'il mange, pour cela qu'il construit. Cet acte est si bien le but unique et précis qu'il constitue toute la vie d'un très grand nombre d'animaux cependant merveilleusement complexes (3) !

Sa thèse s'appuie sur des observations indéniables; c'est l'éphémère qui naît le soir, s'accouple, dont la femelle pond pendant la nuit, et qui meurt avec elle au matin, « sans même avoir vu le soleil ». Ce sont les papillons du ver à soie, « lourds et gauches », qui battent des ailes un instant, quand ils naissent, puis s'accouplent et meurent... et bien d'autres.

Certes, il semble bien que primitivement l'instinct sexuel, pour nous, fut cela : ce qu'il est encore chez les animaux, l'impulsion à donner la vie. Mais, est-ce à dire que notre civilisation, avec ses préjugés, ses raffinements, ses pudeurs, ne l'a pas transformé ? Si, autrefois, aux premiers âges, il faisait tendre les adolescents à l'accouplement, et s'il en est encore de même maintenant chez certaines peuplades aux mœurs animales, peut-on soutenir avec certitude que c'est ce désir de nature qui, dans nos nations policées, pousse inconsciemment, mais fatalement un jeune homme vers une jeune fille ? Peut-on affirmer, ainsi que le veut Delbœuf, qu'ils sont entraînés l'un vers l'autre par ces cellules microscopiques, l'ovule et le spermatozoïde, qui se cherchent et s'attirent (4) ?

(1) Rémy de Gourmont : *La Physique de l'Amour.* Essai sur l'Instinct Sexuel, Paris, Mercure de France, 14e édition, 1917. — Signalons que la théorie de de Gourmont est celle que Socrate enseigna.
(2) Remy de Gourmont, ouv. cit., p. 15 et 16.
(3) Remy de Gourmont, ouv. cit., p. 17.
(4) « Cette jeune fille et ce jeune homme (en tendant l'un vers l'autre) obéissent à la volonté, chez l'un et chez l'autre obscure, d'un spermatozoïde, d'un ovule. Mais, tenez-le pour certain, cette volonté n'est obscure ni dans le spermatozoïde, ni dans l'ovule ; ils savent tous deux ce qui leur manque et ils le cherchent. A cet effet, ils donnent des ordres à leur cerveau respectif par l'intermédiaire du cœur, et le cerveau obéit sans savoir pourquoi. Quelquefois il se figure avoir raisonné, il

Non, et c'est peut-être là, justement, que l'homme arrive dans son impulsion à se différencier d'avec les autres animaux. La définition rigoureuse qu'a donnée de lui de Bonald, « une intelligence servie par des organes », justifie cette assertion. Parce qu'il est sous la dépendance tyrannique de son système nerveux, l'homme s'apparente étroitement à tous les autres animaux, mais parce que son intelligence et sa raison en ont fait, de siècle en siècle, un être de plus en plus civilisé, affiné, il diffère, sinon par la finalité de ses actes, du moins par sa capacité de diriger ses impulsions, de tous les autres vertébrés.

Une seconde théorie est celle de « *l'impulsion d'évacuation* ». Déjà formulée au moyen âge, elle fut reprise par Montaigne dans ses *Essais*. « Venus n'est autre chose que le plaisir à descharger ses vases comme le plaisir que nature nous donne à descharger d'aultres parties (1). » C'était la théorie de Luther, de Thomas More, c'est celle du Docteur Féré (2) et de Keiffer qui, dans son *Essai de Physiologie sexuelle générale*, explique ce « besoin » par des secrétions internes spéciales. L'ovule et le spermatozoïde, possédant à un haut degré l'activité nutritive et l'activité reproductrice transmettent vraisemblablement ces activités à tous les éléments cellulaires issus de la fusion nucléaire. Il s'ensuit que dans l'organisme tout entier, ce n'est pas seulement l'appareil génital qui est le dépositaire exclusif de la fonction sexuelle, mais tous les tissus intervenant dans la succession des phénomènes, dont la fécondation est le but dernier. Quel est le mécanisme de l'intervention des appareils autres que l'appareil générateur ? Dans notre conception de la physiologie sexuelle nous admettrons qu'à chaque groupe de tissus, qu'à chaque organe sont dévolues deux fonctions. La première serait une fonction nutritive spéciale à chaque organe. La seconde serait générale

s'explique à lui-même son choix. Au fond, il n'a été qu'un instrument *inconscient* dans la main d'un imperceptible ouvrier qui savait ce qu'il voulait et ce qu'il faisait. » Delbœuf, *Revue Philosophique*, mars 1891, p. 257.

Peut-être, au point de vue de cette sorte d'*inconscience* du cerveau qui se figure avoir raisonné avant d'agir, y a-t-il lieu de faire un rapprochement avec la théorie de Le Dantec, qui, lui, ne reconnaît pas à l'homme la liberté de ses actes et de ses choix. « L'homme est une marionnette consciente, qui a l'illusion d'être libre. » Voir *Science et Conscience*, le dialogue entre M. Vieilhomme et M. Mesure.

(1) Montaigne, *Essais*, liv. III, ch. V, Edit. Hachette, 1896, t. II, p. 174.
(2) Féré, *L'Instinct sexuel*, Paris, Alcan, 1899.

et déterminerait l'activité fonctionnelle de l'appareil génital. D'où deux fonctions d'ordre chimique : l'une réalisant la nutrition générale éliminerait ses produits excrémentiels par l'intestin et les reins; l'autre, excitant l'acte reproducteur, éliminerait ses excréta par l'utérus chez la femelle, la prostate chez le mâle. Le besoin sexuel est ici assimilé au besoin de manger (1). Malgré les données physiologiques sur lesquelles cette théorie s'appuie, il semble que les faits qu'elle invoque sont insuffisants. Le domaine de l'hypothèse y tient encore une trop grande place. En outre, des physiologistes éminents, comme Goltz, le professeur Tarchanoff, ont montré que l'impulsion sexuelle était dans une certaine mesure indépendante des organes sexuels. Guinard, dans le *Dictionnaire de Physiologie* de Richet (2), à l'article *Castration*, signale que l'instinct sexuel se retrouve chez des hommes castrés, chez des femmes après la ménopause et dans l'absence congénitale de glandes sexuelles. Le besoin génésique ne peut donc plus être, dans ce cas, « un besoin général de l'organisme, basé sur la sensation d'être plein, un besoin d'évacuation » (3).

Aussi, Havelock-Ellis propose-t-il, dans ses études de Psychologie sexuelle une troisième théorie : celle de la *tumescence*, c'est-à-dire du gonflement, de la congestion des organes. Dans l'impulsion se trouvent deux facteurs, unis d'une manière tellement intime, qu'ils forment deux phases d'un même procès.

Dans la première phase — généralement sous l'influence parallèle de stimulants intérieurs et extérieurs, — les images, les désirs naissent dans le cerveau, tandis que l'organisme est chargé d'énergie et l'appareil sexuel congestionné de sang. Dans la seconde phase, l'appareil sexuel est déchargé au milieu d'une excitation sexuelle profonde, suivie d'un soulagement organique intense. Le premier procès crée la tension que le second procès soulage (4).

A vrai dire, cette théorie ne résoud pas le problème même de l'instinct sexuel. Elle explique comment il se manifeste

(1) D'après le Dr H. C. Reymond : *Physiologie et Evolution de l'amour sexuel*, Paris, Librairie des Publications artistiques.
(2) Richet, ouv. cit., tome II.
(3) Féré, ouv. cit., p. 6.
(4) Havelock Ellis : *Etudes de Psychologie sexuelle*, tome III : *L'impulsion sexuelle*, Edit. franc., trad. van Gennep, Paris, Mercure de France, 3e édit., 1909.

en nous, mais ne nous renseigne en rien sur *sa cause ;* son mérite est surtout d'avoir essayé de faire entrer dans l'explication de cette impulsion l'influence directe (première phase) de nos mœurs et de notre civilisation.

Il semble bien d'ailleurs que le tort de ces diverses théories soit de vouloir expliquer l'instinct sexuel comme étant le résultat d'un seul phénomène : génération, ou expulsion, ou tumescence, alors que, selon nous, il paraît procéder des trois. Lequel l'emporte en influence ? Est-ce celui qui veut la préservation de la race ? Celui qui tient au bien-être de l'individu ? Nous n'en savons rien, et dans ces conditions affirmer, surtout avec la rigueur de certains auteurs, équivaut à se tromper, il faut savoir le reconnaître.

Une remarque intéressante à signaler à propos de cet instinct, et qui,à notre connaissance,ne figure encore dans aucun traité, c'est la périodicité de ses manifestations, dans *les deux sexes.* Si,en effet,cet instinct revient et s'affirme surtout chez la jeune fille à des époques mensuelles déterminées, il semble qu'il en soit de même chez le jeune homme. A certains intervalles variant entre deux, trois semaines, le jeune homme paraît éprouver de soudaines crises de tendresses, de désirs, de passions qui toujours s'accompagnent d'une sensibilité plus vive et d'une irritabilité plus grande. A cette période en succède une autre de lassitude physique et morale et d'indifférence sexuelle. Chez certains individus, cette indifférence peut même aller jusqu'au dégoût. C'est ainsi qu'un jeune homme en arrivait pendant ce laps de temps à baisser les yeux en passant près des femmes à cause du sentiment de dégoût que leur vue lui inspirait. Sans doute,dans cette alternance de sentiments, faut-il faire la part d'influence de l'alimentation, des lectures, et, en général,de toutes les circonstances extérieures, mais il n'en reste pas moins qu'il y a là — à notre avis — une certaine analogie avec le retour périodique des troubles physiques de la jeune fille.

L'instinct sexuel a une importance très grande dans la vie des adolescents où il se présente pour la première fois, alors que, par suite de notre éducation trop pudibonde, ils ignorent tout de ses manifestations. Les appétits liés à la satisfaction de ses besoins sont, peut-on dire, les premiers de tous après les besoins nutritifs. Que le cerveau soit mal équilibré, et l'on

voit le cas, cité par M. Debierre, d'une « jeune femme chaste et pure trahissant par ses gestes et ses paroles un désir effréné de satisfaire l'instinct sexuel ». Que le cerveau soit au contraire bien constitué, et ce désir subit une élaboration complexe dans la conscience, mais les formes mentales en seront encore revêtues et porteront sa trace.

C'est par lui que nous pourrons expliquer la naissance d'un grand nombre de sentiments, de désirs, de sympathies, d'habitudes. L'affection, l'amour sont sous sa dépendance, et son influence se retrouve non seulement dans la psychologie, mais encore dans la morale des adolescents.

V

DÉVIATION ET EXAGÉRATION DE L'INSTINCT SEXUEL

Souvent l'instinct sexuel,au lieu de se développer normalement, donne naissance à des tendances anormales. Nous ne parlerons point ici de l'inversion sexuelle congénitale, c'est-à-dire de cette impulsion vers une personne du même sexe, par suite d'une anomalie constitutive innée, mais de la simple déviation de l'instinct sexuel qui se manifeste par l'attraction entre personnes du même sexe, due uniquement à l'absence accidentelle des objets naturels de l'attraction. Ce n'est pas alors surtout le plaisir qui est demandé de préférence au même sexe,mais en quelque sorte la satisfaction d'un besoin que l'on sent impérieux. Cette déviation se rencontre fréquemment pendant l'adolescence dans les pensions de filles et de garçons et chez les individus de caractère timide, mais de tempérament sensuel, qui n'osent contenter leur désir par des pratiques naturelles, et qui ne peuvent lui résister. Ces traces « d'homogénie », suivant l'expression d'Edward Carpenter, ne sont pas encore un vice, mais peuvent y être une prédisposition. Leurs causes? Metchnikoff veut les voir dans la désharmonie de la nature humaine : la sensibilité sexuelle se manifeste et se développe chez les jeunes gens à une époque où il ne peut encore être question de rapprochement sexuel, et dès lors les filles et garçons, par une sorte d'instinct, en arrivent à se satisfaire eux-mêmes (1).

(1) Chez certains peuples l'onanisme est tellement entré dans les mœurs qu'on ne cherche même pas à le dissimuler. « Ainsi les jeunes filles, chez les Khoi-Khoin (Hottentot),se masturbent si souvent qu'elles ne désirent même pas se cacher pendant cet acte, dont on parle ouvertement dans les conversations et les légendes. » Elie Metchnikoff : *Etudes sur la nature humaine*, 3e édit., Masson, 1905.

Il se trouve toujours dans les pensions des jeunes gens, filles et garçons, au tempérament vicieux ou trop ardent, qui cherchent à initier leurs camarades à leurs pratiques, afin d'y trouver un surcroît de jouissance. Trop souvent, malheureusement, ces camarades, presque toujours plus jeunes, se laissent entraîner et quelquefois même y prennent goût. A la vérité, la plupart du temps, le nouvel initié, s'il est de tempérament normal,en a vite honte, mais, s'il continue, il peut en avoir pour longtemps, parfois jusqu'au mariage, dans certains cas pour toute la vie. Cette impulsion anormale, qui sévit entre 12 et 15 ans chez les filles, 13 et 15 chez les garçons, est entretenue par l'ignorance dans laquelle les jeunes gens se trouvent sur cette matière. Ils prennent du plaisir dans l'exercice de cette pratique — solitairement ou par couple — sans quelquefois se rendre compte qu'ils se dégradent moralement et physiquement. C'est ainsi qu'un jeune homme de caractère timide, interrogé sur ce sujet, nous avouait ingénument qu'en agissant de cette manière il croyait « faire comme tout le monde » ! Cette aberration serait peut-être bien moins fréquente, si les habitudes morales permettaient d'abord la connaissance à cet âge de tout ce qui touche la question sexuelle, ensuite la satisfaction toute simple de ses besoins, qui seraient moins fréquents parce qu'exempts de l'excitation que produit toujours le désir de « savoir ».

L'ordre humain, écrit Remy de Gourmont, est souvent un désordre pire que le désordre spontané, parce que c'est une finalité forcée et prématurée, une dérivation inopportune du fleuve vital (1).

Rien n'est plus exact. Nous en voyons des preuves troublantes dans toutes les enquêtes faites sur la déviation de l'instinct sexuel dans les collèges français, anglais, italiens. En 1829, Balzac écrivait déjà :

Lapeyrouse, Cook ou le capitaine Peray, ont-ils jamais eu autant d'ardeur à naviguer vers les pôles que les lycéens vers les parages défendus de l'océan des plaisirs?

Les filles étant plus rusées, plus spirituelles et plus curieuses que les garçons, leurs rendez-vous clandestins, leurs conversations, que tout l'art des matrones ne saurait empêcher, doivent être dirigés par un génie mille fois plus infernal que celui des collégiens. Quel homme a jamais entendu les réflexions morales et les aperçus malins

(1) Remy de Gourmont, ouv. cit., p. 232.

de ces jeunes filles? Elles seules connaissent ces jeux où l'honneur se perd par avance, ces essais de plaisir, ces tâtonnements de volupté, ces simulacres de bonheur qu'on peut comparer aux vols faits par les enfants trop gourmands à un dessert mis sous clef. Une fille sortira peut-être vierge de sa pension, chaste, non (1) !

Phrase lapidaire, malheureusement trop exacte, et qui pourrait, quoi qu'en pense Balzac, s'appliquer aussi aux garçons. Obici et Marchesini (2) ont fait des enquêtes dans les écoles normales, et ont reçu, d'anciennes élèves, des réponses souvent fort intéressantes. Alors que les jeunes filles anglaises appellent sous le nom de « *raves* » et de « *spoon* » leurs amies intimes, les jeunes filles italiennes donnent dans leur argot scolaire le nom de « *fiamma* » (flamme) à la fois à la personne aimée et au sentiment éprouvé. Ce même qualificatif de « *flamme* » existe d'ailleurs avec la même signification dans l'argot scolaire français ; quelquefois il est remplacé par le terme « *béguin* ». Cette amitié très passionnée est une sorte d'institution autour de laquelle se cristallisent toutes les manifestations sexuelles de l'adolescence féminine (Ellis). Au point de vue purement physique elle se distingue surtout de l'amitié ordinaire par le besoin qu'ont ces « *intimes* » de se voir sans cesse, de se caresser, de se serrer les mains, de s'embrasser. Et ce qui prouve bien que ce n'est là qu'une déviation momentanée de l'instinct sexuel, c'est que ces attachements sont beaucoup plus rares dans les écoles privées où ne se trouve pas d'internat, et manquent entièrement dans les écoles où fréquentent les filles pauvres, sans doute parce qu'elles se mêlent plus librement aux garçons (3). Signalons encore qu'ils se rencontrent très peu dans les Universités où se pratique la coéducation des sexes.

Un autre témoignage, qui a son importance, est celui d'une dame anglaise qui s'est occupée beaucoup d'éducation.

La majeure partie des filles, dit-elle, ignorent complètement les questions sexuelles et n'y comprennent rien. Mais elles s'étonnent à leur sujet et en causent sans cesse... Il faut déplorer cette ignorance. Dès qu'on a pensé à ce sujet, on y repense et on en reparle et l'information cherchée s'obtient d'ordinaire d'une manière regrettable. Je sais par expérience le mal qui résulte de cette ignorance et

(1) Balzac : *Physiologie du mariage*, Edit. Flammarion, p. 173.
(2) Obici et Marchesini : *Amicizie di collegio*, Rome, 1898.
(3) Cf. Ellis, ouv. cit., t. II, Appendice C.

comment les recherches agissent sur l'esprit et le corps des filles. Si les parents expliquaient avec soin à leurs enfants les lois simples et naturelles de la création, on préviendrait beaucoup de maux et la conversation ne roulerait pas sans cesse sur la question sexuelle (1).

Oh ! combien ces paroles devraient être méditées par les éducateurs des deux sexes. Tous ceux qui ont été élevés dans les pensions, tous ceux qui en ont dirigé, savent les aberrations qui s'y contractent, et les adversaires de l'internat ont alors beau jeu. Combien avons-nous entendu de professeurs déplorer cette ignorance dans laquelle, par une pudibonderie exagérée, on laisse les jeunes gens à l'époque de la puberté ? Là se trouve une grave lacune dans notre enseignement : elle demande à disparaître. Certes, il se rencontrera des Arsinoés, des Tartuffes et des Basiles pour insinuer ou pour crier que l'on veut dépraver officiellement la jeunesse. Ce pourra être, à nouveau, le point de départ d'une campagne contre l'école et l'Université laïques, que nous importe ! « Les chacals aboient, la caravane passe ! » La santé morale de nos jeunes gens, voilà vers quoi doivent tendre tous nos efforts. La manière la plus efficace de combattre le vice, c'est de le prévenir, et, pour le prévenir, il faut le connaître.

De l'exagération de l'instinct sexuel, c'est-à-dire de la débauche, nous dirons peu de chose. Outre qu'elle ne peut être pratiquée, par suite de l'internat ou de la vie familiale, que par un petit nombre d'individus, elle porte en elle-même, beaucoup plus que la déviation que nous avons étudiée, sa sanction : délabrement physique et lassitude morale. De plus, par suite de l'instinct si humain de préservation, elle est plus facile à guérir. Mettez sur la table de travail d'un jeune homme qui commence « à faire la noce » un ouvrage traitant des maladies vénériennes et de leurs conséquences, il y a gros à parier que cet avertissement suffira. Oh ! c'est entendu, sa conduite ne sera pas irréprochable du jour au lendemain, mais il aura réfléchi à toutes les suites que son bref plaisir peut entraîner, et comme, par suite de son âge, il n'est pas encore perverti, il s'amendera, non pas tant par honte morale, que par égoïsme. Pour l'onanisme il n'en est

(1) Ellis, ouv. cit., t. II, p. 331. — Voir en outre l'opuscule de Mme Georges Stodel, sur la nécessité d'apprendre des notions d'hygiène sexuelle à nos filles.

pas de même, et cela justement parce que, lorsqu'on veut agir, souvent il est trop tard. Si, d'eux-mêmes, le jeune homme et la jeune fille ne cessent pas leurs pratiques, ni leçons, ni exemples ne pourront les en déshabituer. Nous avons indiqué le mal, c'est aux parents, aux éducateurs, à la société qu'il appartient de prendre leurs responsabilités (1).

VI

HALLUCINATIONS ET NÉVROSES

La crise pubérale s'accompagne toujours d'une augmentation notable de sensibilité. En général, chez la jeune fille, les manifestations physiques ne sont pas réellement des phénomènes morbides, et le plus souvent se bornent à des symptômes généraux, tels que pesanteur ou douleurs de reins, dégoûts, abattement, légère altération du visage, gonflement et sensibilité du mamelon et des organes de la génération. Cependant on peut noter avec le docteur Sicard (*Evolution sexuelle dans l'Espèce humaine*) que son état mental, sous l'empire de ses troubles fonctionnels « peut varier du simple

(1) Mais le jeune homme doit aussi prendre ses responsabilités, chercher le plus possible à éduquer sa volonté, afin de savoir résister aux tentations qui bien souvent viennent de ses camarades eux-mêmes. « Les ennemis à combattre sont souvent les camarades et les relations. » (Payot : *L'Education de la Volonté*, Alcan.) Le jeune homme, qu'il soit aux écoles, étudiant, ou jeune ouvrier ailleurs, il n'importe, devrait lire et méditer la belle page de Michelet dans l'introduction de son ouvrage sur *l'Amour* : «... Commence déjà, dans tes jours de repos, à réfléchir, à préparer, à arranger de loin ta vie. Profite de ces moments, et si, par hasard, ce livre tombait entre tes mains, lis-en quelques pages et songe. Il a entre autres défauts celui d'être extrêmement bref... Mais, comme on ne fait tout cela qu'avec un même élément (le même en moi et en toi, l'amour et le cœur de l'homme), tu peux déjà, sur ces données sèches encore te composer d'avance le livre de ta vie.
« Penses-y le soir du dimanche, lorsque l'étourdie bacchanale de tes bruyants camarades, déroulant par l'escalier, frappera rudement à ta porte et dira : « Eh ! que fais-tu encore ? . Es-tu un ours !.. On t'attend. Nous allons à la Chartreuse, à la Chaumière, aux Lilas. Nous partons avec Amanda, Héloïse et Jeanneton. »
« Réponds-leur : « Un peu plus tard... J'ai encore quelque chose à faire. »
« Si tu dis cela, je t'assure qu'entre les deux pâles fleurs que tu nourris sur ta fenêtre, parmi les fumées de Paris, une troisième apparaîtra, une fleur et pourtant une femme... l'image vaporeuse et légère de ta future fiancée.
« Elle est un peu bien jeune encore. Elle a peut être treize ans, toi vingt. Il faut qu'elle grandisse. Mais toute jeunette qu'elle est, si tu penses beaucoup à elle, elle te gardera bien mieux que ton père et que ta mère, car elle est sévère, la petite, elle ne permet pas de folie. S'il t'en passe par la tête, elle te dira très bien sans parler : « Non, mon ami, reste et travaille pour moi. »
« Je te donne cette ombre charmante pour gardien et pour Mentor, pour précepteur et gouverneur. Quand elle aura dix-sept ans, dix-huit ans, les rôles changeront. Epouse, elle entrera chez toi et trouvera très bon, très doux, que tu sois son maître à ton tour.
« Tu remercieras Dieu alors, dont la tendresse inventive a fait la femme pour toi, la femme, le miracle de la divine contradiction. » Michelet : *l'Amour*, Paris, Hachette, 1858, Introduction, p. XLII.

malaise, de la simple inquiétude de l'âme, jusqu'à l'aliénation, à la perte complète de la raison, en modifiant la moralité des actes depuis la simple aliénation jusqu'à l'irresponsabilité absolue ».

Aussi peut-on expliquer qu'à l'âge de la puberté, sous l'influence de l'atavisme, du milieu et de l'alimentation, facteur important, certains individus aient des hallucinations visuelles ou auditives.

Cependant, chez le jeune homme, il est rare que de pareils phénomènes apparaissent. Plus fort, plus occupé aussi, il sait mieux en effet résister à ces troubles dont la différence avec ceux de la femme est d'ailleurs notable.

L'histoire nous rapporte deux exemples typiques d'hallucinations féminines. Ce sont les voix de Jeanne d'Arc, les visions de Bernadette Soubirous.

C'est à treize ou quatorze ans, en effet (1), que Jeanne d'Arc, « la sérieuse enfant, réservée, un peu sauvage », entendit pour la première fois ses voix. Elevée à une époque de fermentation religieuse intense, alors que des prédicateurs comme Thomas Couette, le carme breton, parcouraient la France avec des troupes de disciples, que des visionnaires, comme Marie d'Avignon, prédisaient qu'une jeune fille viendrait qui délivrerait de ses ennemis le royaume, elle subissait l'influence de l'attente du prodige qui régnait. Bercée de légendes, elle croit percevoir dans son enfance « les formes incertaines des fées dans les vapeurs du crépuscule ». Secouée par le trouble et la terreur que lui causaient « les lamentables récits qu'on faisait à la veillée sur les calamités du beau royaume de France, du « royaume de Jésus »... un sentiment exclusif, unique, la pitié et l'amour de la patrie, envahissait peu à peu tout entière son âme passionnée et profonde » (2).

Quoi d'étonnant qu'à l'instant de la crise pubérale tous ses sentiments, par suite d'un désordre nerveux commun à nombre de jeunes filles, se soient concrétisés dans cet ordre :

Jeanne la Pucelle, fille de Dieu, sois bonne et sage, fréquente

(1) Les historiens ne sont pas d'accord sur ce point. Les uns disent pendant l'été de 1424, les autres, comme Henri Martin, pendant l'été de 1425.

(2) Tous ces détails sont empruntés à *l'Histoire de Jeanne d'Arc*, par Henri Martin, Paris, Courbet et Cie, éditeur.

l'église, mets ta confiance au Seigneur ! Jeanne, il faut que tu ailles en *France* (1).

Qu'on veuille bien ne pas traiter cette explication de sacrilège. Elle n'enlève rien de la noblesse, de la pureté, de l'héroïsme qui restent et resteront toujours attachés à la mission de la bonne Lorraine. Qu'elle ait entendu les voix, *ou qu'elle ait cru les entendre*, sa tâche en est aussi belle et Jeanne d'Arc sera toujours l'incarnation de l'âme populaire française si active, si brave, si gaie et qui sait se sacrifier et s'immoler pour un Idéal de Justice, d'Amour et de Foi.

C'est à treize ans encore, en 1858, que Bernadette Soubirous, « chétive enfant », toute frêle, à qui l'on aurait donné onze ans à peine, eut ses apparitions. Congénitalement elle était fort débile. Sa mère n'avait pu l'allaiter ; mise en nourrice, elle avait passé toute son enfance hors la maison paternelle employant « toutes ses journées dans la solitude, sur les coteaux déserts », à garder, comme Jeanne, des brebis. Lorsqu'elle eut sa première vision, Bernadette, en plus de la crise pubérale qu'elle subissait, était sous l'empire d'un asthme qui l'oppressait et la faisait beaucoup souffrir, donc moins capable de résister aux troubles nerveux qu'une enfant ordinaire. Aussi n'est-il nullement étrange de la voir en proie à des hallucinations d'abord visuelles, puis visuelles auditives, l'inverse de celles de Jeanne d'Arc. Est-ce à dire, comme l'ont voulu certains auteurs, qu'elle n'était pas sincère dans ses récits ? Nullement. Nous signalons simplement les influences sous lesquelles les visions ont pu se produire en elle (2).

La science, d'ailleurs, a pu étudier d'autres hallucinations de ce genre. Le docteur Janet cite le cas d'une jeune fille, qui, à différentes périodes, avait des visions de sainte Philomène. Sous l'influence de l'instinct sexuel, cette vision fit peu à peu place à celle d'un jeune homme nu. Ce fait n'est pas isolé. Il paraît même, d'après Leuba (3), qu'il est d'observation

(1) Henri Martin, ouv. cit., p. 20. Les Champenois, les Picards, les Bourguignons appelaient encore spécialement *France* l'antique duché de France, la région centrale de l'Ile de France et de l'Orléanais.

(2) Les détails de l'histoire de Bernadette sont empruntés à ses deux historiens : M. Lasserre : *Bernadette*, et Reynès-Monlaur : *La vision de Bernadette*, Paris, Grasset, 1914.

(3) Leuba : *Tendances fondamentales des Mystiques chrétiens*, Revue Philosophique, juillet 1902.

courante que des hallucinations analogues, c'est-à-dire d'abord mystiques et devenant érotiques et obscènes, se produisent chez des adolescents.

D'autre part, Cabanis, dans son ouvrage sur le *Rapport du physique et du moral de l'homme*, fait cette remarque :

La folie ne se montre presque jamais dans la première époque de la vie. On rencontre avant l'âge de la puberté des imbéciles, des idiots, des épileptiques, mais on ne rencontre point avant cette époque, du moins que je sache, de fous proprement dits.

C'est la constatation que font, en effet, les médecins aliénistes (1). Il est rare que chez des enfants les tares héréditaires apparaissent nettement. Elles existent, mais à l'état latent, en germe. Pour les faire éclater, il leur faut une cause : la puberté avec les troubles physiques qui l'accompagnent la leur offre. Non seulement pendant cette période l'organisme se trouve dans un état de moindre résistance, mais encore tous les centres nerveux sont dans un état d'excitation telle que le moindre défaut de conformation produit une rupture d'équilibre. Aussi, tous les accidents hystériques, attaques d'agitation motrice, troubles de l'alimentation, etc., se montrent-ils fréquemment à l'apparition de la puberté. Tout ce qui se trouve en puissance chez l'enfant passe chez l'adolescent en acte.

VII

HYGIÈNE ET ÉDUCATION PHYSIQUE

En présence de tous ces faits, la conclusion qui s'impose naturellement à l'esprit, c'est que, pendant toute cette période, parents et éducateurs doivent surveiller attentivement les enfants : c'est une nécessité. Généralement toute l'attention, tous les soins vont aux jeunes filles, et cela se comprend. Anxieux de les voir traverser ce moment critique sans danger, tout leur entourage fait preuve de plus de patience pour supporter leurs excentricités, leurs colères, leurs caprices ; mais

(1) Voici les chiffres [illegible] le docteur [illegible], médecin aliéniste de l'Asile [illegible].

Année [illegible]. Sur 300 entrées.
De 1 à 10 ans, 1 garçon, 1 fille.
De 10 à 20 ans, 8 garçons, 4 filles.

Année [illegible]. Sur [illegible] entrées.
De 1 à 10 ans, 1 garçon, 1 fille.
De 10 à 20 ans, [illegible] garçons, [illegible] filles.
Année [illegible]. Sur [illegible] entrées.
De 1 à 10 ans, [illegible].
De 10 à 20 ans, 3 garçons, [illegible] filles.

faut-il pour cela négliger les garçons ? Non pas, et c'est là le tort de trop de familles. Parce que les manifestations de la puberté sont moins apparentes chez eux, elles n'en sont pas moins profondes et moins pénibles, moralement surtout, ne l'oublions pas. Mais il est un moyen d'enrayer les troubles fonctionnels de la puberté, d'empêcher qu'ils s'exagèrent et deviennent douloureux ou même morbides, c'est de développer chez les jeunes gens, garçons et filles, la pratique des exercices physiques, c'est de leur faire suivre une hygiène rigoureuse (1). Il est, en effet, d'observation courante que ceux dont l'exercice du corps a été développé sont ordinairement exempts du malaise général, des engourdissements et des troubles éprouvés à cet âge par les individus faibles et inactifs (2).

Tout d'abord, pour les jeunes filles, plus de corsets qui leur étranglent la taille, leur compriment et souvent déforment l'abdomen : une ceinture élastique, tout au plus. Des vêtements amples qui leur laissent le libre usage de leurs membres et favorisent une large ventilation du corps ; et, tout comme pour les jeunes gens, l'hydrothérapie et les exercices corporels (3).

Depuis 1880 pour les garçons, depuis 1882 pour les filles, l'éducation physique a été rendue « obligatoire dans tous les établissements d'instruction publique dépendant de l'Etat, des départements et des communes ». Mais, ainsi que l'établit M. Maurice Boigey (4), les programmes d'exercices ne furent arrêtés qu'en 1890 ; les maîtres ne furent instruits de leur tâche spéciale que depuis la création, par décret du 30 sep-

(1) Les jeux de plein air sont à préconiser. D'après le Dr Héricourt (*l'Hygiène moderne*, Flammarion, Collection de philosophie scientifique), le tennis est le type des jeux convenant à la femme pour respirer amplement au grand air, ventiler ses poumons, faire jouer ses articulations relativement ankylosées par des allures un peu trop repliées et compassées.

(2) Le Dr C. Engelman constate que sous l'influence des exercices physiques et d'une vie plus rationnelle, la femme américaine souffre bien moins de cette périodicité physiologique que les jeunes filles et les femmes européennes. Le même auteur rappelle, à cette occasion l'état d'invulnérabilité auquel sont parvenues les femmes et les filles d'acrobates : grâce à leur entraînement méthodique, elles ne ressentent point les accidents mensuels qui bouleversent les autres femmes. Cf. Jean Finot, *Préjugés et Problèmes des sexes*, Paris, Alcan, p. 227.

(3) Mais il faudrait que les municipalités ne continuent pas dans leurs errements. Sait-on combien il y a en France de piscines municipales ? Les 36.000 communes de France possèdent 29 piscines à eau tempérée, et 155 à eau froide, soit 184 établissements municipaux !

(4) M. Boigey : *L'Élevage Humain*. Paris, Payot, 1917, 2 vol.

Éducati

Par

Le Perfectionnem

Pour être complet, le Perfectionnement physique comprend les qualités particulières suivantes :	SANTÉ	BEAUTÉ
Ces qualités consistent respectivement dans les acquisitions ci-contre :	Augmentation de la *force musculaire.* Faculté de produire une *grande somme de travail* sans fatigue. *Résistance aux maladies.*	Développement normal de *taille* et des *proportions* du co — *Musculature moyenne* et forcement des *parties faibl* dos et l'abdomen, pour *fixer paule, amplifier la poitri fortifier les parois du ventr*
Elles sont le résultat pratique de l'exercice convenablement dirigé et de ses effets particuliers sur notre organisme, savoir :	**Effet Hygiénique** (GÉNÉRAL ET PASSAGER) Dépend : De la quantité de travail dépensé dans un temps donné. *L'organisme s'habitue à une dépense croissante d'énergie et conserve son équilibre au fur et à mesure de cette dépense.*	**Effet Esthétique** (LOCAL ET DURABLE) Dépend : Du genre d'exercice habituel *La répartition du travail un groupe particulier de mu peut, en les développant, défor ou redresser le corps suivant cas.*
Ces effets utiles s'obtiennent si l'exercice remplit les conditions suivantes :	Il faut s'exercer et dépenser journellement une certaine quantité d'énergie; éviter la sédentarité comme les excès de travail. Vivre au grand air et à la lumière, se bien nourrir en demeurant sobre. Proscrire les excitants du système nerveux. S'entraîner avec la progression la plus douce sans jamais dépasser la limite de ses forces. Régler et éduquer sa respiration; cesser l'exercice quand l'essoufflement et les palpitations de cœur apparaissent. Eviter les efforts musculaires trop intenses et trop prolongés; rechercher les efforts modérés souvent renouvelés qui activent et régularisent la respiration et le cours du sang, comme la marche, la course moderne, les jeux, la danse, etc... Pousser l'exercice jusqu'à la sudation et la fatigue légère. User de l'ablution d'eau froide au saut du lit, et, après l'exercice, friction à sec après cette ablution. Régime régulier de vie. Se coucher et se lever de bonne heure	Veiller à la bonne attitude corps debout, assis et en chant. Eviter la nonchalance le maintien et la démarche. Proscrire les vêtements se et les chaussures trop petites. Pratiquer souvent des exerc actifs de redressement qui de dent un effort volontaire des cles extenseurs du rachis, sp lement de la région cervical lombaire, effort tendant à racc cir les muscles du dos et du tre. Conserver dans les di mouvements de gymnastique développement une attitude recte : épaules effacées, poit ouverte, ventre rentré, sans gération. Exécuter les mouvements bras, les coudes restant dan plan des épaules. La station debout correcte prise contre un mur : les épa la nuque, les fessiers, les ta appuyés contre la paroi.

ADRESSE	VIRILITÉ
ffinement des sens et des mouvements.— ileté à *utiliser sa force* et à l'employer elligemment. — *Souplesse. Savoir travailler et se reposer* à temps.	Formation du *caractère* : développement de la *volonté* et de la *confiance en soi.* Direction utile de son énergie *au point de vue social.* Savoir se tirer d'affaire et aider les autres.
Effet économique (DURABLE) Dépend : e la qualité d'exécution des mouvements.	**Effet moral** Dépend : Du but que l'on se propose en s'exerçant.
es contractions musculaires s'associent 'adaptent au genre de travail à exécuter. es contractions inutiles disparaissent nomie). Tout s'harmonise pour l'utilisa intelligente de la force avec le minimum léchet (adresse et souplesse).	*L'habitude d'agir et de diriger notre activité vers notre perfectionnement contribue à notre moralité et augmente la valeur du capital d'énergie sociale.*
l'habituer à ne contracter que les muscles *spensables* au travail. xercices de plus en plus difficiles et comués exerçant la souplesse et demandant lité du corps, c'est-à-dire l'indépendance contractions musculaires. uilibre à des hauteurs croissantes pour battre le vertige. xercices d'applications utiles à la locomo à la défense et aux sauvetages. Apprenge des métiers manuels. ravailler bien, avec ténacité; cesser le ail dès que la fatigue se fait sentir. e pas précipiter ses mouvements pour ne se raidir, et n'en accélérer le rythme que ue l'exécution lente est parfaite. our continuer longtemps le travail, choi un rythme convenable et alterner dans bonne mesure les périodes d'activité avec ériodes de repos.	Pratiquer les jeux où l'entrain, la gaité, l'initiative et la solidarité s'éveillent. Se livrer aux exercices sportifs demandant de l'énergie et du sang-froid. S'endurcir aux coups et à la douleur. Persévérer dans le travail. Ne jamais perdre de vue le but élevé de l'Education physique. Chercher sa récompense dans les bienfaits de l'exercice et son plaisir dans la conservation de la vigueur et de la santé, au lieu de prendre l'exercice lui-même comme but, de le regarder comme un moyen de se procurer des avantages pécuniaires ou honorifiques et comme une vaine satisfaction de vanité.

tembre 1907, d'un certificat d'enseignement de la gymnastique. Enfin, il a fallu une demande faite par une délégation du Congrès international d'éducation physique, en 1913, pour que les leçons de culture physique prennent effectivement place dans l'horaire des classes.

Malgré ces lenteurs, nous pouvons dire, à l'heure actuelle, que le temps n'est plus, où, ainsi que le rappelait Richepin (1), « aux distributions de prix on accueillait avec joie les noms de ceux qui étaient beaucoup couronnés, qui l'avaient été au Concours général, qui représentaient leur lycée, qui faisaient honneur à leurs camarades ; et puis, lorsqu'on arrivait, à la fin de la distribution des prix, tout à fait en dernier, lorsqu'on arrivait au prix de gymnastique et qu'on disait : « Prix de gymnastique », le malheureux qui avait ce prix se présentait au milieu des huées générales. On le considérait comme une brute épaisse. Il est certain que, la plupart du temps, c'était un malheureux qui n'avait que ce prix-là ! » Aujourd'hui ce sont souvent les meilleurs en lettres, en sciences, en langues qui, là encore, donnent l'exemple à leurs camarades ; mais l'exemple ne se trouve pas assez suivi ! On ne fait pas suffisamment comprendre aux jeunes gens que l'éducation physique a toujours un but précis et effectif. On ne cherche pas assez à persuader aux parents l'importance *capitale* de cette partie du programme scolaire et trop nombreux sont les adolescents qui, avec la complicité de leurs familles, sous le fallacieux prétexte « qu'à la gymnastique ils perdent leur temps », se font dispenser d'assister aux rares séances que l'horaire des classes comporte (2).

Dans chaque collège, dans chaque école devrait être affiché le tableau composé par M. Demeny dans un but de vulgarisation et que nous reproduisons ici (3). Si chacun s'en pénétrait, alors sans doute l'exercice physique qui est, ne nous lassons jamais de le répéter, nécessaire et salutaire à l'individu et à la société, deviendrait plus en honneur. S'adonner aux jeux de plein air, faire de la marche, de la course, pra-

(1) Richepin : *La Jeunesse de demain*, Conférence faite aux «Annales» le 5 mai 1913. Reproduite dans le « Journal de l'Université des Annales » le 15 juin 1913, nº 13.

(2) Signalons en outre qu'il serait profitable que chaque chef d'établissement ait à cœur de développer dans son lycée ou son collège le groupe sportif. Trop de proviseurs et de principaux se désintéressent de ces groupements si utiles.

(3) Cf. le tableau annexé ci-joint, pp. 462-463.

tiquer la natation, l'escrime, c'est faire œuvre sociale et patriotique. Ce qu'il nous a fallu hier, ce qu'il nous faut aujourd'hui pour défendre notre sol, pour reconstituer notre pays si épuisé, ce sont des jeunes gens robustes et vigoureux. Ce qu'il nous faudra demain, ce sont des jeunes filles saines qui deviendront des mères resplendissantes de vitalité et qui transmettront à leurs fils, à leurs filles, leur force et leur énergie. Il y a une morale des sports. Les Athéniens de l'ancienne Grèce l'ont su, et c'est pourquoi ils sont devenus le peuple qu'aujourd'hui encore on admire ! Qu'on se souvienne de ceux qui gravaient sur le tombeau d'Eschyle cette épitaphe : « Ce monument recouvre Eschyle, fils d'Euphorion, Athénien. S'il fut brave, le Bois sacré de Marathon et le Mède aux longs cheveux en savent quelque chose. » Qu'on se souvienne de ceux qui, arrivés à l'âge d'homme, prêtaient ce serment : « Je jure d'obéir aux lois, de respecter la foi de mes ancêtres, de ne point déshonorer mes armes, de ne jamais abandonner mon compagnon de rang dans la bataille, de combattre jusqu'au dernier soupir pour défendre ton sol, ô Patrie, de faire enfin tous mes efforts pour te laisser en meilleur état que je ne t'ai trouvée. »

F. GENESLAY.

LA JEUNESSE

DE GEORGES AYMERIS

(*Suite* [1])

—

Avant ou après le dîner, ce sont des conciliabules, de prudentes conversations à voix basse entre M. et Mme Aymeris et Maillac. A ces parents trop âgés « *il explique* » leur fils, que séparent d'eux des décades pendant lesquelles tout s'est modifié, si bien que les deux générations d'Aymeris n'ont plus aujourd'hui qu'à peine un air de famille. Du moins, croit-on cela.



Quand ses douleurs n'étaient pas trop en éveil, l'ataxique se traînait avec Georges au Louvre, avec le professeur Blondel, un autre amateur du « beau sexe ». M. Blondel, qui n'était pas un romantique comme Maillac, mais un fervent de la *Madone Sixtine* par Raphaël, se cachait la face, comiquement, si l'on prononçait le nom de Michel-Ange, lequel il appelait, par dérision, Signor Buonarotti.

— Tu me dégoûtes, Bibi, avec ton « rotulard » !

Bibi, c'était Georges, qui se retournait alors vers Léon, pour implorer son aide. Georges et lui allaient aux antiquités égyptiennes, comme brouillés avec le savant (surtout à propos d'Ingres ou de Delacroix), car ils tenaient pour le classique et le romantique à la fois, au scandale de l'ingrolâtre et exclusif Blondel. Et ces galeries du Louvre, Georges s'y revoyait enfant, avec Nou-Miette, Miss Ellen et Jessie.

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 510.

Georges suivait aussi, avec le professeur Blondel et Léon Maillac, les concerts Colonne.

Musique, de quelle précieuse assistance n'êtes-vous pas aux adolescents ! Vous exprimez, mieux encore que la poésie leurs désirs, leurs rêves. Vous reliez, par une chaîne mélodique, les mille étapes d'une existence.

Après la *Symphonie* de Beethoven, la *Damnation de Faust*, *L'Enfance du Christ*, *Manfred* ou la *Vie d'une Rose*, Georges marchait avec ses vieux amis jusqu'au café de la gare Saint-Lazare, où ses cousins, le général et le colonel, venus de Versailles et de Saint-Germain, attendaient, en prenant une absinthe, l'heure du train pour Passy, et esquivait autant que possible les retours en voiture, entre son père et Mme Demaille. Les cousins engageaient Georges à se libérer, maintenant qu'il était « majeur » : ils croyaient qu'il y avait du « tirage » entre le fils et le père.

Il n'y avait pas de « tirage », mais la sollicitude de M. Aymeris paraissait à Georges trop raisonnée et moins naturelle que chez Mme Aymeris ; l'imagination de celle-ci la rapprochait de son fils, il y avait entre eux des ressemblances imperceptibles pour autrui, de celles-là qui lient, quand même ils se font du mal l'un à l'autre, certaines mères et certains fils. Il est dans l'ordre spirituel comme un cordon ombilical que rien ne coupe.

Tel qu'une précieuse bouture, Georges avait été mis à l'abri d'un coup de soleil sur la serre et du moindre fléchissement du thermomètre. Maintenant, il est en plein air, il se sent vivace, à son midi. Il appelle la pluie, les grands vents et l'orage. L'indomptable volonté de Mme Aymeris, qui est sans doutes quant à la valeur de ses opinions, a dirigé Georges, le force encore à travailler, développe des dons qu'elle n'analyse point, mais qu'elle devine; l'inquisitoriale surveillance qu'elle relâche à peine, ses rodomontades, ses emportements maternels, combien préférables, ces feux de paille, aux soupirs qui bombent le plastron blanc du grand avocat ! Si Mme Aymeris boude, Georges enlace son cou, baise son front, la caresse et, comme effarouchée dans sa pudeur, maman repousse l'étreinte :

— Laisse-moi, grand niais ! Prends ma main, si tu veux ! Baise-la !

Et Georges la saisit, la porte à sa bouche comme pour la dévorer. Pourquoi avec un père si aimé, jamais, dans une phrase l'étincelle qui l'allume et l'éclaire ?

M. Aymeris se lamentait, se disait, comme Georges de Jessie : Suis-je aimé ? M'aime-t-il ?

★

Georges s'était-il interrogé sur l'existence double de M. Aymeris, à Passy et rue de la Ferme ? Léon Maillac en doutait et cela le « tracassait » : Georges commence-t-il à imaginer quelque chose ? Que lui aura-t-on dit ? Il me demande si je me doute de ce que fut son enfance ? Pauvre enfant !

En vérité l'âge et la respectabilité des « figures du Cabinet des Antiques » drapaient sur elle leur manteau majestueux ; comme Georges, les tantes Lili et Caroline estimaient tout naturel que, pendant les étés à Longreuil, M. Aymeris fût retenu par ses occupations même pendant les vacances qui vident Paris, et M. Aymeris prétendait que le soleil est plus « coquin » à la campagne, où l'avocat portait, comme à la ville, son chapeau de soie haut de forme et sa redingote à roulette (c'est-à-dire jusqu'aux pieds).

En août, Mme Demaille avait jadis pris l'agréable coutume de s'installer dans le pavillon des Gonnard, une fois Gabriel parti pour Trouville avec son manège, et elle tenait compagnie à Me Aymeris. Moins qu'à cette séparation du père et de la mère Georges repensait avec horreur à Ellen et Jessie, toujours anxieuses d'aller à Trouville faire d'inutiles emplettes, pour rejoindre l'écuyer avec qui elles passaient sans doute la nuit. Georges comprenait enfin ses attentes sur la plage, ses rendez-vous manqués avec les deux Anglaises, toujours en retard pour prendre le train de Pont-l'Evêque ; Georges rentrait seul à Longreuil, elles y revenaient le lendemain ; et c'étaient les tantes chuchotantes, soupirantes et des phrases acerbes et des insinuations. Tout un passé dont Georges voudrait parler à son père, et combien de choses dont il lui tardait de l'entretenir !

Léon Maillac raconta à son élève la tragédie du ménage Gonnard et de Jessie. A cette époque, le naturalisme était à son apothéose.

— C'est du Zola, dit-il.

Les coucheries de l'ancien adjudant excitaient l'imagination de Maillac et révoltèrent Georges qui écrivait : « *Là-bas, dans son couvent de Remagen, le Rhin entre elle et les misérables, pacifiée, repentante, Jessie ne pense plus à moi, elle est hors de la vie, loin de nos turpitudes.* » Et la maison de Passy lui apparaissait comme un théâtre où l'on n'aurait monté que des spectacles mélancoliques auxquels assistait Mme Aymeris. Il sentait bouillonner en lui une passion pour cette mère toujours pâle, pitoyable, seule, le soir, dans le cabinet paternel, tricotant des chaussettes pour les pauvres, lisant *la Patrie* et ses alarmantes dernières nouvelles, en attendant que son vieil époux, « mondain par profession », gravît les marches du perron. Il revenait à pied depuis la station d'omnibus, après avoir dîné en ville. Des agents de police, ses protégés, l'accompagnaient jusqu'à la grille, de peur d'une attaque. On savait que sa poche était pleine.

« *Je ne quitterai plus maman ! Je passerai les dernières années de sa vie mélancolique, ses mains dans les miennes, ma bouche plaquée sur ses joues amaigries, cette chair qui est la mienne et qui se décompose sous mes yeux* », écrit Georges, un soir de 1885, où il a trouvé sa mère évanouie, seule chez elle.

Que ne pût-elle pas, — mais elle était trop vieille, — fière et heureuse, accompagner dans les salons et produire dans le monde son fils dont la fougueuse tendresse se brisait comme l'océan contre une digue et dont elle eût voulu épandre les flots sur des terres fertiles !

Il continue : « *Elle retire ses bésicles, redresse sa petite taille comme pour le combat ; elle me dit : « Sors, mon enfant, va-t'en, amuse-toi ! Va dans le monde, moi j'ai besoin de repos. » Ce que maman appelle le « monde », est-ce encore des « centenaires », ou de ces fantoches qui paradaient chez Ange Matoire ? Des dîners et des dîners, moins intéressants que ceux de Passy ? Mes modèles suffisent pour mes besoins présents. Angèle est délicieuse. Avec Angèle on a des conversations rafraîchissantes, humaines. Les femmes du monde ont-elles cette spontanéité-là ? A être dans mon atelier, je ne préfère rien. Des amis, oui ! je veux en faire, j'en trouverai. N'ai-je pas Léon Maillac ?* »

★

Mme Aymeris est près du feu, sous l'abat-jour en porcelaine de sa lampe Carcel ; toujours avec son caraco bordé de crêpe. Elle a fini de lire *la Patrie*. Elle prend les aiguilles d'ivoire, le peloton de laine grise, et songe : Les temps sont mauvais. La République s'installe mal en France, on persécute les prêtres. Les impôts augmentent. La Commune n'aura rien été auprès des secousses de la prochaine révolution. Où va l'argent de M. Aymeris ? Ses charités sont obérantes, elles absorbent tout et il faut penser à Georges, aux hasards de sa carrière. Et dire que le moindre mal serait encore l'horreur d'une guerre ! La Revanche !

Elle passe sa main sur son visage blanc, quoique congestionné ; elle brûle ; à peine sortie de table, elle a déjà soif. Elle sonne pour Antonin : — Donnez-moi une infusion ! du tilleul !

Antonin est venu à son appel, le fidèle Antonin qui courbe le dos pour ressembler à son maître ; Antonin taquine ses favoris, sévère, respectueux et familier. Antonin fait le double service de maître d'hôtel et de gouvernante de curé, pendant que Nou-Miette est au pays avec ses enfants et son mari.

— Non, madame ! pas encore ! Monsieur défend à Madame les boissons avant dix heures, rapport que c'est mauvais pour Madame. Monsieur a caché le sucre.

— Antonin, vous êtes un monstre ! Voulez-vous que je me consume comme cette bûche ? Donnez-moi tout de suite à boire et mettez du sucre sur le plateau ! M. Aymeris vous a défendu de m'en donner peut-être ?... Je ne veux pas de cette sale saccharine, vous entendez ! Ils me feront croire que je suis diabétique ! Ah ! si j'avais ma chère Nou-Miette auprès de moi ! Un de ces jours je la rappellerai... elle m'a promis de revenir quand j'aurais besoin d'elle.

Et Mme Aymeris retient Antonin ; elle veut en causant entendre sa propre voix : elle aurait envie de chanter, « pour s'entendre » ! Elle s'ennuie. Elle a contraint Georges à dîner dehors ; « Monsieur » est retenu ailleurs, « Madame » est ici toute seule avec ses pensées.

— Puisque je n'ai que vous, venez, Antonin, vous, le fidèle ! Je vous autorise à dire ce que vous savez sur Georges.

— Quoi, madame ?

— Allons ! vous me comprenez Antonin... Avez-vous

jamais découvert quelque chose ? Ses modèles... dans l'atelier ; enfin, dites, que se passe-t-il là-haut !

— Ah ! je comprends ! Madame veut dire... la bagatelle... l'affaire des femmes, quoi ?

Antonin réfléchit, puis, fermant le poing et tapant sur une table : — Mon Dieu, Madame m'engage à dire, eh bien ! madame, on serait content si ce pauvre Monsieur Georges prenait les plaisirs de son âge ! Parbleu, il y a bien la petite Angèle, la Belge, qui a l'air de rire quelquefois avec lui, mais je mettrais la main au feu qu'il n'y a rien entre eux que, comme qui dirait, de modèle à peintre. Mais on n'sait pas ! C'est-i dommage, tout de même, que la Miss n'aye pas perdu son innocence avec Monsieur Georges, non pas qu'avec le Gonnard !

— Merci, merci, mon brave, merci ! C'est bien, vous pouvez vous retirer ; retournez à vos lampes. Il y en a deux qui filent, c'est une infection ! Bonsoir. Vous pourrez vous coucher.

Antonin s'incline et souhaite bonne nuit ; mais Mme Aymeris le rappelle, la bouche sèche, la voix blanche : — Non, non ! Et mon tilleul ? A boire, j'ai si soif ! Si vous ne m'en apportez pas, j'écris à Nou-Miette... et je sais à qui ça ne fera pas plaisir de la revoir ici !...

Antonin sous cette menace s'enfuit et va désobéir à M. Aymeris en préparant la boisson et le sucre.

Mais une voiture s'arrête à la grille. Georges a donc quitté de si bonne heure ses amis ? Il jette son chapeau et son pardessus dans le vestibule entre les mains d'Antonin. Il tourne le bouton de la porte, s'avance dans le cabinet où tout est noir, sauf le coin du feu où sa mère fait semblant de lire.

— Toi déjà, mon grand ? Pourquoi si tôt ? Tu t'es ennuyé ?

— Non, mais je ne puis rester plus longtemps loin de toi.

— Tu es insupportable ! Je suis sûre que tu t'es encore inquiété...

✶

Georges remarquait chez sa mère un amaigrissement continu et des fringales concomitantes. Des menus son père supprimait certains aliments que Mme Aymeris faisait rétablir par Domenica. Antonin avait dit à Georges :

— Monsieur me défend de vous en parler, mais je sais que

Madame a le diabète ; alors plus de macaroni, plus de pommes de terre, chut ! chut ! Monsieur m'attraperait !

Georges avait cherché des renseignements dans le dictionnaire de médecine, comme pour la phtisie de Jessie, et s'était acquis des demi-notions trop vagues pour être opérantes, mais suffisantes pour que son imagination y puisât des sujets d'inquiétude immédiate. Or, en rentrant, il voit un morceau de sucre auprès du tilleul.

— Maman ! moi, je défends ! Qu'est-ce qui vous *en* a donné? Papa n'est jamais ici, et, quand il est dehors, Antonin en sert donc ? Il est aussi bête que Nou-Miette... Non, décidément, on ne peut plus vous quitter...

— Tu défends ? Es-tu le maître ici, par hasard ? Le professeur Blondel t'aura conté de ses fariboles. Ce que j'ai ? Un peu de nerfs... On vit très vieux avec ce mal-là. J'ai les épaules solides ! Seulement on me dit d'éviter les émotions, ce qui est, comme à un pauvre, d'ordonner des biftecks et du Bourgogne ! Tiens ! on lit le journal, par exemple, *la Patrie* — eh bien ! on ne peut plus comprendre ce qui se passe ! Si je me tracasse, ce n'est ni pour moi, ni pour ton père, mais bien pour toi, mon pauvre chéri ! Qu'est-ce qui t'attend ? Que ne verras-tu pas ? Qu'est-ce qu'on appelle les temps nouveaux ? Je crois les voir : des horreurs ! Moi qui suis du bon vieux temps, je ne voudrais point partir avant que je ne t'aie calé et que tu ne sois *arrivé*. Je crois que tu seras un grand artiste... mais nous marchons à la ruine, à la révolution... et l'on ne te fait pas de « commandes ». Nous ne te laisserons presque rien, du train dont on va. On te fait passer pour un amateur ! il serait bon de te répandre, au lieu d'être toujours là, auprès de ta vieille, à compter ses os sous ses rides. On dirait que je change à chaque minute, aux yeux dont tu me regardes...!

Puis, haussant les épaules, scandant ses mots :

— Georges ! *laisse-moi donc tranquille!* Tu finiras par m'inquiéter sur moi-même. Quand je penserai à ma personne, ce sera la fin ! Va, sors, ce n'est pas chez nous qu'on viendra te découvrir !

Georges sent une boule qui se forme dans sa gorge ; à chaque retour auprès de sa mère, il ne sait que baiser cette peau flottante, sur la frêle charpente qui lui est si chère. Il feuillette les journaux, inspecte le bureau, la serviette en maroquin de

l'avocat, ses dossiers. Il aperçoit les ordonnances de Blondel. Les lira-t-il ?

— Mon père n'est pas encore rentré ? Il m'avait promis d'être plus tôt ici, ce soir ! Pourtant, il a une grosse affaire demain au Palais.

— Ne devait-il pas aller chez la Princesse Mathilde, mon enfant ? C'est aujourd'hui mercredi. Il y aura, j'espère, fait un tour. Si Mme Demaille était un peu plus fine, elle l'y aurait envoyé... Au moins, là, il cause, se renouvelle. C'est abêtissant, le tête-à-tête !

Mme Aymeris fait le geste de prendre des béquilles.

— Vois-tu, mon chéri, les êtres ne devraient pas tant dépendre les uns des autres. Je sais bien qu'avec les meilleures intentions, nous t'avons coupé les ailes... Ne me fais surtout jamais plus tard des reproches, ils seraient injustes, car nous n'aurions pas pu agir autrement... Suppose que nous sommes tes grands-parents ! Aime-moi tout de même... comme une aïeule !

Georges sent des larmes lui monter aux yeux. D'un baiser il clôt la bouche de sa mère.

— Taisez-vous, madame ! tais-toi, mon adorée. Inutile de *dire les choses*, c'est assez de les penser. Gardons le laid au fond de notre cabinet noir, ma chérie ! Je serais heureux, parfaitement heureux, si vous deux l'étiez, comme doivent l'être des braves êtres chéris avec leur enfant chéri. Puissé-je au moins communiquer avec Papa ! Mais comment ?... Il faudrait qu'il ne me surveillât pas sans cesse, comme si j'étais un criminel !

Mme Aymeris semble ne pas saisir, remet ses besicles, prend un bouton de l'habit de Georges, et, le secouant :

— Ton père, mon pauvre amour ! Lui te croire un criminel? C'est moi, la « femme terrible », qui dirais cela ! mais ton excellent père !... Moi, je détruis tout autour de moi... je ne te cache rien, si je te rappelle toujours à l'ordre. Tes tantes me grondent, d'ailleurs, elles me disent que je suis souvent avec toi comme si tu avais mal agi. Il paraît que j'ai l'air trop sévère ! On n'a pas idée de ça ! Est-ce vrai ? Je te juge et je te donne souvent tort, mais je te connais à fond, mon chéri, je connais si bien ton imprudence, ta confiance de nouveau-né en les autres, et ta maladresse de malagauche ! Et ce terrible ins-

tinct qui, toi et moi, nous force à parler, quand il vaudrait (me dit-on) mieux... Mais moi, j'ai l'âge : chez un jeune homme il n'en va pas de même. Comme moi, mon enfant, tu blesses sans le vouloir!

Les bustes de Cicéron et de Démosthène, sur les bibliothèques d'acajou, se perdent dans l'ombre de la pièce revêche, où Georges, dans sa tenue du soir, avec sa cravate blanche, semble être un intrus. Il s'assied sur un tabouret devant sa mère, dont il regarde les belles mains, essaye l'anneau de mariage, trop petit pour son petit doigt.

— Ma chérie, si je souffre parfois de votre manque de patience, de vos jugements aussi, je te comprends, même quand tu me heurtes, ma gentille ; et puis, *tu parles*, toi... Mais papa !... cette façon de me regarder en silence ! Ce n'est pas poli d'appeler cela ses manies, — mais pourtant, comment nommerais-tu ça ?

— Veux-tu me dire vous, Georges !

— Ah ! non, tant pis ! Je t'aime trop !... Mais écoute une chose à laquelle je ne m'habituerai jamais : maintenant, quand on repasse un plat, ou si c'est du vin de Champagne, papa fait signe aux serveurs de ne pas m'en offrir. Avec Antonin, chose convenue, mais, si nous dînons en ville, j'apprends que papa prévient les maîtres d'hôtel ; à table, il fait des gestes, les arrête quand ils viennent à moi. Que s'imagine-t-il donc ? Moi qui suis un « teatotler »... C'est grotesque, je perdrai la tête !

Mme Aymeris avait une façon à elle de rire sans bruit, comme secouée intérieurement ; son rire muet était une sorte de grimace douloureuse ; elle lève les bras au ciel, hoche la tête, puis redevient grave :

— Ton père te voit encore comme l'enfant misérable que tu fus. Ne me force pas à évoquer des souvenirs qui pèsent sur la vie de tes parents. Vois-tu, Georges, il y a des décrets de Là-Haut devant lesquels une chrétienne courbe la tête, mais leurs effets sont stimulants pour les forts. Nous autres, hélas ! nous n'avions plus la force... Tu te plains du regard de ton père ? Et moi, donc, que dirais-je ? Il y a des instants où je devine qu'il craint pour ma raison ! Il me reproche mon « émotivité », c'est ainsi que Blondel désigne les nerfs. Evidemment, je ne suis pas en carton, je crois que mon cerveau fonctionne

encore régulièrement. Encore une fois, n'en veuille pas à ton papa ! Sois bien tendre pour lui...

— Oui ! Il est si bon, il nous aime tant ! Pourquoi faut-il qu'on ait envie de lui faire des reproches ?

— De quoi ? Il n'y a jamais de reproches à lui faire, mon petit. Ton père a besoin d'exercer son dévouement, comme auprès de notre vieille amie. Moi, je ne lui ai pas donné l'occasion de m'en prodiguer ; j'ai toujours été une indépendante ; c'est ma manière de crier, comme c'est la tienne de te renfermer, dès que tu sens qu'on t'observe. Ma parole « incoercible », ton père ne s'y est jamais fait ! Mme Demaille ; a répondu, par sa faiblesse même, aux besoins de ton père, et puis... maintenant, il est la Nou-Miette de Mme Demaille ; je déplore tout cela, mais je t'assure que je ne lance la pierre à qui que ce soit : ni à elle, ni à lui... les pauvres chers ! C'est la vie !

Mais Mme Aymeris ne peut refouler une autre plainte.

— Si, au moins, elle était moins lente ! Je t'assure qu'elle retombe en enfance ! Après tout, elle aura tantôt 80 ans !...

— Est-ce qu'elle fut belle ?

Mme Aymeris se redresse.

— Que t'importe ? On la trouvait belle comme une madone de Raphaël, et moi, je n'apprécie pas la Vierge à la Chaise ! Enfin du vieux jeu, de l'Hippolyte Flandrin ! tu connais son crayon par Amaury Duval ?... Pour moi, elle a toujours eu un visage inanimé, c'était un glaçon. Son appartement sans un grain de poussière, *c'est tout elle !* Ce que Mme Demaille sait le mieux faire ? La préparation des purées, cette insipide nourriture qu'ils croient l'aliment nécessaire à leurs entrailles. Elle ne croquerait pas un bonbon, pour ménager ses dents : des perles, tu sais !

Georges en était là avec sa mère ; une camaraderie, toute de tendresse et de pitié, lui faisait aborder des questions jusqu'ici tacites ou vagues, mystérieuses comme l'avait été, dans son enfance, l'idée de la mort.

Les soucis maternels de Mme Aymeris avaient une autre cause qu'elle avait cachée jusqu'à ce que sa maladie ne la rapprochât de son fils : la vie privée du jeune homme.

Des mois et des mois, elle hésita, s'informant d'ailleurs auprès de Léon Maillac et du professeur Blondel.

Plutôt que de feindre ou de se rendre odieuses à un fils,

certaines mères préfèrent d'ignorer toute fredaine juvénile. La vie de Mme Aymeris (si peu modérée dans son langage), sa conception austère et janséniste même, des exercices religieux, l'avaient éloignée depuis trente ans du confessionnal, au déplaisir de son époux, ennemi des bizarreries et qui disait : « Il ne suffit pas de lire la messe tous les matins dans un livre, madame, si l'on ne communie pas. » La pudeur et la vertu n'avaient point préparé Mme Aymeris à jouer un rôle dans les choses de l'amour ; mais, d'autre part, comment son goût des êtres, sa curiosité l'y eussent-ils laissée indifférente? Elle devait bien, parfois, se demander : Qu'est-ce que fait Georges? Aime-t-il les femmes? Elle savait que, de ces années-ci, dépendait l'avenir de la famille, du nom qu'elle portait doublement, et auquel elle attribuait une valeur sociale, comme ces bourgeois de très ancienne souche, qui sont plus sûrs de leur lignée que maints aristocrates. Alors qu'elle destinait Georges à la diplomatie, elle avait eu, quant au mariage, des vues ambitieuses pour lui; si, par la suite, son maternel égoïsme devait transformer un désir en une volonté ferme que Georges ne se mariât pas tant qu'elle vivrait, comment être certaine que son fils ne se laisserait point « *piper* »? Alors elle ne s'avoua encore que ceci : — Je ne consentirais qu'aux risques flatteurs d'une cérémonie à Sainte-Clotilde! — Son cousin Joseph de Maurepas, dit Pinton, l'entretenait insidieusement de siennes cousines, nobles et pauvres Tourangelles, dont la description la faisait bondir. Mme Aymeris, ignorante « du grand monde », se l'imaginait à la façon d'un provincial auteur de « romans parisiens », ou d'après ce que lui disait du « gratin » le professeur Blondel. Dût-elle subir la présence d'une bru, elle la voudrait élégante, les cheveux frisés, un peu de fard autour de ses yeux bleus, « une poitrine luxuriante, le genre enfin que les hommes semblent préférer à nous autres ».

Elle ne s'était oncques regardée dans la glace, elle n'était jamais sortie. Une seule fois, Georges se la rappelait, vêtue de moire grise, comme il avait, avec son frère Jacques, accompagné jusqu'au pont d'Iéna, par une soirée de juin, papa et maman dans la calèche ouverte qui convoyait M. et Mme Aymeris au Théâtre lyrique où la Baronne Haussmann leur avait offert la loge du Préfet de la Seine. Madame Christine Nillson

interpréterait le rôle de « la Reine de la nuit », dans la *Flûte enchantée*. C'était comme d'hier, et Georges revivait les moindres circonstances de ce gala. Un de ces longs crépuscules où la nature est rose et verte, où l'Est se teinte de mauve, et le couchant fulgure d'orangers incendiaires. Par cette soirée froide et chaude comme les glaces que l'on sert avec une sauce de crème bouillante, c'était une maman de jour de noces, une Mme Aymeris en robe magnifiquement ample, relevée de dentelles, ses quelques diamants dehors, et des épis d'argent dans une coiffure d'apparat.

Hormis cette fonction unique et mémorable, la Janséniste n'avait mis que des toilettes quelconques; ensuite les bandes de crêpe qui ne le cédèrent plus, ou rarement, au jais, à quelque soutache mate sur une étoffe noire et aussi terne que la garniture.

Mme Demaille lui en touchait quelques mots, quand son amie Aymeris parlait « du monde ».

— Alice, vous devez me trouver bien *perruche!* Vous vous moquez encore de mon corset et de ma robe de velours améthyste. Du reste, ma chère, je n'achète plus rien, mais, ma foi, quand on a été *pas trop mal* de sa personne, on ne tient pas à s'enlaidir en vieillissant. Oui, j'aime les malines, et l'irlande, un shall des Indes bien drapé par Laferrière; au lieu de les faire dormir dans des coffres, n'est-il préférable de s'en servir en les retapant? J'ai toujours mes fournisseurs; pour les chapeaux, je ne comprends pas que vous ne veniez pas avec moi chez Mme Félix, je vous ferais faire un *retapage* pour rien!...

— Qui a été belle, belle veut le rester, ma chère amie. Ce n'est pas mon cas, et M. Aymeris ne m'y a jamais encouragée...

Ces propos s'échangeaient tandis que Mme Demaille, devant la psyché, faisait bouffer sa jupe, se redressait pour ne rien perdre de ses avantages.

A Mme Aymeris, en faute d'ailleurs avec la vérité historique, le nom de Demaille évoquait une existence brillante, le théâtre, les salons, les plaisirs légers; elle demanda à Marianne Demaille comment « les fils de famille s'approchaient des jeunes femmes du monde ». Georges ne tarderait plus à s'émanciper. Une liaison — le professeur Blondel et le président Lacher-

tier l'avaient assez souvent soutenu — était l'épisode nécessaire des années dont le premier chiffre est un 2.

Maillac déclarait : — La liaison avec une femme mariée, c'est pour les chiffres 3 et 4. Madame, de vingt à trente, on caresse ses modèles, si l'on est peintre comme Georges.

Plus pressée pour Georges était Mm Aymeris, car son amour maternel éclipsait sa très étrange austérité janséniste.

Elle renouvela sa tentative auprès du président : — Mon cher, vous qui êtes, quoi qu'en dise Mlle Sibylle, un endiablé, un galantin, un coureur de duchesses, quand emmènerez-vous Georges dans leurs boudoirs ? Je me désole de le sentir acoquiné à notre reps et à notre acajou Louis-Philippe. Son père refuse de le conduire chez la princesse Mathilde. Allons! mon bon farceur, dégourdissez Jojo-Bibi, donnez-lui des occasions de mettre son gilet blanc; rien ne lui va bien comme son frac, avec son gardénia à la boutonnière. Houp! un bon mouvement, l'ami!

Le Président refusa obstinément. Mme Aymeris harponna alors Evariste Blondel, possesseur, dans l'aristocratie, d'une position solide, quoique sa solennité, ses longues boucles blanches et trop calamistrées, n'allassent pas sans lui prêter un certain ridicule. Il citait trop volontiers des titres, comme s'il n'avait parmi ses clients que des grands seigneurs, et ignorait le commun des mortels.

Blondel était l'ami d'une princesse Peglioso, dont il avait soigné la sœur; son prestige, comme écrivain-neurologue à la mode, était entretenu auprès de la Princesse par l'amour que cette étrangère lui avait inspiré, obsession sénile qui transformait le professeur à la Salpêtrière en un jouet incassable aux mains d'une Lucrézia.

Par quel miracle Mme Aymeris eût-elle imaginé le professeur Blondel comme un bouffon qui prend un autre masque en dehors de son « sacerdoce », et des manières équivoques pour servir la Princesse? Cependant Mme Aymeris, toute à ses plans de campagne, ne pouvait prévoir un second refus, pensant : il finira par entendre raison, notre Blondel ! Il cédera, puisqu'il ne faut pas, dit-il,contrarier la malade que je suis ; il se chargera de Georges, pour me faire du bien, ou alors qu'il ne me soigne plus !

★

La Princesse Peglioso s'était mariée à seize ans. Née à Séville, d'un Polonais, le comte Sabrinszki, et d'une Grecque, ex-danseuse à la Scala de Milan, sa grand'mère paternelle avait été élevée à Washington, où son père était ministre plénipotentiaire de la jeune reine Victoria.

Mme Peglioso avait donc du sang slave, de l'hellénique et de l'anglais.

La peau mate, les cheveux blonds-roux, frisés par devant, très tirés sur les tempes, à la manière de la princesse de Galles, cette cosmopolite mélangeait à la lourde saveur d'une Orientale la fine distinction d'une Anglo-Saxonne, sans qu'on pût définir ce qui des deux l'emportait sur l'autre, hors l'accent qu'elle avait fortement britannique. Ses mots homicides étaient colportés de salon en salon. « Libre comme l'air »,disait-elle, « free as air », elle était captive volontaire en un cercle d'adorateurs, parmi lesquels le monde eût été bien aise de désigner au moins *un* amant. Or ceci était impossible. Qu'on la divertît, elle n'en demandait pas davantage.

Mme Peglioso vivait seule dans l'hôtel du Prince. Celui-ci lui abandonnait voitures, serviteurs, pourvu qu'elle le laissât à Florence, dans sa villa des Collines avec les *pianistes du Prince*, qui se croyait compositeur et chantait ses abscons opéras.

Si plus capable de supporter l'ennui de ceux qu'elle appelait les « Rasoirs », la Princesse eût été la reine de Paris, un trait d'union entre le faubourg Saint-Germain, le gratin des douairières et ses amies américaines, dont beaucoup n'avaient que leurs dollars comme truchement.

« Cette princesse » inspirait à Mme Aymeris une curiosité faite d'admiration et d'effroi : les ardeurs d'Evariste Blondel s'exaspéraient par une fréquentation quotidienne, tour à tour avouée, ou dont il se défendait. Comment, en plus de ses travaux scientifiques, Blondel en trouvait-il le temps ? Il déjeunait, il dînait avenue Montaigne ; tel un héiduque, suivait Lucia dans ses promenades à pied, ou disparaissait au fond du landau : un chaperon toléré par des soupirants qui s'entre-soupçonnaient, se haïssaient et l'employaient à l'occasion comme intermédiaire habile.

Certaines perfides chuchotaient que si un homme avait

jamais eu la chance de voir Lucia nue, c'était Blondel, le page bientôt septuagénaire de la princesse, ou son chapelain — un Espagnol du Venezuela.

Elle appelait Blondel « Socrate ». La Princesse le tutoyait et lui avait choisi ce surnom. Habituée des cours de Renan au Collège de France, « le vice » de Lucia était l'étude de la médecine ; elle insistait, quoiqu'il y répugnât, pour que Blondel la conduisît à la Salpêtrière ou lui fît suivre des opérations chirurgicales dans les cliniques d'hôpitaux, comme si, jalouse de la pureté de son corps, d'autant plus tînt-elle à savoir comment se corrompait celui des autres. Elle protégeait ses narines d'un mouchoir parfumé, contre des émanations trop fétides de la chair, mais ne reculait pas à la vue du sang.

Evariste Blondel prit un extrême déplaisir à la proposition de Mme Aymeris.

— Je vous serais obligé, madame, de ne pas me poser des questions indiscrètes sur la princesse Lucia. Mes rapports avec elle sont de savant à élève intelligente... La princesse n'a rien pour vous plaire, ni à Aymeris. Très artiste, elle désire, tant on lui parle de Georges, le connaître aussi. Si je ne vous ai jamais dit cela, c'est que je ne veux pas endosser vis-à-vis de mes vieux amis et de leur fils des responsabilités trop lourdes. La princesse est un candélabre où les papillons de nuit se brûlent les ailes. Laissez donc la jeunesse avec la jeunesse. Mme Peglioso est déjà trop mûre pour un débutant.

Mme Aymeris avait dans sa chambre une lithographie de Chérubin et de la Comtesse, par Nanteuil.

— Mozart, Beaumarchais : *Le nozze di Figaro !* fit-elle. Ce serait charmant.

— Non, ne parlons plus de cela, répliqua le professeur, c'est sérieux !

Georges, qui vit cette scène se dérouler, je ne sais comment, dans la glace, je crois, imitait les gestes de sa mère toute ragaillardie et s'évertuant à gagner Blondel.

Mme Aymeris prenait tous ses convives à témoin :

— Mes amis, n'est-ce pas que Blondel nous parle sans cesse de sa Lucia ? Il n'est question que de la princesse, de ses faits et gestes. S'il veut nous dérider, c'est toujours d'elle qu'il raconte mille choses ! Voyons, M. Lachertier ? et vous autres ? dites le contraire ! moi je la trouve ravissante ! Georges a des

photographies d'elle dans sa chambre, dans son atelier, partout. Est-ce moi qui les lui donne ?... Et personne ne veut lui présenter mon fils ! Voici qu'on prépare le Salon prochain ; il faudrait que Georges eût un portrait de la princesse Peglioso sur la cimaise, ce qui serait la médaille et les commandes assurées ! J'y songe, au succès, moi la seule personne pratique chez nous ! Georges est peintre de figures, saperlipopette ! On ne peut pas toujours faire poser des pommes, des torchons, de ternes visages d'inconnus ! Un artiste doit vivre dans le monde, obligation, c'est partie de son métier, comme pour un grand avocat...

Le professeur donnait de son veto de raisonnables motifs : on ne devrait être admis à l'avenue Montaigne qu'après trente ans. Georges l'inquiétait, il ne savait quelle direction prendrait son vol. L'atelier Baudemont n'avait pas été bien heureux !... un peu plus, c'était la culbute.

Mme Aymeris proteste :

— C'est encore là qu'il fit quelques connaissances parisiennes.

— Moi, dit Blondel, je le ferais voyager, madame ! Lachertier conseille pour Georges une visite à Rome, un tour d'Italie. Il a raison.

Sur quoi, Mme Aymeris se met à trembler, puis menace et implore comme en face d'un assassin qui pénétrerait chez elle nuitamment.

— Vous voulez me tuer ! C'est bien simple, Blondel veut me tuer ! Comment ? Vous ? C'est vous, le savant, l'illustre médecin des nerfs, qui..... Alors pourquoi chuchoter avec mon mari et, par les moyens les plus sots, m'éviter des émotions, ce que vous appelez des *crises* ? Les médecins passent comme les autres à côté du mal sans le voir. Vous me tuerez, après m'avoir rendue idiote ! Ayez pitié de moi ! Georges, voyager ? Attendez donc ! je ne serai bientôt plus une de trop sur cette triste terre, Georges sera libre ensuite de vivre au Kamtchatka, s'il lui plaît !... Mais maintenant !!! Moi dans ce fauteuil ; M. Aymeris faisant cuire les bouillies de Mme Demaille, et Georges à Rome ? Vous vous moquez ! Et moi ?... Seule avec Antonin et les lampes qui fument et les veilleuses qui empestent ?... Voilà ce que vous m'offrez, au lieu d'arranger des séances de

portrait avec la plus belle femme de Paris, au lieu d'aider Georges à percer ?

Evariste Blondel résistait en même temps aux prières de la princesse Peglioso.

Lucia voulait appeler dans sa ménagerie ce Georges Aymeris, dont la peinture était discutée, et son imprudence de langage, ses opinions en art, l'antipathie même qu'il inspirait à ses camarades feraient de lui une bombe, un explosif de plus dans le riche arsenal de l'avenue Montaigne.

Blondel, se sentant prêt à capituler, osa répondre :

— Princesse, le fils de mon vieil ami ne verra pas ce que vous avez fait du professeur Blondel. Si je vous l'amène, son entrée chez vous sera le signal de ma sortie.

L'histoire qui va suivre offrirait la matière d'un roman dans une existence romanesque que je raconterai jusqu'à sa fin, mais je ne donnerai ici que certaines pages du journal de mon héros : le lecteur de ce livre remplira les intervalles.

★

Du journal de G. Aymeris.
(vers 1885.)

Que s'est-il passé ? Excellent M. Blondel ! Quel brusque changement d'attitude ! Le président avait refusé ; M. Blondel était intransigeant aussi. De moi-même, je n'y aurais plus songé. Et me voici, au bout d'un mois, plus différent du Georges d'avant Pâques, que ce Georges-là ne l'était alors du Georges de sa première communion. Si cela devait toujours ainsi durer ! Si je pouvais mener de front les deux existences, chez nous et à l'avenue Montaigne ! Maman l'aura voulu : après les cocottes de Beaudemont-Degetz, la plus divine des femmes ! Je ne ferai donc pas défaut à maman ? Mais, M. Blondel, comment a-t-il fait cela ? Mènerai-je de front ces deux vies ? Je sens que l'avenue Montaigne absorbe déjà une part de mon être. Mais pourquoi ainsi l'ont-ils voulu, pourquoi ?

Je suis invité à dîner pour mardi, mercredi, vendredi. Je dois même déjeuner avec la Princesse tous les matins, tant que dureront les séances de pose. Je fais des croquis, des masques au pastel, comme Latour, pour m'y préparer. On ne résiste pas à cette Sirène.

Récapitulation : pour moi-même, si je dois jamais relire ces notes quotidiennes, il me faut consigner, ici, le premier, l'énorme premier jour, la rencontre, ce qui s'ensuivit. J'entre dans une phase de délire, j'oublierai Passy, mes devoirs, mes serments filiaux. Le rideau se lève, je vois l'Univers par la fenêtre ouverte sur ce printemps qui

n'est plus « maladif » comme dans les vers de Mallarmé, mais où tout c'est que volupté, plaisir, amour !



Je ne m'attendais à rien de tel ! Le Professeur Blondel a voulu me onvaincre de la pureté d'Ingres, du « toc » de Delacroix. Nous vions été au Louvre; comme c'était un mardi et que M. Blondel n'a as de service à la Salpêtrière ce jour-là, il déjeuna avec moi, à midi.

Sa tête détachait de fines boucles de cheveux en argent sur une ravure de la Chapelle Sixtine, par Ingres et Calamatta, non pas la omposition en longueur, mais celle dont le premier plan est rempli ar des têtes de prélats : de *l'essence d'Ingres.* Un vase étrusque tait au-dessous du cadre. Sur la table sans nappe, l'acajou bien poli ar la bonne (qui ressemble tant à une servante de curé), le couert est à peu près celui de mes tantes. Quelques fruits, un compoer de quatre mendiants, les carafes dans des seaux à rafraîchir ; me « desserte » entre le professeur et moi. Nous avons eu des rillets de Tours ; les confitures de mirabelles étaient excellentes. Tous es détails me seront chers plus tard. Dans ce rez-de-chaussée, rue e Varenne, on se croit chez les tantes, mais il y a partout quelque nose qui plaît à la vue.

Ensuite au Musée. Le professeur ne me convaincra pas. Ingres t admirable, mais Delacroix est admirable aussi. Nous avons traîné la sculpture, dans les salles où il fait humide. Dehors c'était une mpérature d'août, mais avec des marronniers en fleurs, un de ces urs où l'on a envie de causer avec les passants, de sauter, d'emasser les femmes. M. Blondel se retournait constamment. Au coin la rue de Bellechasse, Blondel reconnaît, de loin, un équipage ui s'avance sur le boulevard Saint-Germain, un équipage qui a ir d'un Constantin Guys, l'ami, je crois, de M. Manet ; un attege comme ceux de la cour impériale. Il n'y en a plus beaucoup nsi. M. Blondel me pince le bras et me dit :

— Regarde, Bibi-Jojo, la voilà, la divine Princesse, la voilà, « la ie femme » ! Elle sort de la séance à l'Institut, où Renan parlait. le a commandé son huit ressorts, ses hommes poudrés en mollets, paire d'alezans de 100.000 francs.

La calèche approche, se balance comme une gondole, suspendue col de cygne de ses huit ressorts. Le valet de pied se retourne ur prendre un ordre, les chevaux stoppent, appuient sur la gauche s le trottoir. Je vois une ombrelle bleu de ciel, un flot de gaze, gant blanc. On nous appelle. Blondel va à la rencontre de tout a.

— Tiens, Lucia, voici Bibi-Jojo. — Et à moi : — Tiens, voici la lle Princesse, embrasse !

On lit dans les journaux le récit d'un accident. Quelqu'un a été renversé par un vélocipède, on l'a emporté, il a perdu connaissance. Ensuite, il se réveille dans un endroit inconnu, il ne se rappelle rien, on le presse de questions, mais il ne sait plus. — Eh bien ! j'en suis là ; je serais incapable de *revoir* les premières minutes. Ai-je embrassé ? N'ai-je pas embrassé ? J'ai entendu une voix étrangère et des mots français ? Je suis rentré à Passy dans la calèche, en face de la princesse Peglioso et d'une autre dame que je ne reconnaîtrais pas. J'ai dû leur faire visiter mon atelier.

Comme elle est intelligente, la princesse ! Quelle femme !...

10 juin.

Je suis un autre homme. J'ai peur. Je néglige notre maison. Maman est fière et a l'air heureux. Après tout, c'est peut-être un peu de joie qu'il lui fallait. Elle répète : « Je suis contente, je suis contente ! » et me donne toutes les permissions. Elle augmente ma pension. Papa est froid au sujet de la princesse. Il me regarde encore plus fixement. Qu'est-ce qu'il peut bien s'imaginer ? S'il savait ce qu'est l'hôtel Peglioso, il se rendrait à l'évidence : je n'y jouerai d'autre rôle que celui d'un gosse. Et encore ! Tous ces vieux à ses trousses ne laissent guère de place pour l'intrus. Nous verrons bien, quand les poses de portrait auront commencé pour de bon. La princesse voudrait les remettre à l'automne. Dans ce moment, pleine saison de Paris, pas moyen ! dit-elle. On entre, on sort, c'est un va-et-vient continuel. Hier, il y avait vingt-deux couverts à déjeuner. En plus des fidèles, deux ou trois étrangers. Est-ce cela, un salon *cosmopolite* ?

Dans le fumoir, nous étions assis, avant le repas ; une jeune femme entre, dans une pelisse de skung, comme en hiver, les cheveux courts, elle est pâle, elle a une voix de séraphin ; un paquet sous le bras. En passant dans la salle à manger, elle dit quelques mots au maître d'hôtel, lui remet le paquet.

Au café, de retour dans le fumoir, il y avait un trapèze pendu à l'anneau du lustre. La dame, qu'on appelle Nina, laisse tomber sa pelisse, et apparaît en maillot de soie noir, comme un gymnaste ; deux appels de mains, un « reddy », et elle s'élance sur le trapèze, elle fait un rétablissement. Grand succès. Cela a paru tout naturel. Les cosmopolites sont de drôles de corps. L'hôtel Peglioso est plein d'étangers, car, outre les parents pauvres, la princesse a toute une clientèle d'Américains fixés à Paris ; des ex-secrétaires, des lectrices, des gouvernantes qu'elle pensionne, des prêtres, comme chez papa. Une salle leur est réservée. Elle va à la messe tous les matins dans son oratoire. Elle a un chapelain. Sa charité est inépuisable.

Dans un autre salon fonctionne une sorte d'agence des étrangers, avec directeur, livres de comptes, registres. Le secrétaire actuel de

Madame Peglioso m'y a introduit, en faisant des plaisanteries de sous-officier : il me rappelle Gabriel Gonnard et il doit y avoir des Ellen et des Jessie aux étages supérieurs. Une aile de la maison est déserte depuis que le Prince est à Florence. Le Prince a fait numéroter dans une galerie les trente portraits, tous mauvais, de sa femme, pour laquelle il a dû avoir un sentiment, au moins un caprice, quoi qu'on raconte de ce grotesque qui s'est fait peindre en Orphée par Böcklin ; dans une autre, le portrait de tous les Sbrinski, des Mittford et même une gravure représentant l'étoile de la Scala, en utu, la propre mère de notre amie.

Saurai-je jamais ce qui se passe dans les trois étages du palais Peglioso ? Lucia y vaporise ses parfums les plus entêtants. Dès le premier vestibule, au bas d'un escalier monumental, aussi grand que celui de l'opéra, je suis pris d'un malaise. Des hommes en livrée bleue et rouge, un Suisse, dès qu'il y a réception, ont failli me faire fuir. J'ai envie de leur dire : allez retirer ces hardes ! C'est une honte, ce luxe, devant les parents pauvre du prince. Mais, sans doute, ils aiment le faste, ces fils de Princes à la panne, cette livrée les rehausse à leurs propres yeux. On parle toutes les langues, dès l'antichambre. Dix lévriers gigantesques aboient en haut, sous la coupole, dès que j'arrive, ils dégringolent dans l'escalier, la voix de la princesse les lance sur moi. Mais cette voix ! . . . . . C'est la Sirène, elle sort de sa chambre qui n'a ni verrous ni clef, car ses chiens sont les seuls protecteurs de son. . . . tabernacle. On la dit vierge !

Je manque de m'évanouir quand j'entends cette voix d'argent, là-haut, dans la coupole du Monsalvat. Vers de Verlaine. Ceci ne se passe pas dans la vie réelle, et ce n'est point de la comédie non plus. La voix d'argent éclate en un rire de Kundry, dès l'instant où Lucia m'a reconnu. Cette Reine, sans rien perdre de sa majesté, parle. Ce qu'elle dit ? Ah ! il faut s'habituer à ce ton-là ! A l'atelier du passage Geoffroy on emploie de ces mots crus. Ils me glacent. Si jamais la Reine m'accordait quelques faveurs, je la supplierais de renoncer à l'argot. Elle, si belle et qui a tant de compréhension et d'esprit, pourquoi parle-t-elle à la façon de Florette ? Le professeur nous la décrivaït comme la « Grande Dame ». Je ne suis pas encore à même de comparer. Madame Nina, la trapéziste, est aussi, dit-on, une *très* grande dame. Il doit y en avoir d'autres, différentes de celles-ci, ou alors, maman serait « refaite », comme dit Lucia à propos de moi. Etait-ce pour aboutir à l'avenue Montaigne que j'ai reçu une éducation si chaste ?

★

M. Evariste Blondel retourne chez la princesse. Jusqu'à présent il avait pris soin de n'y point apparaître quand j'y étais. Quelle récompense aura-t-elle pu lui promettre s'il m'amenait à elle ?

Ah ! le jour du boulevard Saint-Germain, la calèche, le baiser (car je crois, décidément qu'il y en eut un). Qu'a-t-elle pu lui promettre ? Un baiser ? Ou l'a-t-elle battu ? Lucia doit le fouetter avec sa cravache aux lévriers. Si je n'avais autant de raison d'être secret, si je racontais aux miens, à mon père, l'Evariste Blondel de l'hôtel Peglioso ! d'abord on ne me croirait pas ; ou bien l'on me défendrait d'y retourner. Entre le Blondel de *chez nous*, prudent, pompeux et encapuchonné dans son quant-à-soi, et le Blondel de Lucia, il y a la différence d'un acteur en train de défaire sa tête dans sa loge, et le Roi qu'il était tout à l'heure en scène, la main sur le pommeau de son épée. Hier, on ne m'attendait pas, j'entre dans le fumoir. Blondel, à genoux, soufflant, rouge, ébouriffé, cherche sur le tapis les perles du collier dont la princesse a rompu le fil.

— Socrate ! tu n'auras pas ton verre de thé à la russe, tant que tu ne me rapporteras pas la trente-sixième perle ! Cherche sous le piano, mon toutou, c'est une bonne occupation pour un savant et un Sage de l'Antiquité !

Socrate me voit, blémit. Lucia répète :

— Allons, ma trente-sixième perle ! Replonge, Simbad le marin ! *Ce n'est personne !* Simplement Georges Aymeris ! donc inutile de te repeigner ; ce désordre sied à tes tempes géniales...

Et elle me prend à partie :

—Vous n'avez pas, chez Mme Aymeris, de ces exercices hygiéniques qui rendent la jeunesse aux membres de l'Institut ?

Et elle me siffle, comme ses chiens, pour ouvrir le piano. Elle et moi allons jouer la réduction d'un des derniers quatuors de Beethoven. Tremblant, ravi, je fais des fausses notes, je n'observe pas la mesure. Elle jette le cahier au milieu de la chambre, ordonne à Blondel de prendre dans les casiers le même quatuor, à deux mains ; dès qu'elle l'a saisi, elle s'installe au piano, une merveille d'Amérique.

— Ceci, c'est pour le peintre ! Socrate, voici l'heure de tes consultations, laisse-nous !...

Ses traits s'immobilisent en une merveilleuse beauté, noble, pure, de Vierge. Et l'adagio de l'*opus 107* déroule son ample mélodie d'espérance et d'amour, après les hoquets et les spasmes, les arrêts et les reprises, les battements du cœur.

Ce n'est pas une pianiste qui l'interprète, ce sont les notes qui s'animent, comme d'elles-mêmes. Je n'ai jamais rien entendu d'aussi beau. Lucia n'est plus ici-bas, tout à coup elle s'envole dans la nue. C'est sainte Cécile. Je n'ose souffler mot quand elle a fini. Elle attaque un autre quatuor. Cela pourrait durer infiniment. Elle est incomparable, aussi, dans le Chopin. La Ballade ! Elle me dit :

— Ceci pour vous, Georges (mon nom dans sa bouche !), *pour vous seul*. Vous savez que je ne joue sous aucun prétexte en *pré-*

-*nce de quelqu'un*. La musique est pour moi seule. Supposez que croie que vous n'êtes pas là.

Elle a des façons de dire ce qu'elle ne veut pas dire. Est-ce que je e trompe ? Les femmes se complaisent au brouillamini. Avant de nnaître Lucia, je ne faisais guère de différence entre une femme et n homme, du point de vue moral ; les femmes, c'étaient les mères, s épouses, les modèles, comme il y a des pères, des époux, des Itans dans les ateliers ; chacun ayant sa fonction et son rôle. Tout un coup, l'Ennemie, l'incompréhensible Créature du Mystère, sort son enveloppe de brouillard. Serait-ce là ce que M. Vinton, dans s lithographies, tente de réaliser ? Un homme (généralement au s de la composition), noir dans l'ombre, les bras suppliants, la e tendue, s'étire vers une apparition ; une image féminine, diaane, mi-réelle, vaporeuse, se forme dans la lumière : c'est une *éophanie*, mot que Christophe Fiorpousse affectionne. On sent e, dès que le saint Antoine va la toucher, la bulle lumineuse se evera. L'homme veut *prendre* ; il ne saisira que de l'air entre ses igts. Et Mme Vinton, avec sa robe de mérinos, ses lunettes, fait uillir le lait, prépare les rôties, tandis que Vinton boutonne sa vause, de peur des coryzas, et souffle comme un chien courant après e chienne.

Je deviens assez « naturaliste ». C'est le commerce de l'hôtel Peoso. Guy de Maupassant, qui y fréquente, est pourtant d'une corction parfaite.

★

Je retranche deux cahiers de Georges (hiver-printemps) qui aient un volume. Il nous faut poursuivre l'histoire de notre ros.

Longreuil, 6 juillet.

Cette année, mon père viendra plus souvent nous voir. Il a loué ur Mme Demaille une maisonnette près d'ici, le Dr Brun ordont à papa d'interrompre ses œuvres charitables de Paris. Papa st pas bien portant, il change physiquement ; maman se tourate à son sujet. Bien heureux que Mme Demaille se soit, après rante ans, sans en sortir, décollée de la ville, et qu'elle soit si ro-ste pour son grand âge.

quelques kilomètres de Longreuil, c'est une ancienne chaumière ptée par ces folles d'Anglaises qui étaient venues y faire de la nnastique eurythmique, avec leurs petites élèves de Drury Lane. s furent expulsées à la suite de leurs bains trop eurythmiques s la mer.

l est plaisant que Mme Demaille ait pris leur place. Le vieux Josn nettoie, époussette, peste, en attendant sa patronne. Dans une

quinzaine de jours, il faudra que je m'absente. La Princesse est encore avenue Montaigne, elle m'a fait promettre de retourner la voir pendant les vacances. Elle sera peut-être moins entourée; on l'approchera dans d'autres conditions. Nikko, le mystérieux Slave, doit aller faire sa cure au Mont-Dore, moment opportun pour fréquenter l'hôtel Peglioso ; moi, je crois à Nikko ! c'est lui le *véritable, le redoutable !...* Quelle raison valable donnerai-je de mon départ, moi qui ne voulais plus prendre le train, dès que nous étions à Longreuil ? Un camarade malade ? Il faudrait que j'inventasse quelque stratagème avec Maillac. Mais non ! il me trouve trop jeune pour l'aventure...

Les avoines sont bleues, la campagne a l'air toute en zinc peint. Mes tantes méprisent ces « fastes de l'été » et soupirent après l'automne. Moi, je n'ai jamais rien préféré au plein été, mais cette fois, je ne sais pourquoi, l'automne me sera moins hostile que de coutume.

Je commence un groupe : Lili, papa et maman (pas Caroline, qui déchire ses photographies, pour ne pas laisser après sa mort le moindre vestige d'elle-même, ni lettres, ni papiers). *C'est une forme de l'orgueil*, cela. S'imagine-t-elle donc qu'on s'amuserait à construire des romans ? Mais la princesse ? Pensons à l'amour. L'amour, la tendresse, il me semble que cela se donne plus simplement, à bras ouverts, sans préoccupation des autres. Mme Peglioso *a-t-elle de la tendresse* ? Pour ses lévriers, nulle hésitation, oui ! Mais les hommes ont l'air d'être ses ennemis. Elle me fait penser à tante Caroline, qui, à sa manière, dit aussi de ces mots violents, méprisants, durs, cruels. L'une et l'autre ont-elles jamais aimé ? Volcans éteints ? Quoi ? Quoi ?...

J'écris à Jessie, je la félicite de son élévation au grade de Supérieure. Elle ne m'aura jamais donné le moindre témoignage de sensibilité. Puis-je, maintenant qu'elle est dans son couvent, lui écrire : Dear Jessie, did you ever care for your old friend ? I fear I am for ever left out ?

Juillet 20.

Ma vie de travail s'installe bien : je peins d'après des gens du bourg. Peu pittoresques. Un peu de paysage. Le paysage me semble plus difficile que tous autres motifs; je crois le *sentir* et pourtant, si je plante mon chevalet devant un de ces horizons qui me touchent si profondément, je ne tire rien de mon étude, et, rentré à l'atelier, me désespère. Il n'y a que Corot et Constable, qui me rappellent la nature, parce qu'ils sont sincères : d'où leur variété, leur manque de formule et de maniérisme. Le président m'a écrit une belle lettre à ce sujet ; il n'admire que les Corot de Rome ; il veut retourner, dit-il, à Rome avant de mourir, le pauvre cher vieux ; la

princesse a promis de lui payer, à moi aussi et à quelques autres ce voyage avec elle. Les autres ? Voilà ce qui serait moins engageant ! Eux avec leurs plaisanteries, leurs charges, cela ne me convient pas. Bien mieux pour le bétail de Circé. Ils y sont habitués, ces drôles-là. Et Nikko *en* serait-il ?

Si maman savait, si maman savait ! Mais enfin, les mères, à quoi pensent-elles donc ?

Je rêve de ce voyage en Italie.

Lucia n'est pas une fidèle correspondante. Des bouts de lettres sabrés d'une longue, haute écriture à l'anglaise, pointue, et qui en quelques lignes couvre la page de douze mots. Elle ne répond point aux questions. Ce ton de persiflage, que j'ai tant de mal à comprendre, vous cingle dans la correspondance ; ces lettres ne vous donnent aucune joie, et l'on ne sait pas tout à fait quand la feinte commence, ni quand elle cesse.

Ce matin Lucia m'écrit :

— M. l'abbé trouve que vous êtes froid avec moi. Je ne l'avais pas remarqué, mais, en effet, vous ne m'avez pas encore embrassée, mais là... ce qui s'appelle embrasser. Le baise-mains ne fait que salir le poignet, raison pour laquelle je porte des gants de Suède dans la maison *à cause des faméliques*. Les lèvres des « monstres », chacun sait que je ne les aime pas, ni les autres d'ailleurs... jusqu'à présent. Quand vous peindrez votre chef-d'œuvre (car les premiers essais étaient ridicules, n'est-ce pas ?) vous verrez ce que sont mes « monstres », l'un, au moins, de ma suite. Je crains qu'il ne soit collant, et vous savez, Bibi-Jojo, gare à la jalousie ! Les Slaves ne sortent pas sans un revolver dans la poche de derrière, si j'ose m'exprimer ainsi... Peut-être que vous renoncerez au chef-d'œuvre, à cause du revolver que l'on charge... Le Slave assistera aux séances. Et il est fou : *très dangereux* pour le modèle et le peintre !

Qu'est-ce qu'elle veut dire ? Elle ne m'a jamais donné le moindre signe qu'elle m'eût « distingué ». Elle rit trop de moi pour que j'ose jamais..., ni pour rendre jaloux le Slave. En somme, jusqu'à présent, c'est une « maison où je vais », rien de plus. Pourtant, une femme qui a dix ans de plus que moi me ferait-elle cette plaisanterie sur le baiser, si elle ne voulait pas que je lui répondisse ? Si Maillac était *parfait*, il me conseillerait. Il n'en fera rien. Essayons de nous faire désirer par la Belle Dame.

Juillet, 21.

Dans ce carton je garderai la copie de mes lettres à Lucia.

A sa lettre d'hier, cette réponse :

Je ne crois plus pouvoir m'absenter comme j'y comptais. Ma mère a besoin de moi et Longreuil aussi. Vous connaîtrez un jour, *de visu*, mes tantes et ma mère, dont le Président et le professeur vous

parlent assez pour que vous n'ignoriez pas combien elle est nerveuse. Impossible de la quitter, chère princesse. Je pense beaucoup à votre portrait et j'espère que vous y pensez encore. Puisse-t-il être d'une meilleure réussite ! Je crois vous voir avec les yeux de l'âme... Vous êtes un mélange de deux ou trois des plus belles têtes de l'école italienne. Vous rendez-vous compte (mais j'ai peur que non) du sentiment de respect que je vous ai voué, à vous, la première Dame qui ait abaissé son regard sur moi ? Le professeur ne voulait pas m'introduire dans votre Temple et vous m'êtes apparue dans un rayon de gloire ! Si je pouvais un jour vous prouver ma dévotion respectueuse, je serais le plus heureux des hommes...

★

Réponse de Lucia.

Je n'aime pas les vieilles têtes dans les tableaux du Louvre. Si c'est à une madone que vous songez en me regardant, sinon à la Vénus de Milo, mon cher, vous feriez mieux de ne pas me le dire. Vous songez à la bonne amie de votre père, « son ancienne », la fameuse Vénus d'Amaury Duval. Je vous assure que vous ne savez pas encore écrire aux femmes ; cela s'apprend. Des leçons, mon Bibi-Jojo, pas pour moi, mais pour celles que vous seriez assez ambitieux pour courtiser, si cela était en votre pouvoir ; car vous savez qu'on a des doutes sur vous ; il serait temps de vous *afficher*. Nous vous y aiderons quand vous voudrez.

Qu'est-ce que vous faites là-bas ? La campagne n'a pas de charmes pour moi et je trouve Paris un endroit exquis en été. Suivez l'exemple de M. votre père : un passé de bourreau des cœurs. Venez donc. Les mères n'ont aucun besoin de leur fils. Vos tantes suffisent pour préparer les potions et promener le fameux carlin que j'ai fait engraisser pour Mme Aymeris. Les bains de mer, je l'espère, feront du bien à votre *légère* claudication.

A bientôt...

30 juillet.

Les lettres de la Princesse me font froid dans le dos. Je n'ose plus ouvrir l'enveloppe, quand elles arrivent, je les garde sous mon traversin la nuit. M'en apporte-t-on la nuit? Dès qu'Antonin apparaît dans le salon, je rougis, je la reconnais sur le plateau de correspondance. Je feins d'avoir une commission à faire, qui me force de sortir, mais je m'enferme dans ma chambre, je regarde l'enveloppe, la tiens levée entre mes yeux et la fenêtre; je la cache dans un tiroir, inquiet d'une joie ou d'une déception. La nuit vient, je me couche et souvent m'endors sans connaître le contenu de la lettre qui est sur mon cœur, prometteuse d'un lendemain calme ou agité...

JACQUES-ÉMILE BLANCHE.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LES POÈMES

Yves Blanc : *Le long de la Route*, préface d'André Salmon ; à la belle Edition. — Baronne A. de Brimont : *Mirages* ; Emile-Paul. — Guy Lavaud : *Sur un vieux livre de Marine* ; Les Marges. — Alexandre Gaspard-Michel : *Desseins des Sources*; Emile Paul. — René Kerdyk : *Les Oiseaux Tristes* ; éditions de la Sirène. — Roger Allard : *L'Appartement des Jeunes Filles* ; Camille Bloch. — Georges-Armand Masson : *La Mille et Unième Nuit* ; Revue Intellectualiste. — Jules Supervielle : *Poèmes*, préface de Paul Fort ; Eug. Figuière, 3 fr. 50. — André Tian : *Poèmes* ; Maison des Deux Collines, Lyon. — Jean Tenant : *La Bonne Tâche*, éditions du Divan, Coulonges-sur-l'Autize. — J. Bal : *Trois Poèmes* ; Paris-Revue, 1 fr. — Charles de Guerville : *L'Offrande à l'amour* ; Revue des Indépendants, 4 fr. — Charles Bauby : *Les Reflets du Miroir*; Association des jeunes littérateurs et artistes français, Perpignan, 3 fr. 50. — Adrien Chevalier : *Avant et après l'orage* ; Sansot, 3 fr. — Mélot du Dy : *L'Idole portative* ; Cahiers Indépendants, Bruxelles, 4 fr. — Jean Roux : *La Lampe devant l'autel* ; «Les Tablettes », Saint-Raphaël (Var), 4 fr. — Marcel Théry : *Le Cœur et les Sens* ; Printing C°, Liége. — Gabriel Nigond : *Le livre de Thomas Gagnepain* ; Ollendorff, 4 fr. 55. — Boyer d'Agen : *Les Sept Paralipomènes à la Divine Comédie* ; E. Chiron, 3 fr.

Une vingtaine de poèmes de longueur variable, se réduisant en sonnets, ou, la plupart, formés d'une suite de quatrains en alexandrins à rimes croisées, sont chantés d'une voix fièrement mélancolique et ardente, **le long de la Route**, par Mme Yves Blanc. Elle est prise entre le souvenir pieux de son père, qui vient de mourir, et la joie d'avoir vu naître son enfant. Aux jardins « couronnés d'oliviers, d'amandiers et de vignes » du Bas-Languedoc à la franche lumière, elle prolonge une rêverie nostalgique, de pitié pour ceux-là qu'a ravis la destinée, ceux dont elle aima le visage, comprit l'exemple exaltant, l'enseignement de sagesse pure et haute, dont elle goûta la tendre et apaisante présence ; pour ceux aussi, plus lointains, les inconnus jeunes et saints, qu'a fauchés la guerre, pour leurs mères, pour les esseulées qu'ils laissent, pour les petits qu'ils ne verront point grandir... Elle songe à ses amis dans la tourmente, et adresse — en 1916, hélas ! et qui eût pu prévoir un néfaste avenir, si proche ? — des vers de gratitude au « casque qui préserva du trépas le porte-lyre Guillaume Apollinaire ». C'était Apollinaire, nous apprend dans la préface, autre bon porte-lyre, André Salmon, qui aurait présenté au public, sous les feux réels de leur franche lumière, ces vers mesurés et délicats, ces vers nonchalants, comme dit elle-même la poétesse, qui se souviennent avec douceur, emplis d'un

charme très discret ; parfois ils s'essaient à un élan dont bien vite ils abandonnent l'effort et la fatigue, qui rendrait incertaine leur harmonie toute classique, encore qu'un peu molle.

Mirages, de Mme la baronne de Brimont, poèmes où se jouent de musicales visions, reflets parmi les eaux, nostalgies, rêves, visions, avec une recherche, le goût des rythmes variés, d'une harmonie fluide et évasive. Mme de Brimont parfois se satisfait, principalement dans ses plus longs poèmes, de dictions dont l'élégance commence à s'user : « Blanc paon, qui déployez ainsi qu'un éventail votre queue » : quel poète affiné n'éviterait le rapprochement de ces mots trop familiers à tout le monde ? Ah, que mieux faite aux derniers vers la même image, quand simplement l'auteur écrit, les intermédiaires supprimés : « Pour vous, blanc Paon royal, éventail noctambule. » Mais le domaine de Mme de Brimont est sur l'eau qui flotte, recueille la lumière et la renvoie en prestiges. Là elle se trouve à l'aise ; son âme, comme jadis l'âme de Samain, s'y fleurit et s'y mire avec plus de nonchalance sans doute, mais tout aussi éprise de ce mystère ondoyant et magique.

Peu de poétesses ont autant le souci de varier la forme et la consistance de leurs vers au gré de leur chanson, et moins encore y réussissent aussi pleinement. Son vers est plein d'une sûre harmonie facile, mais préconçue et calculée avec justesse par une artiste experte, consciente des ressources de son métier et qui les sait mettre en valeur, où il convient. Et puis il y a le poème initial, distiques de treize syllabes assonancés, *Méditation au miroir*, que beaucoup parmi les plus grands peuvent lui envier.

Le volume est imprimé de façon exquise, bon papier, beaux caractères, sans prétendre à un luxe tapageur, à ce faux luxe d'apparat sans équilibre qui déshonore tant de livres de nos jours.

Les Marges, avec trois délicieux bois, décoratifs, mouvementés, par le bon peintre André Lhote, nous présentent, de M. Guy Lavaud, un poème érudit, sur **un vieux livre de Marine**. Différentes formes, allures, voilures des beaux vaisseaux d'antan s'éveillent en l'esprit du poète, qui feuillette un album vieilli aux gravures précises. Et il énumère quelques-unes des légendes naïves qu'on y découvre sous les images :

> Frégate appareillant des ris dans les huniers...
> Corvette anglaise vue par le travers en panne...
> Vaisseau vent arrière et bonnettes dehors...
> Sacolève, bâtiment grec, courant vent largue...

Quel sortilège s'essore aux termes antiques de la marine, pour que tant de rêve heureux s'en dégage, épris d'aventures et de fougueux espoirs ? Et M. Guy Lavaud songe au marin qui composa cet album :

aimait-il ces voiles qu'il dessinait? aspirait-il à l'aventure? revoyait-il comme les souvenirs d'un amour tremblant dans le lointain, tel appareillage et la tristesse d'un soir?

> Le livre que je tiens ne le dit pas, mais l'âme
> Respirée aux feuillets de l'album achevé
> Semble gémir encore en un soupir léger :
> « O voiles, ô vaisseaux » et taire un nom de femme !

D'un raffinement plus creusé, tourmenté, dans le délice de se rendre rare, accessible au plus petit nombre d'esprits avisés, M. Alexandre Gaspard-Michel dédie *Paulo Valerio poetæ* ses **Desseins des Sources**, sept sonnets, comme il dit, en vers cadencés par sept. Ils évoquent par images juxtaposées non sans malice les mots en somme simples, élus pour des offices les plus précieux. Il y a là un charme parfois un peu roide et guindé, mais qui s'offre à sourire à d'autres instants et à frémir au baiser de la brise plus vraie; le poète se contraint, et maîtrise ce retour à de l'ingénuité.

Elégant volume celui-ci encore; de cette maison d'édition d'art, *La Sirène*, volière somptueuse, ont pris leur vol **les Oiseaux Tristes**, de M. René Kerdyk. Ce titre appartenait au maître musicien Maurice Ravel, le poète le lui emprunte et lui en présente en retour le précieux hommage. Parenté justifiée, M. Kerdyk se complaît aux mesures impaires, avec des jeux de rimes brisées, en suspens, pour se reprendre ou se compléter au vers qui va venir. Il y a, là, une fraîcheur juvénile et audacieuse du métier qui s'apparie avec charme à la délicatesse aiguë de sentiments vraiment plus ingénus que le poète ou l'amant n'aimerait qu'on ne le soupçonne. C'est d'un chant infiniment discret, les élans, les lassitudes, leurs gestes, et des yeux qui boivent la beauté de la femme, et des doigts prêts à étreindre ou dont le lien soudain s'est détendu, des joies de fierté, un attendrissement, des tristesses — sont-elles profondes? le sait-on? qui le sait? le poète le veut, il s'en veut défendre, et avec une sorte d'ironie envers lui-même ou les autres, il n'y croit pas lors même qu'il en souffre. Des ferveurs aussi fraternelles et confiantes, à demi-mot, pour n'être point dupe, un ton de franchise émue et de douceur amicale. Parfois une tache, le sentiment, à peine plus qu'une idéalisation rapide des sensations, l'entraîne au delà de la ferveur qu'il voudrait exprimer, et on a eu raison, sans doute, de railler, en la pièce XIV du recueil, l'étrangeté de « nos mains *jointes* dont il fallait *bâtir* une maison » ! Mais il est d'autres pièces, la plupart, d'une pureté verlainienne si neuve à la fois, et si subtile, où rien n'atteint

> La grisante illusion que j'ai,
> Quand vient le soir et que mes doigts serrent
> L'air, de frôler sous ta robe lunaire
> Ton corps trouble, odorant et léger.

« Aux fantômes fidèles de ses éphémères amies », M. Roger Allard fait présent, « en souvenir des vacances dieppoises », de ces poèmes, **l'Appartement des jeunes Filles**, écrits de 1912 à 1914. Qu'en dire, sinon qu'ils ne sont pas indignes de porter l'épigraphe que M. Allard y a attachée ? Elle est de Tristan L'Hermite et avertit de bien ménager le temps qui emporte toutes les belles choses où il s'en va,

Et faire ces bouquets en la saison des roses.

M. Roger Allard n'y aura point manqué. Et ses bouquets au parfum de fraîche sensualité, si adorablement jeune, perverse et ensemble ingénue, sont d'une main adroite composés dans un goût volontairement tardif et suranné, mais avec quelle grâce, le plus souvent, nerveuse et d'un dessin précis de vigueur qui se contient. Eluder la mièvrerie dans des souvenirs de cette sorte, tout en dire sans fadaise ni fausse honte, ne point mentir à la sentimentalité de l'instant et ne pas brusquer d'expressions brutales la puérile hardiesse d'heures qu'ont enchantées tant de lèvres, de bras nus, de corps adorablement tendus en quête des délices pressenties, M. Roger Allard aisément s'est joué de ces obstacles, et son livret est plein de lumières, de chants heureux alternés de regrets qui soupirent ingénieusement, de couleurs vives ou tendres, d'effusions radieuses et de sourires fraîchement amoureux. Je considère telles de ces petites compositions, *Marie-Antoinette ou les Plaisirs solitaires*, par exemple, comme en leur genre des chefs-d'œuvre accomplis, et cette *Clara* étrange et tentante :

Parmi nos fêtes balnéaires,
Tentes d'ocre, écharpes, drapeaux,
Vierge maigre à l'œil cinéraire,
Tu promènes l'or de ta peau.

Martyre des saisons ferventes,
Le vent, le soleil, les embruns
Cinglent de lanières ardentes
L'ombre élastique de tes reins...

Evocation visuelle des plages en été, que n'eût point démentie la finesse du peintre Boudin, vers de familiarité presque héroïque qui classerait l'auteur entre son cher Tristan et Théophile... Mais M. Roger Allard sait emboucher d'autres cuivres glorieux, et nous avons récemment, dans une revue, lu avec joie une noble et ardente *Ode à la Paix Française ;* nous aimerons nous en souvenir.

Délassement intellectuel, avec la pratique avisée des rythmes libres enlaçant l'alexandrin rompu, le caprice de M. Georges-Armand Masson traduit le rêve, les espoirs, les visions enchantées des treize sultanes dans l'ombre voluptueuse de **la Mille et Unième**

Nuit. Elles sont un peu savantes, pourrait-on le leur reprocher ? des termes techniques les plus récents, mais l'une a dérobé la lampe avec l'anneau « dans la chambre d'un géomancien », une autre a pour instruments de son art une balance et un miroir, et la troisième est tout extasiée encore d'un fervent rêve maritime. Ainsi chacune exalte sa figure de songe, d'harmonie, de douleur, de fureur, de douceur ou d'espoir. Douze sultanes mortes déjà, quand la treizième qui résume des autres la fièvre, la suave beauté, la science et la malice, se lève et danse, et tous ses voiles se détachent, et elle se montre nue ; tout naît d'elle, les mondes dansent d'un égal mouvement, elle n'est que lumière et mouvement. Mais lui ne répond pas, elle le regarde.

Et quand il tourne ses regards
Vers les yeux qui l'interrogent avidement,
Elle lit sur ses lèvres froides
Un sourire si irrévocable
Qu'elle courbe la tête en frissonnant.

Une préface fraternelle, hautement laudative de Paul Fort nous présente M. Jules Supervielle et ses **Poèmes**. M. Supervielle partage avec Jules Laforgue cette particularité d'être un Français, essentiellement Français, né à Montevideo. Mais M. Supervielle a vécu en Uruguay, il a fréquenté, il aime les pampas. Paul Fort, avec justesse, remarque que les vers de M. Supervielle ne chantent pas dans les pampas une nature qui soit apparue étrange, exceptionnelle au poète ; il n'est pas un poète épris d'exotisme, séduit par l'exotisme. Il chante la pampa tout naturellement, comme Paul Fort l'Ile de France, parce qu'il y a toujours vécu, l'a toujours vue et admirée sans surprise. Et, de fait, quelques-unes de ces évocations les plus lumineuses, les plus tendres datent de là-bas :

Je suis dans le silence et dans la solitude,
L'immobile horizon m'emplit de lassitude.

Cela a quelque chose de mélancolique et de pesant qui éveille de longues nostalgies ; mais voici le retour vers la France, la traversée, l'escale, les paysages de l'arrivée et des villages de Béarn. *Avril en Montagne* :

Comme une femme, aux champs, porte de tièdes œufs,
Couleur de rose tendre et mouillés de campagne,
Ainsi l'on voit au loin que la mère montagne
Garde au pli de sa robe un village frileux ;

Et les toits curieux qu'un haut clocher surveille,
Disséminant sur eux l'appel du bronze noir,
Ont l'air de se pousser l'un l'autre pour mieux voir
La toujours différente et champêtre merveille...

Ainsi M. Supervielle imagine des horizons bizarres avec un bonheur de composition qui captive, en dépit de tout ce que la facture de son vers retient d'un peu épais, d'un peu difficile et lent, d'un peu inhabile ou de trop vite accepté. Il semble se contenter d'une idée séduisante, dont la mise en œuvre ne le préoccupe pas suffisamment ; cela ira toujours, cela vient comme cela peut venir, le poète laisse faire ; l'idée reste amusante.

Et c'est cette nonchalance au mieux faire qui, dans *les Poèmes de l'humour triste*, place M. Supervielle tant à l'écart du divin, tant profondément douloureux en ses gaietés d'espiègle même, Jules Laforgue, dont il paraît vouloir retrouver la trace, mais *la Filanzane*, *l'Arbre de grand restaurant*, *le Sonnet Capital* demeurent des fantaisies de choix et vraiment réussies.

Il manque à M. Supervielle, je le crains, un peu de recueillement, de contrôle de soi-même et d'âpreté plus minutieuse dans l'élaboration de ses poèmes : tout cela, question de volonté, d'application. Il lui serait possible d'acquérir ce qui lui manque, très aisément.

Quelle raison suffisante a imposé à M. André Tian d'écrire des **Poèmes** ? à M. Jean Tenant de réunir poèmes et stances en ce recueil **la Bonne Tâche** ? à M. J. Bal de publier ses **Trois Poèmes**, *l'Alouette de France*, *la Rose du Liban*, *Elégie* ? à M. Charles de Guerville de dédier de ses vers **l'Offrande à l'amour**, à M. Charles Bauby d'assembler **les Reflets du miroir**, à M. Adrien Chevalier de relier en un bouquet ses souvenirs et impressions d'**Avant et après l'orage** ? Versificateur, chacun d'eux, plus ou moins rompu à un métier docile, aucun d'eux n'a senti ou fait sentir ce frisson du large, n'ouvre au vent éloquent ce coup d'aile qui fait le poète : M. André Tian est banal, M. Jean Tenant est banal, quoique différemment, avec des apparitions soudaines de dons aussitôt éteints, et la hantise des poètes relus ; mais Moréas a dans ses *Stances* concentré l'expérience amère d'une vie douloureuse et secrète ! Rien à dire de M. Bal, et pas beaucoup plus de M. de Guerville, sinon s'émerveiller qu'il ait, dédaigneux des sceptiques, des méchants, des jaloux et des ignorants de la Poétique, en dehors du présent volume, entrepris une nouvelle *Franciade :* deux volumes en ont paru, dont un « poème en douze chants à la gloire de Jeanne d'Arc ». Du moins le recueil de M. Bauby forme-t-il un spicilège de beaux vers : on en rencontre de Verlaine, abondamment, de Gregh, de Bataille, de Sully Prudhomme en masse, de Richepin, d'Albert Samain, de Baudelaire, d'Armand Silvestre, de Rostand, de Charles Baudouin, de Gérard d'Houville, de je ne sais quels catalans et de Charles Bauby lui-même, piqués en épigraphe ; on rencontre aussi, après un sonnet auquel prépare une citation de Verlaine :

Est-elle brune, ou blonde, ou rousse ? Je l'ignore...

un autre sonnet, *la Femme de mon Rêve*, contenant, entre autres, ces vers où il est question d'une âme-sœur.

Qui me comprend, me parle, et m'aime, tour à tour,
Me sourit, m'encourage et me loue et me blâme,
Qui m'aime et me conseille...

Et il y a aussi un certain *Eventail pour elle*, démuni des plumes d'aucune épigraphe, où on lit :

... Ne sens-tu pas une caresse
Venir à chaque battement ?

. . . .

Cette aile, en ta main qui frissonne...

Il est vrai que celui que M. Bauby appelle assez cavalièrement Stéphane figure dans la bibliothèque où sont ses auteurs favoris, nous apprend-il, avec Samain et avec Verlaine...

Préférable la bonhomie de M. Adrien Chevalier, qui nous met au fait de ses voyages, de ses séjours, de ses lectures et de ses goûts ; s'il n'avait point tant le souci de tout expliquer, s'il s'en fiait à la suggestion, des morceaux comme ceux où il tente de moduler les musiques diverses que fait le vent dans les feuilles seraient d'un poète, mais il est partout pétri d'intentions littéraires ; trop de rappels et d'allusions, que ne se trouve-t-il soi-même ?

M. Mélot du Dy se débat, lui, pour être original. Il n'y réussit pas partout. Laforgue, Jammes, et Rimbaud et Claudel, que n'a-t-il étudié ? mais ses pas l'essoufflent sur la trace des maîtres ; il parodie ce qu'il prend chez eux pour de la désinvolture ; il oublie que leur apparent laisser-aller n'est qu'une effusion de spontanéité. Et puis quelle sveltesse dans l'allure est ici nécessaire ; M. Mélot du Dy nous fait trouver lourde à ses épaules l'**Idole Portative** : il danse, d'une danse, alors, bien accablée, bien que se fassent jour à travers le fatras du volume quelques pages sincèrement venues, où l'auteur ne songe plus à s'égaler à d'autres, et le final poème en prose (*Et Dieu sait qu'il y a des choses !*) est construit sur un ton grave qui donne à penser et impressionne.

Allumée par M. Jean Roux, **la Lampe devant l'Autel** n'est ni fumeuse ni sans clarté. Ces petits poèmes amoureux sont parfaits. Il n'y manque que de la nouveauté, forme, sensation, présentation, sentiment. On a lu et relu cent fois ces choses, également parfaites. Ah, comme un grand cri ferait bien, ou un paroxysme de passion !

De même M. Marcel Thiry, descriptif et doux à la manière de son compatriote Fernand Séverin, évoque l'amour dont tressaillent en lui **le Cœur et les Sens**, avec une sûreté de métier calme, indiscutable et, par endroits, charmante. Il a beau parcourir le monde, dater ces compositions successivement de Liége, de l'Océan Atlan-

tique 1915, de la vallée de la Strypa 1916, de l'hôpital de Kiew, de Kharbine : cela donne à penser qu'il a rempli noblement un rôle de soldat vaillant durant la guerre, mais l'émotion ne surgit pas de ces poèmes bien faits, un peu comme ceux des bons parnassiens de second plan.

M. Gabriel Nigond, par amour de son Berry, patoise en vers : le soldat de la guerre rentre dans son village, raconte ce qu'il a vu, s'enchante de ce qu'il voit ; c'est **le Livre de Thomas Gagnepain**, vers menus et, me semble-t-il, fervents et de sympathie profonde pour la terre, ceux des campagnes, les choses de la terre et de la famille, les espoirs humains. Je n'en puis dire davantage ; que vaut la langue paysanne de M. Nigond ? Je la suppose excellente et vraie, je n'en saurais juger.

Dante Alighieri, « Florentin de naissance », guidé, cette fois, non plus par Virgile, mais par le prophète Daniel, parcourt l'Enfer, le Purgatoire, le Paradis, à nouveau, durant la guerre de 1914-1918. De la sorte M. Boyer d'Agen développe **les Sept Paralipomènes à la Divine Comédie**. Cette fiction, séduisante, audacieuse, fait chanter pour des desseins nouveaux la triple rime aux lèvres de Dante ; plus d'un courage eût reculé. En en modifiant la disposition, M. Boyer d'Agen espérait-il atténuer la difficulté ? Il est amusant de voir passer dans ces tercets les noms de Foch, de Pétain, de Castelnau, de Venizelos et même de Péguy, d'y entendre exalter l'Alsace, honnir le Kaiser ou von Kluck, et, selon les subtilités verbales chères à celui qu'illumina la Béatrice, louer

> ... les présidant, noble orgueil de la France,
> Celui qui par son nom évoque la Clémence
> Et dont la vieille ardeur serait d'un lionceau...

« *Onorate l'altissimo Poeta !* »

ANDRÉ FONTAINAS.

LITTÉRATURE

Gustave Flaubert : *Premières œuvres. Tome troisième 1843-1845 ; l'Education sentimentale* (*Première version*), 1 vol. 3.50 maj., Fasquelle. — Dr Charles Ladame : *Guy de Maupassant*, 1 vol. s. pr., « Edition de la Revue romande, Lausanne ». — Jean Vic : *Les idées de Charles Rivière Dufresny*, 2 vol., s. prix, Hachette. — *De qui est-ce ?* avec une préface de Paul Reboux, 1 vol., 5 fr., Crès. — Jean Pellerin : *Le Copiste indiscret*, 1 vol., 4.50, Albin Michel.

Voici le tome troisième des **Premières œuvres** de Gustave Flaubert : la première version de l' « Education sentimentale ». Cette œuvre, écrite de 1843 à 1845, est très différente de celle éditée en 1859. On y rencontre, nous dit une note de l'éditeur, « comme dans *Les mémoires d'un Fou* et dans *Novembre*, des réminiscences personnelles et le caractère de Jules offre plus d'une ressemblance avec

celui de Gustave Flaubert ». Après avoir lu ce livre, roman tout à fait nouveau, j'admire la conscience littéraire de Flaubert, qui eut le courage de ne pas publier cette œuvre, pourtant très belle, et se remit au travail jusqu'en 1869. Mais, cette première version de « l'Education sentimentale » nous est aussi une révélation, et une sorte de confession, de Flaubert, et on se demande si quelquefois l'auteur de *Salammbo* n'a pas gâté quelques-unes de ses œuvres en voulant les impersonnaliser. Mais, quel exemple ou plutôt quels remords pour les Paul Bourget et pour les Paul Margueritte qui publient ou publiaient un roman éphémère tous les ans, tandis que les romans de Flaubert, bâtis et construits comme des cathédrales, dureront aussi longtemps que notre langue vivra. Flaubert sera demain un de nos grands classiques, et les professeurs de rhétorique feraient bien de le faire étudier à leurs élèves plutôt que certaines tragédies de Voltaire, déjà fanées et désuètes.

§

Guy de Maupassant, qui fut le disciple bien-aimé de Flaubert, usa de la même méthode et atteignit une presque égale perfection de langue et... d'impersonnalité. On a voulu démontrer que cette œuvre si sage était, dès les premiers contes, entachée de ce déséquilibre mental, de cette folie qui devait terrasser Maupassant. Le Dr Charles Ladame, privat-docent de l'Université de Genève, se révolte contre cette insinuation et prétend rendre à l'œuvre de Maupassant, comme il dit, « un témoignage de santé morale et psychique ». Le mal dont mourut prématurément le grand écrivain n'atteignit pas son œuvre :

Si, écrit le Dr Ladame, l'état mental de Maupassant avait été aussi gravement atteint qu'on l'a dit en lui attribuant les symptômes de ses propres personnages, on peut être certain que ses contes non plus que ses romans n'auraient vu le jour dans la forme admirable que nous savons. Avec un cerveau pareillement détraqué, mû alors par son seul talent d'écrivain, et sa plume de scribomane, à l'instar de tant d'autres pensionnaires des maisons de santé, il aurait rempli les tiroirs d'un aliéniste d'écrits sans queue ni tête, sans corps et sans âme ; peut-être, çà et là intéressants par des associations d'idées inattendues, mais toujours bizarres, incohérentes et franchement pathologiques. Il suffit, pour s'en persuader, de questionner ceux qui sont en commerce journalier avec les aliénés.

Comment se fait-il, alors, que Maupassant marque une telle prédilection pour des sujets de pathologie mentale comme dans le *Horla*, et qu'il ne se lasse point « de produire des héros et des héroïnes aux tares psychiques graves, voire des candidats à la maison de santé ?... » C'est en répondant à cette question, que se pose lui-même le Dr Ladame, qu'il résout le cas de Maupassant. Il nous le montre comme l'aboutissant d'une hérédité convergente et chargée. Il est,

écrit-il, ce qu'on est convenu d'appeler un psychopathe, un dégénéré. Ses diverses facultés sont loin d'être bien équilibrées :

Trop intelligent et analyste, trop averti pour ne pas sentir d'une façon aiguë ses manques, ses insuffisances, son impossibilité d'établir ou de rétablir l'équilibre de son budget affectif, Maupassant en souffre cruellement, Faible en ce sens, il se saisit de l'arme des faibles, il se venge, il méprise, il gouaille, il salit. De là les cent contes où la bêtise humaine est mise à nu.....

Attitude de défense ; mais, conclut le Dr Ladame, ce qui est pathologique, ce n'est pas la forme de la réaction, mais bien les causes qui la provoquent. Et l'*œuvre littéraire de Maupassant est*, écrit encore le Dr Ladame, *un effort, resté vain, de libération ;* elle est « la symphonie douloureuse d'un être violemment déçu et comme brisé, désadapté de son milieu, qui lutte pour retrouver son harmonie, se cherchant en vain lui-même et ne trouvant pas « l'autre moitié de lui » dans sa course incertaine au bonheur ». Dans une lettre inédite, citée par Neveux, Maupassant dit ses pensées désolées :

Penser devient un tourment abominable quand la cervelle n'est qu'une plaie. J'ai tant de meurtrissures dans la tête que mes idées ne peuvent remuer sans me donner envie de crier... je suis de la famille des écorchés. Mais cela je ne le dis pas, je ne le montre pas, je le dissimule même très bien, je crois. On me pense sans aucun doute un des hommes les plus indifférents du monde, je suis sceptique, ce qui n'est pas la même chose, sceptique parce que j'ai les yeux clairs. Et mes yeux disent à mon cœur : « Cache-toi, vieux, tu es grotesque », et il se cache.

Le Dr Ladame conclut que Maupassant a été blessé, « traumatisé » ; il a été froissé dans sa conception de l'amour, et n'a pas pu réagir et se libérer. Quel fut son bourreau ? mais il ne faut sans doute accuser aucune femme. Les êtres ainsi blessés sont leurs propres bourreaux à eux-mêmes, et c'est de leurs propres mains qu'ils se déchirent le cœur.

§

En m'adressant ces deux petits volumes qu'il a consacrés aux **Idées de Charles Rivière Dufresny**, M. Jean Vic m'écrit souhaiter que cette étude plaise aux lecteurs du « *Mercure* », dont Dufresny fut le Directeur au XVIIIe siècle, car jamais l'ancien « Mercure » ne fut aussi semblable au nouveau que lorsque Dufresny le dirigeait : « Les initiatives fécondes du « Mercure » d'aujourd'hui, écrit M. Jean Vic, renouent une tradition que Dufresny instaura jadis. »

Cette étude sera, en effet, une révélation pour beaucoup qui ne connaissent, et si peu, que le Dufresny, homme de théâtre :

Lorsque la critique moderne veut bien s'occuper de Dufresny, elle s'at-

tache surtout à déterminer la place qu'il a tenue parmi ses contemporains ; elle voit en lui un homme de théâtre parmi beaucoup d'autres, un rival malheureux des Regnard ou des Dancourt... Cet esprit si varié ne s'est point enfermé dans les limites étroites d'une période assez terne et stérile : il se dépasse lui-même et il devance son temps. Il est un « précurseur », le mot n'est pas trop fort : cet homme du grand siècle finissant, d'origine royale et favori du Grand Roi, pressent et annonce les luttes de l'âge qui suit. Par son activité de journaliste il fait songer plus d'une fois aux esprits les plus subversifs du XVIIIe siècle : à Voltaire et à Beaumarchais. Il est en même temps un « inventeur », qui crée en foule les idées neuves, et qui en approvisionne les écrivains d'écoles nouvelles : par ses œuvres de théâtre il se trouve avoir fourni à ce même Beaumarchais, pour ses chefs-d'œuvre d'intrigue, de nombreuses et fructueuses inspirations.

Ces remarques de M. Jean Vic sont fort intéressantes : elles nous montrent une fois de plus qu'en littérature comme en biologie il n'y a pas de génération spontanées, que les idées s'engendrent les unes les autres, et que les chefs-d'œuvre ne sont que la mise au point d'essais antérieurs. Je souris toujours lorsque de jeunes ou même de vieux écrivains prétendent n'user que d'idées neuves, que l'on retrouverait dans Platon, Aristote ou Confucius. Il ne faut pas craindre de perfectionner et de clarifier les idées des autres, et si Dufresny fut un « précurseur », il ne fit lui-même que préciser des idées déjà en formation. Si bien que pour comprendre le mouvement d'idées de la fin du XVIIIe siècle, il faudrait étudier toute l'histoire de France, et même remonter jusqu'à l'homme des cavernes.

Mais voici Dufresny, directeur du « Mercure », recueil déjà « vieilli et tout empêtré de traditions ».

Il succède à M. de Vizé (juillet 1710), écrivain lourd et embarrassé dans son style, discret compilateur, dont la compilation « dédaignée des précieux, plaisait aux gens raisonnables et aux beaux esprits de province ».

Dufresny, constate M. Jean Vic, qui a compulsé la collection des « Mercures », « change tout dans la forme du recueil, jusqu'à la présentation typographique ; il fait du « Mercure » quelque chose de vivant et d'imprévu. Il ne craint pas de « parler de soi » avec autant de sans-gêne qu'un romantique, de citer ses œuvres avec complaisance, d'interpeller son lecteur pour s'imposer à lui ».

Il prend sur lui d'adopter de nouveaux caractères dont « la grosseur énorme » réduit chaque page du « Mercure » à cinq ou six lignes d'une page ordinaire de même format, et il s'excuse ironiquement : « Plusieurs personnes ont la vue basse : j'ai fait attention à leur commodité, mais plus encore à la mienne à moi, car pouvoir aisément remplir un livre avec peu d'ouvrage c'est une commodité essentielle à un paresseux. »

Cette paresse, écrit M. Jean Vic, Dufresny la proclame et en fait

montre dans chacun de ses « Mercures » : il affirme et répète qu'il est insouciant, nonchalant, négligé. Il garnit le plus spirituellement qu'il peut la partie traditionnelle de sa revue, mais, partout où il peut, il « innove sans hésitation ».

« Il s'avise — idée qui a fait fortune de nos jours — d'un article de « Réponses aux anonymes », où il bavarde librement avec les personnes qui lui ont écrit. On y voit ses efforts pour exploiter le lecteur le plus qu'il est possible. » Et peu après il invente une nouvelle manière de faire des « extraits », c'est-à-dire des comptes rendus. N'est-ce pas, en effet, la meilleure méthode pour faire connaître un ouvrage que d'ouvrir le livre au lecteur ? Il y a encore actuellement de brillants critiques, capables d'écrire dix pages de critique sur un livre de vers, sans citer un seul de ces vers. Mais la prose d'un écrivain est d'une personnalité plus accusée encore, et comment parler d'un roman même, sans nous montrer le style, c'est-à-dire l'accent, le sourire, les gestes et la race de l'auteur ? Il suffit souvent de cueillir dans un volume une phrase pour juger l'homme et l'œuvre. »

Mais Dufresny va plus loin dans l'innovation, remarque M. Jean Vic : « Au lieu de faire lui-même la critique des pièces nouvelles — besogne ingrate et dangereuse — il imagine de la faire faire par les auteurs en personne : et ce n'est pas là autre chose qu'une première forme de nos modernes interviews. » M. Jean Vic note que M. Lanson, qui a oublié de feuilleter le « Mercure », signale dans sa « Littérature française » comme caractéristique de notre temps ce goût « de faire causer l'auteur sur son œuvre ». Dufresny commence par Crébillon, auquel il demande la critique de *Rhadamiste et Zénobie*, le grand triomphe du moment (que Dufresny trouvait sans doute fort ennuyeux !) et, avant de la publier, « il raconte, tel un « reporter » d'aujourd'hui, la conversation qu'il a eue avec l'auteur ».

Le « Mercure » de Dufresny eut une grande vogue ; J.-B. Rousseau a félicité le directeur de son succès, d'autres encore, mais il y eut aussi des détracteurs, des jaloux peut-être, enfin des récalcitrants, fidèles aux vieux préjugés, qui fondèrent un « Nouveau Mercure », si raisonnable et si ennuyeux qu'il mourut au bout de six mois.

Ce fut dans son recueil que Dufresny publia son *Parallèle burlesque d'Homère et de Rabelais*, qui était la continuation de la querelle des anciens et des modernes. Dufresny plaisante, mais, écrit-il, « un badinage a cela de bon qu'il peut éclairer certaines vérités qu'une dispute sérieuse ne ferait qu'obscurcir ». Et M. Jean Vic observe très justement : « Que manque-t-il maintenant pour faire de ces idées, de ce programme d'action, celui d'un Voltaire ou d'un Beaumarchais ? Il suffit de les transporter du domaine littéraire au domaine religieux et au domaine social. » Et M. Vic nous prouve

encore, avec de nombreuses citations à l'appui, que Beaumarchais doit beaucoup au théâtre de Dufresny. Il ne faut pas en faire un reproche à Beaumarchais, qui a su choisir ses inspirations. Beaumarchais a recueilli la gloire, sans qu'il l'ait cherchée peut-être. Dufresny s'est contenté du plaisir désintéressé de prodiguer ses idées et de les semer à travers le monde, sans même savoir si elles germeraient. Et, peut-être qu'en homme sage qu'il était, ne désirait-il pas qu'elles s'épanouissent avec tant d'exubérance ».

Une autre partie fort curieuse de l'étude de M. Jean Vic est celle où il nous montre Balzac puisant « des idées fécondes dans les *Nouvelles* ou dans les *Amusements sérieux et comiques* » de Dufresny, ces *Amusements*, livre tout à fait inconnu aujourd'hui et qu'un éditeur érudit et intelligent devrait bien rééditer. Si l'on remarque encore avec M. Jean Vic que le *Diable boiteux* de Lesage doit encore plus aux *Amusements* que les *Lettres persanes*, on peut donc « soutenir avec fondement que les *Amusements* ont eu leur part d'influence sur la « Genèse » du roman de mœurs.

On trouvera dans cette étude l'exposé de l' « Aventure du diamant », épisode imité par Balzac, qui pensa « réaliser une bonne affaire » en prenant au petit livre oublié de Dufresny le plus important de ses épisodes pour en faire tout un roman, la *Paix du ménage*. M. Jean Vic nous donne de longues citations des deux œuvres, et il peut écrire :

> Voilà une imitation qui touche de bien près au plagiat ! d'autant plus qu'une comparaison impartiale ne serait peut-être pas toujours, pour cette scène, à l'avantage du copiste. Il est permis de préférer le style de Dufresny « naturel et négligé » (comme il l'apprécie lui-même) aux exagérations précieuses et prétentieuses de notre grand romancier : des extases, des enivrements, des heures célestes, et, tout à côté, les « formes célestes » de la comtesse, l' « éclat surnaturel » de son visage, c'est beaucoup pour une aventure de ce genre...

Mais tout de même, Balzac reste original dans son roman : seulement, d'une plaisanterie de théâtre, du badinage d'un livre « d'amusements » il fait une « grave leçon de morale ». On peut préférer l'ironie de Dufresny.

§

Je veux signaler ce livre curieux, qui sera pour ses lecteurs un jeu et une sorte d'exercice de critique littéraire : **De qui est-ce ?** Oui, de quels auteurs ces pages choisies avec malice et érudition par M. Paul Reboux (1)? Je me suis amusé à ce jeu avec moi-même et je n'ai pas toujours gagné. Ce qui me console, c'est que, ayant lu

(1) Une table des auteurs sert de livre du « Maître ».

à un critique très érudit, éditeur d'une cinquantaine de volumes de poètes français, depuis les poètes de la Renaissance jusqu'aux poètes d'aujourd'hui, — ces vers célèbres :

Je suis le ténébreux — le veuf — l'inconsolé,
Le Prince d'Aquitaine à la tour abolie.
Ma seule étoile est morte, et mon luth constellé
Porte le soleil noir de la Mélancolie.

Il n'a pas su m'en dire l'auteur. Et je souris en pensant que les écrivains sont parfois moins reconnaissables dans leurs œuvres mêmes que dans les pastiches qu'en firent un jour MM. Reboux et Muller dans leur livre célèbre *A la manière de...*

§

C'est une sorte d'*A la manière de* que vient de composer M. Jean Pellerin, dans ce **Copiste indiscret** où l'on trouvera nos meilleurs écrivains d'aujourd'hui jusqu'à Jean Giraudoux, Francis Carco et Henri Duvernois. Ce sont des pastiches amusants et ironiques, qui démontent devant nous les rouages du talent et même du génie.

JEAN DE GOURMONT.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Les grands principes et les théories scientifiques. — La question du sommeil. — Charles Richet : *La sélection humaine*, Bibliothèque scientifique internationale, F. Alcan, 6 fr.

Depuis la guerre, contrairement à ce qu'ont craint certains, on s'intéresse beaucoup au mouvement des idées. Les nombreuses lettres que j'ai reçues depuis quelques mois — je m'excuse de ne pouvoir répondre à toutes — semblent indiquer que les problèmes scientifiques sont au nombre des préoccupations des lecteurs d'une revue littéraire.

Les **Grands principes** et les **théories scientifiques** ont toujours séduit les esprits cultivés. Dès qu'on s'attaque à un de ces principes, à une de ces théories, on voit de tous côtés surgir des protestations. Récemment j'ai critiqué ici et le *Principe de la relativité*, introduit depuis peu en physique par un savant allemand, et le *Principe de la division du travail*, qui règne en biologie depuis Milne-Edwards. J'ai été bien imprudent : on m'a accusé d'être injuste vis-à-vis de ces principes. Pour ce qui est du second, étant biologiste, je maintiens ferme mes critiques. En ce qui concerne le premier, je tiens à signaler le savant article de M. H. Varcollier paru dans la *Revue générale des Sciences* (28 février et 15 mars 1918).

D'une façon générale, les hommes de science ont cherché dans les principes scientifiques, dans les théories scientifiques, le repos de l'esprit. Les jeunes savants ont presque tous l'esprit inquiet ; ils

poussent leurs investigations dans toutes les directions, et le plus souvent la vérité fuit devant eux. Arrivé à un certain âge, on se fatigue facilement, on ne se contente plus d'incertitudes..., on érige un principe, on édifie une théorie, où tout se tient logiquement et qui satisfait l'esprit, parce qu'elle dispense désormais de chercher autre chose que ce qu'elle contient. Lamarck avait 65 ans lorsqu'il a publié sa *Philosophie zoologique*. Le darwinisme est également l'œuvre d'un vieillard.

§

Mais voici que moi-même — serait-ce déjà l'effet de l'âge? — j'ai imaginé **une théorie du sommeil.** Je l'ai exposée ici d'une façon très sommaire.

Un certain nombre de mes lecteurs m'ont demandé des renseignements complémentaires sur cette théorie. Je lui ai consacré un article dans la *Revue philosophique* (avril 1919, pp. 251-269). Pour répondre à une objection qui m'a été faite, j'attirerai l'attention sur quelques points qui me paraissent essentiels.

Si on compare le cerveau à une machine, on peut dire que de temps à autre le cerveau fait machine en arrière, et c'est alors qu'il dort. Au lieu de recevoir en abondance les multiples impressions des organes des sens et d'envoyer aux muscles les influx nerveux qui donnent à ceux-ci la tonicité, il reçoit presque exclusivement les sensations ayant pour point de départ les muscles plus ou moins relâchés. Le sommeil apparaît comme la conséquence d'un changement de signe de la polarité du cerveau, impliquant le changement de signe de la polarité de ses nombreux neurones, dits les uns sensitifs, les autres moteurs.

Mais, fait important, le sommeil peut, ou bien n'intéresser que le cerveau proprement dit, ou bien s'étendre progressivement aux autres segments du système nerveux central : cerveau moyen, bulbe, partie antérieure de la moelle épinière, partie postérieure de cette moelle. Rojansky, élève de Pavlov, dans un travail expérimental de grande valeur, a bien mis en évidence ce fait chez le chien. Alors que le cerveau proprement dit dort seul, les réflexes de la moelle se trouvent exaltés : il y a *hyperexcitabilité réflexe*, comme dans le cas de la grenouille décapitée. Mais à mesure que le sommeil s'étend au bulbe et à la moelle, à l'excitation des réflexes ordinaires succède leur affaiblissement progressif. Le sommeil se présente comme un mouvement de modalité spéciale qui se propage de l'avant à l'arrière de l'axe nerveux, et on peut parfaitement concevoir qu'il reste limité à une région de cet axe, et même à un territoire restreint : groupe déterminé de neurones « sensitifs » et « moteurs ».

On me fait observer que maintes fois on a constaté que « des sol-

dats, au cours d'une étape de nuit harassante, dorment, durant des kilomètres, dans le rang, en marchant». Vraisemblablement, si ce fait est exact, chez ces soldats le sommeil est purement cérébral et non médullaire ; la marche se fait « automatiquement », comme la natation chez les grenouilles privées des hémisphères cérébraux. Ces organes ne font que gêner l' « automatisme » des mouvements d'origine médullaire. Que les hémisphères soient supprimés, ou que les mouvements qui se passent dans l'intimité de leurs cellules nerveuses ne soient plus accordés avec les mêmes mouvements dans les cellules de la moelle épinière, le résultat est le même : les réflexes médullaires prennent plus d'importance, les activités automatiques se placent au premier rang. Et il y a certainement lieu de tenir compte de ceci pour comprendre le cas des somnambules.

On conçoit également que, pendant certaines périodes du sommeil, les réflexes dit de défense continuent à se produire.

Ainsi les mouvements ne sont pas absolument abolis pendant le sommeil : on peut chasser une mouche inopportune, on peut marcher... Mais il est intéressant de remarquer que, toutes les fois que les images motrices, *cérébrales*, deviennent assez fortes pour déclancher un mouvement, il y a cessation, au moins momentanée, du sommeil. On rêve qu'on fait un effort pour sauter dans un tramway en marche, pour ouvrir une porte, pour repousser un ennemi qui s'approche, et cela suffit souvent pour provoquer le réveil. Rojansky n'a-t-il pas montré chez le chien que les causes excitatrices des mouvements amènent la cessation du sommeil ?

Une forme de sommeil assez fréquente est la *forme oscillante*. Il arrive qu'on tombe soudainement dans un sommeil profond ; au bout de deux heures ,par exemple, on se réveille, on ne ressent plus aucunement le besoin de dormir ; c'est pour deux heures environ l'insomnie complète ; tout à coup on se rendort pour se réveiller, pour se rendormir, etc. Ces alternatives de sommeil et d'insomnie sont des plus curieuses ; or, c'est vers la fin de chaque période de sommeil que les images motrices prennent le plus d'intensité.

§

Pour avoir nié ici le rôle de la sélection dans l'évolution des êtres organisés, j'ai eu à subir des critiques assez vives, tant est grand l'attachement aux idées darwiniennes. Est-ce parce qu'elles ont permis aux « libres penseurs » de combattre les « croyants » ? Toujours est-il qu'on n'aime pas beaucoup dans certains milieux qu'on critique le darwinisme. Et pourtant cette théorie ne tient plus guère debout. La plupart des biologistes contemporains l'ont abandonnée ; seuls quelques physiologistes lui restent fidèles. Parmi eux est Charles

Richet, qui vient de publier un ouvrage d'une lecture attachante, **la Sélection humaine**.

J'ai dit ici à plusieurs reprises mon admiration pour ce savant si original, et à l'esprit si cultivé. Aujourd'hui je ne puis partager ses idées sur la toute puissance de la sélection.

Pour Charles Richet, « le but de la vie, c'est d'être heureux ». Georges Duhamel est arrivé à la même conclusion : « Il m'a fallu dépasser le milieu de l'âge, dit-il dans *la Possession du Monde*, pour acquérir la certitude que le bonheur était le but de ma vie, comme il est le but de toute l'humanité, comme il est le but de tout le monde vivant. »

Pour Charles Richet, « le bonheur des êtres humains contient toute la morale », et « le progrès, c'est une plus grande somme de bonheur répartie entre nos frères humains ».

Le professeur Richet croit au *progrès* et à la *sélection*, facteur du progrès. A-t-il raison ? Il est intéressant de rappeler les opinions à cet égard de notre regretté Remy de Gourmont.

De Gourmont, comme le rappelle d'ailleurs l'auteur de *la Sélection humaine*, a soutenu le principe de la *constante de l'intelligence*. « Ce qui augmente, c'est le matériel avec lequel s'exerce l'intelligence de l'homme ; quant à l'intelligence elle-même, elle est invariable ; elle ne peut pas varier. » Richet rappelle l'œuvre des Grecs, « œuvre de jeunesse », avec ses erreurs, ses illusions, ses enfantillages, ses discussions oiseuses, mais aussi œuvre géniale ; il accorde à de Gourmont que, depuis les Grecs, il n'y a pas eu de progrès, mais il se garde d'en déduire que le progrès est impossible.

Il n'y a pas eu de progrès, parce que l'homme n'a pas cherché le progrès. Les unions ont été livrées à tous les hasards. Il s'est fait des mélanges de toutes les races ; les barbares se sont mêlés aux civilisés ; les criminels et les imbéciles n'ont pas été écartés. Une anarchie effroyable a dirigé les procréations. Toutes les races, toutes les cultures, toutes les individualités, les meilleures et les pires, se sont accouplées sans guide ni loi. Et pendant deux mille ans l'humanité a erré à la dérive, sans gouvernail ni boussole.

Il y aura progrès, lorsque l'homme pratiquera la *sélection humaine*.

Que la sélection puisse aboutir à des résultats aussi merveilleux pour l'espèce humaine que pour les espèces animales, il n'est pas permis d'en douter un seul instant.

C'est bien là la croyance en la toute puissance de la sélection. Remy de Gourmont se montrait, lui, fort sceptique lorsqu'il écrivait :

Pendant une quarantaine d'années, le monde savant, puis tout le monde, crut que Darwin avait trouvé la clef du problème de l'évolution ; mais maintenant le monde savant conçoit des doutes, et tout le monde en concevra bientôt.

Cette clef darwinienne, c'était la sélection naturelle. La clef s'est rouillée ; elle n'ouvre plus aucune porte. Mais, chose curieuse, elle ferme celle de l'évolution : on avait cru qu'elle expliquait la transformation des êtres et voilà qu'elle explique leur constance. La sélection, si elle avait lieu, expliquerait merveilleusement la fixité des espèces.

Du fait que la sélection n'a pas agi chez l'homme, le professeur Richet ne conclut pas à l'inefficacité de la sélection en général, bien au contraire. Il cherche à prouver, dans son livre, que la sélection humaine est possible, qu'elle est désirable, qu'elle est nécessaire, qu'elle sera l'unique souci et le grand effort des générations futures.

Quelles seront les « formes sociales de la civilisation future » ? — On cherchera le progrès dans deux directions différentes : celle du *socialisme*, celle de l'*anarchie*.

La société socialiste, hiérarchique, despotique, uniforme, assurera le bien-être à tous ses membres, elle ne sera pas très malheureuse, ni très heureuse non plus. A cet idéal *d'égalité* la société anarchique oppose l'idéal de *liberté*. La liberté tue l'égalité. Il faut donc choisir. Charles Richet n'hésite pas : « Puisque la liberté est l'élément essentiel du progrès individuel, je lui sacrifie immédiatement l'égalité. »

Pour l'éminent physiologiste le mot d'*égalité* est lui-même un non-sens.

Charles Richet consacre tout un chapitre à combattre le dogme de l'égalité des races humaines ; il fait le procès de la race noire ; il se montre peu enthousiaste pour la race jaune : les Chinois considèrent la science et l'industrie comme des exercices inférieurs, indignes de fixer l'attention d'un sage ; il est vraisemblable que ce dédain cache une impuissance réelle pour la science ; chez les Japonais il y a une puissance extraordinaire d'assimilation et d'imitation, mais cela ne prouve aucunement leur force créatrice.

Conclusion : il faut interdire le mariage des civilisés avec les races inférieures. Il faut également interdire le mariage aux malvenus, aux criminels, aux difformes, aux débiles.

Le mariage devra être réglementé d'une façon très sévère.

Dans les sociétés futures, les individus auront donc toutes les libertés, sauf celle de procréer des hommes qui ne soient pas vigoureux, intelligents, sains et beaux.

GEORGES BOHN.

LES REVUES

L'Opinion : une prophétie de M. Gabriel Hanotaux en juillet 1914 ; le but de Probus : organisation de la démocratie. — *L'Europe nouvelle :* la mort frappe surtout, parmi les enfants, ceux des pauvres. — *La Revue critique des Idées et des Livres :* ce qu'elle a fait et veut faire. — *Revue des Deux Mondes* : M. Pierre Loti amoureux de l'impératrice Eugénie. — *La Revue de Paris :* lettres d'Abel Ferry. — *Littérature :* poèmes inédits de Charles Cros. — *Les écrits nouveaux :* un poème de M. Guy-Charles Cros. — Memento.

Les revues sont (plus que les journaux et pour cent raisons déri-

vées la plupart du mercantilisme des administrateurs de quotidiens et de la faiblesse morale des écrivains qui permet cette domination) ce que l'historien futur de notre époque pourra consulter avec le plus de fruit, pour en décrire les courants d'idées avant, pendant la guerre, et depuis la signature de cet interminable armistice qui finira peut-être par devenir la paix.

Sous la plume de Mme Marie-Louise Pailleron, l'**Opinion** (9 août), évoquant le 2 août 1914, rappelle ceci :

Quelques-uns de nos écrivains, et non des moins illustres, avaient certifié pourtant que l'assassinat de Serajevo « ne saurait troubler la paix de l'Europe » (25 juillet 1914), et aussi que « François-Joseph désirait ardemment cette paix ». Ah ! nous pouvions être tranquilles ! Bons prophètes !

Ce « bon prophète » fut, en l'espèce, M. Gabriel Hanotaux, ancien ministre des Affaires Etrangères, l'un des fondateurs de cette alliance française avec le tsarisme germanophile, qui avait disqualifié notre République aux yeux de la nouvelle Russie par des complaisances policières infamantes pour un régime démocratique. Le bolchévisme actuel n'a été possible que par les suites de cette politique de cour suivie à Saint-Pétersbourg sous l'inspiration d'un Hanotaux, si clairvoyant toujours qu'il a entrepris d'écrire, au jour le jour, l'histoire de la guerre, et par la faute des petits hommes qui lui ont succédé au Quai d'Orsay. On ne saurait trop redire que, le 25 juillet 1914, dans *la Revue hebdomadaire*, M. Gabriel Hanotaux garantissait la paix de l'Europe et répondait des sentiments pacifiques de François-Joseph.

Aujourd'hui, les revues sont toutes émues des couleurs que prendra l'avenir immédiat. Nous avons déjà parlé ici du groupement *Probus*. Il en peut sortir de l'excellent. Du moins, est-on sûr que les jeunes forces qu'il associe secoueront la tutelle des vieillards si chargés d'honneurs qu'ils semblent aujourd'hui, tel un Gabriel Hanotaux, n'avoir été officiellement récompensés que pour leurs lourdes erreurs dans les charges d'Etat où ils s'étaient hissés.

Voici en quels termes Probus se présente pour recruter de nouveaux adhérents :

Faire l'Union raisonnable après l'Union Sacrée, — ouvrir la grande époque démocratique de la France en construisant l'avenir de la nation au-dessus des partis, — organiser le « bon Etat » nécessaire à l'œuvre sociale et morale qui doit aller de pair avec l'œuvre économique, — rassembler les forces puissantes du syndicalisme, du régionalisme et de la liberté victorieuse, pour le plus grand profit d'une France renouvelée dans ses méthodes comme dans son esprit, dans les pouvoirs publics comme dans les œuvres individuelles, enfin dans sa volonté de vie, — tel est le but de Probus et des fondateurs de l'A. N. O. D., Association Nationale pour l'Organisation de la Démocratie (3, rue Tronchet, VIIIe).

L'œuvre économique, on le voit, est ce qui, tout d'abord, sollicite l'examen de ceux qui veulent être les organisateurs de la paix. A ceux-là, nous dédions la lecture de cet entrefilet emprunté à l'**Europe nouvelle** (16 août) :

Il y a quelques années déjà, les recherches d'un biologiste et sociologue italien, le professeur Niceforo, démontrèrent que les diverses classes sociales se différenciaient réellement par le poids, la taille, la longévité et divers autres caractères physiologiques.

Une confirmation poignante des rapports entre la richesse et la santé, entre la situation économique des individus et de leur force vitale, nous est donnée dans le rapport pour 1918 du bureau des enfants qui fonctionne au Ministère du Travail américain.

D'après ce document, on voit qu'il existe une relation directe entre le taux des salaires et la mortalité infantile, l'une s'abaissant lorsque l'autre s'élève, et inversement. On a trouvé que, là où le chef de famille gagnait moins de 450 dollars par an, 16 o/o des enfants mouraient : là où le salaire varie de 450 à 550 dollars, la mortalité s'abaisse à 13,4 o/o ; pour une moyenne de salaire de 850 à 1.050 et de 1.050 à 1.250 dollars, le taux de la mortalité s'abaisse à 8,4 et 6,4 o/o respectivement.

Pour établir ces chiffres, 23.000 enfants ont été enquêtés ; près de 27 o/o d'entre eux avaient des pères gagnant moins de 550 dollars, tandis que les pères de 12 o/o seulement gagnaient plus de 1.250 dollars.

R. P.

Toute la question sociale tient là-dedans. Ces chiffres condamnent à mort, — et à mort brève, — une société dont ils démontrent la cruauté : l'enfance d'autant plus menacée qu'elle est engendrée dans la pauvreté. Le règne est fini, ou il faut qu'il le soit, des économistes qui établissent de pareilles statistiques et vont s'asseoir dans un fauteuil académique pour y « conserver » des sciences morales et politiques « incapables de guérir une telle plaie ». La paix ne doit plus être aussi meurtrière que la guerre et, plus lâche, plus inhumaine, encore tuer surtout les enfants pauvres.

La démobilisation a permis à quelques colonels de la meilleure volonté de belles harangues d'adieu aux soldats rendus au foyer. La plupart de ces discours préconisaient la repopulation. Elle est une nécessité vitale, soit. Les organisateurs de demain le reconnaissent tous. Qu'ils songent d'abord à écarter des berceaux pauvres, remplis par la seule joie laissée au pauvre, la mort qui les vide.

§

La Revue critique des Idées et des Livres a repris en juillet sa publication suspendue depuis août 1914. Ce numéro est un hommage aux 17 tués à l'ennemi, aux 3 disparus, aux 3 morts sous les drapeaux, qui comptaient parmi ses collaborateurs, et, en particulier, à Pierre Gilbert, le plus brillant d'entre eux. Ce numéro est aussi un résumé de l'œuvre accomplie par la Revue depuis sa

ondation, dans un « parti pris de lucidité » qui lui a permis de concilier une rigoureuse discipline intellectuelle et une pratique ssez libérale, une hardiesse de tous les jours ».

Voici la conclusion d'un éditorial :

La guerre a dispersé les écrivains aux quatre vents de l'Europe et sur ous les champs de bataille. Ceux qui en reviennent, et celui qui, retenu in des combats, a vécu consciemment ces quatre années, ont à produire ne incomparable expérience. Les leçons sont à éclaircir d'une guerre plus rosse d'événements et de conséquences que cinquante années de paix. ne somme inouïe d'observations tant personnelles que générales veut être essée et analysée. Conseillant de partir des expériences les plus claires de la sagesse la plus empirique, *la Revue critique* a confiance que l'or-e, s'il est d'abord rétabli dans les esprits, ne peut manquer de se tra-uire dans les idées et dans les faits.

M. Jean Rivain expose « la direction de la revue » : « essentiel-ment, notre revue est une revue de critique générale », dit-il.

Entendons par là qu'elle s'appuie solidement sur une méthode critique et parti pris réaliste qui ont fait leurs preuves et que, par ces moyens rouvés, tout ce qui vient au plan de l'actualité ou mérite d'y être mis, it passer au crible d'une intelligence aiguisée de telle façon que le lec-ur en garde une idée claire et saillante.

La Revue critique s'adresse à « l'élite ouverte et cultivée », une te dont les éléments sont, dans l'esprit de M. Jean Rivain, « *l'hon-te homme* du grand siècle ».

§

Une page de *Prime jeunesse* où M. Pierre Loti, — **Revue des eux Mondes** (15 août) — se raconte avec un charme extrême, ec un peu d'apprêt aussi, comme les mémoires féminins les plus ncères en révèlent toujours :

XLIII

En mai, je tombai tout à coup très amoureux de l'Impératrice. (C'est accident qui arrivait à beaucoup d'hommes de ce temps-là.) Elle allait vent du côté du Champ-de-Mars, pour inaugurer différentes choses, et perdais des heures de travail à attendre le passage de sa voiture, très curément confondu parmi la foule. A demi-couchée dans son landau, avait une autre allure que les autos des princes de notre époque, était idéale à voir passer, et aucun profil de femme n'était compa-le au sien. Pendant la fin de mon séjour à Paris, son image suffit e préserver complètement des filles que mes camarades fréquentaient. ans ces notes, où j'ai déjà ouvert tant de parenthèses sur l'avenir, je bien parler aussi de ma présentation à cette souveraine qui n'eut lieu trente années plus tard, après sa déchéance effroyable. A l'Hôtel tinental, le hasard m'avait fait habiter tout auprès de son apparte-t de louage, et elle avait bien voulu m'accorder gracieusement une

audience. Mon émotion fut grande quand je la revis là, devant moi, belle toujours, mais si changée, dans son éternelle robe de deuil en laine noire. Jadis, qui m'eût dit qu'il me serait donné un jour de baiser cette main, alors si inaccessible pour moi et que j'avais tant de fois regardée de loin, à peine distincte au milieu des dentelles du costume d'apparat et passant si vite, au grand trot des chevaux magnifiques ! Dans ce simple salon d'hôtel, Sa Majesté était assise à contre-jour près d'une fenêtre et son profil de septuagénaire, resté charmant, se détachait en ombre sur le jardin des Tuileries, sur les plates-bandes de fleurs qui remplaçaient aujourd'hui son palais d'Impératrice. Elle daignait sourire avec une bienveillance amusée, quand je lui contai discrètement les enthousiasmes du pauvre petit lycéen d'autrefois perdu dans la foule pour l'apercevoir...

§

La Revue de Paris (15 août) publie des lettres d'Abel Ferry, écrites d'août 1914 à mars 1916, au milieu des soldats. L'auteur était d'éducation essentiellement bourgeoise, le neveu de Jules Ferry, le fils du sénateur Charles Ferry. « Député, ministre et soldat, il fut une sorte de synthèse concrète et douloureuse de la nation armée », lisons-nous. Et encore, qu'il était « le bourgeon terminal » de « plusieurs générations de parlementaires ».

Le témoignage d'Abel Ferry, en faveur de la vérité sur la guerre est de ceux qu'on ne saurait négliger.

Retenons celui-ci :

17 avril 1915. — 2e C. A.

Le plan allemand n'a pas échoué autant qu'on se plaît à le dire. Il s'est tout au plus déformé. La France n'est pas désarmée, mais elle est partiellement conquise. La volonté allemande est de nous amener, après nous être vainement usés sur ses tranchées, à traiter, l'ennemi étant encore en possession du territoire conquis. Or, ce que j'ai pu voir de la guerre pendant huit mois, sublime par en bas, inquiétante par en haut, me conduit à penser que si le G. Q. G. continue à grignoter dans ses attaques fragmentaires les forces d'offensive de ce pays, le jour est proche où l'armée française devra renoncer à rompre le front.

La guerre d'usure. — Tous les officiers de tous grades qu'il m'a été donné, en tous lieux, de voir, déclarent : « La guerre d'usure, *elle se fait contre nous.* »

L'homme qui condamnait ainsi le généralissime de 1915 n'a jamais été un révolutionnaire, un antimilitariste, un défaitiste, pour employer un des mots en usage dont on discrédite les témoins, en faveur d'une certaine orthodoxie laïque. Abel Ferry a écrit : « Comme il est vrai que tout Français naît soldat ! » Il a écrit aussi :

27 novembre 1914. — 166e R. I. 4e Cie.

J'assiste fortuitement à la conversation de deux grands chefs, dont l'un est notre général de division. Ils discutent opérations. Je traduis : ils discutent nos vies. Le général X... se montre d'ailleurs précis et méthodique. Il monte son affaire en horloger, d'un peu loin, mais minu-

tieusement. Il compte sur ses doigts ses coups de canons, car les approvisionnements sont si raréfiés que la place est obligée de compter ses obus comme un vieillard ses dépenses.

Mais pourquoi le général emploie-t-il ce « je » ? Ce « je » me déconcerte, qui annexe tant de jeunes gens à cette tête blanche. « J'ai été attaqué à Pintheville-Riaville. » Eh non ! ce sont mes camarades, mes hommes, nous, qui avons subi le bombardement. « J'irai à Marcheville », et « je », ce sont des hommes qu'il n'a jamais vus, dont il sait tout juste le nombre, le numéro de régiment, qui iront. Et pourtant ce « je » accapareur et sinistre est légitime. Il exprime l'inégalité nécessaire du cerveau qui doit penser et des membres qui doivent agir. Il exprime la supériorité du chef sur l'exécutant, la gloire comme l'électricité s'accumule aux sommets, et nous, nous sommes l'innombrable et anonyme forêt.

Et voici la dernière lettre publiée d'Abel Ferry :

30 mars 1916. — 91e R. I.

Le capitaine Lambert est nommé commandant du 66e bataillon de chasseurs à pied. J'en suis heureux pour lui, je le regrette pour moi.

Il y a deux catégories d'officiers : les fonctionnaires, et ceux qui aiment la guerre. Ceux qui aiment la guerre seront tués, mais ils auront donné la Victoire ; les autres, les fonctionnaires, l'écriront. Oui, ils écriront la guerre à la gloire des états-majors. Qu'importe ! la terre de France saura reconnaître les siens. On saluera éternellement les petites tombes dans les champs et les bois jusqu'à ce que peu à peu elles disparaissent dans l'éternelle nature.

Les autres, des cimetières de bourgeois avec des allées sablées, une concession perpétuelle, un bel enterrement, sur leurs vieux jours, ils auront même peut-être des discours ; les autres, auront le regret rapide de ceux qui les auront connus et compris.

Qu'importe, l'homme qui aime son pays retourne naturellement à la troupe, à la bataille, à la souffrance, à la victoire, qui se fait comme le sang va au cœur... Lambert, Mistarlet, voilà les vrais vainqueurs. Je les aime et je tremble pour eux...

§

Littérature (août) publie ces deux poèmes inédits de Charles Cros communiqués par M. Ernest Raynaud à qui l'auteur les avait donnés :

SUR LA MORT DE LA DUCHESSE DE CHAULNES

Elle est morte, la duchesse,
La duchesse aux cheveux longs,
Mêlés, roux, châtains et blonds,
Sa plus réelle richesse.

On l'a tuée avec soin,
Au nom de toutes les frimes.
Moi, je trouverai des rimes
Qui s'en vont bien loin, bien loin...

Pour écraser, joie amère,
La vieille affreuse qui mord
Et poursuit jusqu'à la mort
Cette femme, cette mère !

Ils s'aimaient bien tous les deux :
Et puis, la vieille est venue,
Puis une histoire inconnue,
Et deux tombes restent d'eux.

Je bénis vos derniers hôtes,
Belle morte en satin blanc :
Dans votre regard troublant
Ils n'ont pas cherché de fautes.

Cheveux roux, châtains et blonds,
Notre réelle richesse,
Vous la leur léguez, duchesse,
En allant où nous allons,

Où nous avons l'espérance,
Après le passage noir,
De retrouver, de revoir
Les belles dames de France.

MADRIGAL

Belle, belle, belle, belle,
Que voulez-vous que je dise
A votre frimousse exquise ?
Riez, rose sans cervelle.

Vos yeux de saphir, grands et clairs,
Inquiètent comme les ondes
Des fleuves, des lacs et des mers,
Et j'en ai des rages profondes.

Mais je suis pourtant désarmé
Par la bouche, rose de mai,
Qui parle si bien sans parole,

Et qui dit le mot sans pareil,
Fleur délicieusement folle,
Eclose à Paris, au soleil.

Et M. Guy-Charles Cros, le fils de Charles Cros est lui-même un des poètes les plus remarquables de ce temps, donne aux **Ecrits nouveaux** (juin-juillet) des poèmes d'une pensée, d'une plastique, d'une musicalité très admirables.

Amour, gloire, bonheur, mots dorés et sonores
qui prenez à la glu tant de cœurs trop ardents,
combien d'années, mots vains, nous tiendrez-vous encore
captifs de votre tendre et tiède enchantement ?

Pourtant nous connaissons les hommes et les femmes ;
ce qui se cache en nous, nous l'avons deviné,
et nous savons que rien, ni les corps ni les âmes,
ne nous donnera plus qu'il ne nous fut donné.

Nous sommes cependant, et continuons d'être,
comme un fleuve qui va par sa masse entraîné ;
nous avons beau savoir, nous avons beau connaître,
le soleil nous enivre autant qu'un nouveau-né.

Nous ne nous lassons point, malgré l'âge et les rides,
de traquer le plaisir d'un long et dur effort,
et si la joie échappe à notre étreinte avide,
l'espérance nous verse un philtre doux et fort.

Ainsi qu'un moribond se tourne vers la lampe,
vers un jeune idéal nous tendons tous les mains ;
tandis que les cheveux blanchissent à nos tempes,
nous brûlons les relais... Demain, vienne demain !

Ah, quitte enfin ce jeu et cesse ces voyages !
Toi, qui toujours vécus d'espoir déçus, apprends
à regarder la vie au vrai de son visage.
Rien n'est plus éternel qu'un fugitif instant.

Rien n'est plus éternel et rien n'est aussi nôtre ;
tant d'innocentes joies fleurissent parmi nous !
Beaux mots vides, bonheur, gloire, amour et tant d'autres,
il faudra bien pourtant qu'on se passe de vous !

§

MEMENTO. — *Les Mouettes*, « revue lyonnaise, mensuelle, illustrée », a 19 signatures au sommaire de son 1er numéro (août). Son directeur, M. Gaston Clopeau, y signe pour sa part huit fois.

> *Les Mouettes* sont placées sous le patronage des dix-sept cent mille morts et des millions de cœurs brisés qu'a coûtés la libération de la Patrie,

écrit M. Gaston Clopeau.

Lumière (no 1-août) paraît à Anvers : 160, avenue d'Amérique. C'est « l'effort d'une poignée de jeunes vers des buts de clarté ». Son directeur, M. Roger Avermaete, proclame son « Rêve de paix et de concorde ». M. René Vaas parle de « la grotte adamantine du vers de Racine ». M. Ch. Plisnier donne un poème qui n'est pas sans vigueur : « Siècle du Poing Levé ! »

The Anglo-French Review (15 août) : « Dernières aventures de Crusoe », par M. Charles Derennes. — « Le chant de Charing-Cross », par M. Paul Morand. — « Un hôtel anglais à Paris en 1792 », par M. Ludovic Fortolis.

La Revue hebdomadaire (16 août) : « Le retour à l'autel », par M. de Poncheville, abbé. — « Albert Dastre », par M. Gaston Bonnier.

Revue bleue (2 et 9 août) : M. A. Chuquet : « Les chants allemands de 1870 ». — « Les chevaliers teutoniques », par M. F. Pascal.

Le Correspondant (10 août) : « Silhouettes de la guerre : M. Knox », par Miles.

Le Carnet critique (août) vient de publier « Le Grenier de Montjoie! », par M. Fernand Divoire, où est relaté l'effort de M. Riciotto Canudo avant la guerre.

Je sais tout (15 août) : « L'amitié d'un grand homme », roman nouveau de M. Henri Duvernois. — « Le chef d'Escadre », poème de M. Abel Bonnard.

Le Feu (1er août) : M. A. Erlande : « Ode au Pugiliste vainqueur ».

Les Cahiers de Provence (août) : M. Cecil Marfred : « La littérature et la guerre ».

La jeunesse nouvelle (juillet, Louvain, 89, boulevard de Tirlemont) : M. G. Doutrepont : « Les débuts littéraires de Verhaeren à Louvain ».

Le Crapouillot (15 août) : « Son nom », nouvelle de M. Louis Roubaud. — « Isadora Duncan », par M. J. Bernier. — « La guerre au Théâtre », par M. J. Galtier-Boissière.

Les Temps nouveaux (15 août) : « Le sophisme anti-idéaliste de Marx », par M. Paul Gille. — « Le problème russe », par M. Ch. Cornelissen. — « Défilé », un beau poème de M. Henry Jacques.

Notre voix (17 août) : « Jusques à quand? » par M. Genold, abrégé par la Censure. — « Le collier de Bellone », recueil fait par Ermenonville de phrases écrites ou prononcées par les personnages officiels à propos de la guerre, — recueil d'un extrême intérêt. — « Essai sur la guerre », par Verax.

Les Tablettes (15 juillet-15 août) : « Bret Harte », par C. Otis-Cox. — « Trois légendes romaines », par Mme Françoise Rémy.

La Minerve Française (15 août) : « Villiers de l'Isle-Adam », par M. Emile Baumann. — « L'autre Béatrice », poème de M. Ch. Derennes. — La fin du « Paul Claudel » de M. P. Lasserre. — « Les petites trilogies », des poèmes en proses de M. A. t'Serstevens où s'affirment la nouveauté d'inspiration et l'art savant de ce bel écrivain.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

THÉATRE

ODÉON : *La Princesse*, pièce en quatre actes, de MM. Paul Géraldy et Robert Laveline (5 juillet). *Loyauté*, pièce en trois actes de MM. Maurice Léon Kerst et Eugène Berteaux. *Les Trois Masques*, pièce en un acte de M. Charles Méré (1er août). — Un quatrain d'André Rouveyre.

Ce n'est pas toujours drôle d'aller au théâtre. Je crois l'avoir déjà dit, du moins l'avoir déjà donné à entendre. J'ai le bonheur d'habiter une maison tranquille, isolée, loin du bruit, des visites et des conversations. Par les fenêtres, pas d'autre vue que celle de jardins se succédant, séparés par de légères clôtures, n'en formant tous, pour la vue, qu'un seul. Tout alentour, le silence, et pour le troubler à de rares moments, seulement le bruit d'une auto sur la route de Paris à Robinson, ou celui des trains allant et venant entre ces deux points. Pour dire le vrai, je ne suis pas fou de la nature. Malgré un grand jardin, charmant d'abandon, où tout, depuis les arbres jusqu'aux herbes, pousse et fleurit à son gré, je vis plutôt perpétuel-

lement dans cette maison paisible, et, dans cette maison, de préférence dans une pièce au premier, d'où la vue s'étend assez loin. Ce n'est pas un endroit bien somptueux, cette pièce. La littérature, non plus qu'aucun autre travail, ne m'a encore bien enrichi. Ce n'est pas non plus un endroit absolument pauvre. Je vous la décrirai, pour vous amuser. Cette description me permettra aussi, plus tard, si je viens à la quitter, de la revoir avec plus d'exactitude que par le souvenir. L'ameublement en est peut-être un peu disparate. Il est celui que le hasard et les fortunes successives m'ont donné. Qu'on ne croie pas que j'y tienne beaucoup. Je n'ai pas du tout l'instinct de la propriété. Vivre dans des meubles à moi ou à d'autres m'importe peu. Si ce n'étaient la promiscuité, le manque de silence et d'isolement, je vivrais aussi bien à l'hôtel. Au reste, de cet ameublement, je n'ai pas acheté grand'chose. Une maîtresse que j'avais avait la passion du mobilier. Elle achetait, achetait sans cesse, de vieilles choses, souvent très bien. Un jour, elle s'envola, emportant ce qui lui plaisait, me laissant le reste. Je m'en suis accommodé. Je me rappelle, quelques jours après son envolement, elle revint, pour une demi-douzaine d'armoires qu'elle avait oubliées. Un nouveau chien était entré chez moi depuis son départ. Elle le vit. — « Tiens, me dit-elle, vous avez un nouveau chien ? — Chère amie, lui répondis-je, une bête s'en va, une autre arrive ! » Mais que je vous fasse mon inventaire. Comme bureau, une table Louis XVI, en merisier ciré, simple, un peu abîmée, un peu négligée, mais encore d'un assez bel œil. Pour m'asseoir à cette table, quand je travaille, une chaise de je ne sais quel style, mais fort commode pour son emploi, achetée, dans ma jeunesse, à la vente de Camille Doucet. Seigneur Dieu ! écrire assis sur la chaise de Camille Doucet ! J'espère bien que ce que j'écris ne s'en ressent pas ? Auprès de cette table, un fauteuil sans intérêt, au siège défoncé, tout rembourré avec de vieux numéros du *Mercure*, de préférence des numéros contenant des chroniques de théâtre. Sur la cheminée en marbre blanc, devant une grande glace qui réfléchit toute la pièce, entre deux chandeliers Louis XVI, à côté d'une reproduction d'un dessin de Berthe Morizot, un petit secrétaire, meuble de poupée, qui appartint à une sœur que j'eus, que je n'ai jamais connue, et qui était en même temps ma cousine, car mon père eut pour maîtresses les deux sœurs : je suis né de l'une et cette sœur de l'autre. Cela commence à remonter un peu loin : 1872 pour moi, quelque chose comme 1865 ou 6 pour cette sœur. J'ai eu, dans le même genre, beaucoup plus tard, du côté de mon père, un frère, du côté de ma mère un autre frère et une autre sœur, quand ces deux personnages, tous les deux presque à la même époque, séparés depuis plus de vingt ans, se marièrent chacun de leur côté. Curieuse famille ! Elle a ce grand mérite de ne pas m'avoir embarrassé. Mon père n'était jamais chez lui, j'ai bien vu ma mère,

dont j'ai été si amoureux, elle était fort jolie! et je regrette bien ma timidité, quand je la revis, quand j'avais trente ans, — en tout dans ma vie la valeur de huit jours, et de tous ces frères et sœurs un seul m'est connu, que je vois environ tous les deux ou trois ans. Contre l'autre pan de mur, une commode Louis XVI, aux tiroirs ornés de bronzes dorés, bondés de livres que je n'ai jamais lus. Sur cette commode, un étroit casier à livres. Là sont les livres que depuis longtemps je relis toujours. Ils ne m'ont rien appris : les livres n'apprennent rien. Ils m'ont seulement donné de grands plaisirs. Donner des plaisirs, d'esprit ou d'émotion, c'est tout l'objet des livres. Je me suis retrouvé, je me suis reconnu dans ceux-là, ils sont à ma ressemblance. Quand je dis que je les relis ?... Ce n'est pas tout à fait exact. Je les connais par cœur. Quelquefois, le soir, je me dis : lisons un peu. Je prends un de ces livres, je m'assieds, je l'ouvre au hasard, je lis dix lignes, vingt lignes, une demi-page... et je ne lis plus, mon esprit part, je rêve, et les heures du matin arrivent que je rêve encore. Ce ne sont pas des livres de déclamation, de lyrisme, de grand style, à périodes pompeuses et savantes. De tels livres me sont toujours tombés des mains aussitôt qu'ouverts. Ce ne sont pas des livres romanesques, entraînants, dans lesquels l'illusion et l'invention grandissent à chaque page. De ces livres-là j'en lis quand je veux éclater de rire. Ce sont des livres d'observation, de moquerie, de sarcasme, d'émotion profonde mais cachée, maîtrisée et qui se change en raillerie. Ils sont à l'image de la vie, comiques et amers comme elle. Ils la peignent telle qu'elle est, fidèlement, sans tirades, sans rien des tromperies de l'art et du sentiment. J'aime beaucoup les biographies. Il y a aussi dans ces livres les biographies d'individus curieux à des titres divers et dont l'existence aventureuse, bizarre, piquante ou scandaleuse est pour moi un ravissement. Sur le plateau de cette commode, devant le petit casier à livres, une reproduction du Diderot en terre cuite de Houdon, qui trône là au milieu de livres et de papiers en piles, considérant tout ce qui l'entoure d'un regard vif et attentif. Accrochés aux murs, deux ou trois portraits de famille : un cadre de photographies me représentant quand j'étais enfant (ôtez-moi mes lunettes, la friperie de la vie, les cheveux gris qui éclairent mes cheveux noirs : j'ai encore le même visage) ; les portraits de deux de mes chats morts, l'un dessiné par Rouveyre ; un exemplaire du médaillon de Beyle par David (David d'Angers, pas le David l'odieux peintre de la Révolution et de l'Empire) ; une reproduction du La Tour par lui-même du Louvre, cadeau de Rouveyre ; deux vieilles peintures dans de charmants vieux cadres ovales en bois doré, autre cadeau de Rouveyre ; une autre reproduction d'un masque de La Tour ; un médaillon en vermeil de Molière ; enfin, une assez jolie gravure ancienne de Boilly, montrant deux êtres charmants

au sortir de faire l'amour : quand on le fait très peu soi-même, l'image du plaisir est une compensation. Mais tout cela n'est pas le plus beau. Le plus beau, le voici. Représentez-vous-le, si vous le pouvez. Sur ma table de travail, sur une autre petite table ancienne, au milieu de la pièce, sur la cheminée, sur les piles de livres et de papiers de la vieille commode, de chaque côté du Diderot, sur le fauteuil, sur le tapis, par terre, auprès des deux chiens qui vivent avec moi au premier (ils ne sont plus que deux aujourd'hui, depuis que le petit Singe et le cher Pataud sont morts), jusque sur ma chaise de travail, au point qu'il ne m'est pas toujours commode de m'asseoir : trois, cinq, neuf, onze, quinze, vingt chats, ou plus, selon le nombre auquel il prend fantaisie de venir me tenir compagnie. Représentez-vous cela, vous avez alors le tableau complet. Même quand elles s'écoulent dans ce que j'appelle mes mauvaises rêveries, que les soirées sont agréables que je passe là ! Que j'ai passé là, dans le travail, la lecture ou la songerie, des soirées qui m'ont enchanté ! C'est là que je vis, que je rêve, que je vieillis, que je me regarde vivre, rêver, vieillir, là que je songe aux plaisirs que j'ai eus, à ceux que j'ai manqués, à ceux que je n'ai pas, à ceux que j'aurai peut-être ? là que je jouis, avec délices, du comique et de la bêtise de la vie. J'ai écrit là, aux premiers temps de mon installation, quelques-unes de mes chroniques de théâtre qui m'ont le plus amusé. Pendant ce temps-là, cette maîtresse, dont j'ai parlé plus haut, filait la romance, dans le voisinage, avec un bellâtre barbu sur le retour qui fut finalement le motif de son envolement. Je ris de bon cœur quand je me rappelle cela : je rendais compte de comédies, sans me douter qu'eux deux, de leur côté, m'en jouaient une autre. C'était bien le moins que j'aie quelques meubles ! Il y a quelques années, je venais de faire, en me moquant, la conquête d'une femme adorable, — elles le sont toutes, au début ! — et c'est là aussi, pendant toute une soirée, que j'ai noté, en quelques pages, les petites étapes de ma conquête, et ma surprise et mon plaisir de mon succès. On ne devrait vivre que la nuit. Partout le silence. Tout dort. L'imbécillité humaine fait trêve. Comme les idées sont claires, la rêverie profonde, l'esprit actif, la sensibilité vive et éveillée, la solitude encore plus savoureuse ! Je ne rentre pas une fois chaque soir sans me le dire en mettant la clef dans la serrure de ma porte : « Quel bonheur de n'être attendu par personne, de ne trouver là ni femme questionneuse, ni enfants bruyants, ni parents empressés ! Non. Personne. Seul. Le silence. » Et pourtant, quelquefois, une belle catin libertine ?... Brune ! j'aime beaucoup les brunes. Blonde ! j'aime aussi les blondes. Rousse ! les rousses ne me déplaisent pas. L'une ou l'autre m'enchanterait !... Et je dis cela, alors que le vrai c'est qu'il n'en est qu'une au monde... Il y a des soirs où j'y pense un peu... Ces merveilleuses épaules,

ces seins parfaits, ce visage si charmant quand il veut, ce corps resté si voluptueux, cette admirable et spirituelle impudeur... et j'ajouterais bien... ce qu'il ne serait pas convenable d'ajouter!... Baste! la sagesse a bien aussi son charme. Je couche avec mes chats : le nombre remplace le genre. Ce que je perds en plaisir, je le gagne en tranquillité. Orages du cœur, vous n'êtes pas du tout mon affaire! Les chats et les chiens comptés, moi compté, et la bonne comptée, qui vit de son côté au rez-de-chaussée, la maison est vide. Je vais, je viens à mon gré. Je me tais si je n'ai rien à me dire. Je me parle tout haut si j'ai à m'entretenir. Je m'assieds, je me lève à ma fantaisie. Je ne gêne ni n'ennuie personne. Personne ne me gêne ni ne m'ennuie. Et on peut sonner à la porte de la grille, là-bas, à une trentaine de mètres de la maison : on sonnera pendant des heures. Je n'attends jamais personne et jamais on ne répond. Tout cela dit, qu'on se représente alors l'obligation d'aller au théâtre. Quitter cette maison tranquille, cet horizon silencieux, ce jardin touffu et libre, cette chambre où vivent encore tant de rêveries, ces livres, ces papiers, la chaise de Camille Doucet, ces excellents portraits de famille, le La Tour sous son verre et le Diderot sur sa commode, et la compagnie délicieuse de tous ces animaux aussi gracieux qu'affectueux! Gagner Paris, parcourir des rues! Aller s'asseoir dans un théâtre, au milieu de gens venus on ne sait d'où, aux figures impossibles, aux physionomies respirant le néant le plus complet, qui tiennent de ces propos qui font regretter amèrement que les neuf dixièmes de l'humanité ne soient pas muets! Et tout cela pour entendre des pièces, le plus souvent !.. Heureusement que je sais en rire! Quand je rentre d'un de ces spectacles remarquables à tant de titres, et que je retrouve, dans ma chambre à coucher, dans ma pièce de travail, même dans le jardin si la nuit est belle, ma compagnie à quatre pattes qui m'attend, je le lui dis : « Mes pauvres enfants, encore une riche soirée! Ce n'était vraiment pas la peine que je vous quitte. Toutes bêtes que vous êtes, vous avez encore plus d'esprit que tous ces auteurs. » Je m'adresse au Diderot aussi, toujours attentif sur sa commode : « Mon cher maître, quelle époque! Comme vous avez eu de la chance de vivre à la vôtre! Epoque délicieuse, charmante, la plus belle que le monde ait connue, la plus belle qu'il connaîtra jamais! Le règne de l'esprit, de l'originalité, de la fantaisie! On savait rire, se moquer, fuir les choses sérieuses, autant dire les choses bêtes, être libre autant qu'un homme peut l'être. Quelle légèreté, quelle clarté, quelle volupté dans les arts! Quelle variété, quel pittoresque dans les individus! Quelle facilité, quel agrément dans les mœurs! Quel dédain des préjugés dans la société! Et sous ces dehors de plaisir, de moquerie, de libertinage, quelle générosité, quelles qualités de cœur jointes à celle de l'esprit! Comme on savait écrire,

aussi! de quelle manière prompte, nette, courte! amusée, négligée, frondeuse! si fine, si profonde, si sensible en même temps! chaque phrase si près de l'idée, du sentiment, de la sensation! Pas de couplets, pas de tirades, pas de grandes phrases. On ne pensait pas à la vertu. On ne songeait pas à enseigner. On écrivait pour son plaisir, pour plaire, pour amuser, pour donner des nouvelles, conter une anecdote, raconter une aventure. On avait du talent sans y penser, de l'esprit sans le chercher. Un livre était une causerie, spirituel comme elle, aussi aisé, aussi facile, aussi osé. On eût rougi de vouloir être utile, de vouloir convaincre, et de chercher, en écrivant, autre chose que son agrément. Monde divers, piquant, vif, galant, indiscret, insouciant, malicieux! Nous avons joliment changé tout cela. Quelle époque, Seigneur! Quel monde de gribouilles! Tout le monde aujourd'hui veut apprendre quelque chose à son voisin. On n'entend parler que de science, que de devoir, que de morale, que de progrès. Les solennelles niaiseries qu'on nous a inventées débordent partout. La littérature est devenue sociale, humanitaire, même pis : civique! On enseigne, on prêche, on moralise, on catéchise. Et quant au style?... C'est à croire que tous les cordonniers se sont mis à écrire. Avoir de l'esprit est subversif. Dire ce qu'on pense est inconvenant. N'écrire que pour son plaisir est immoral. Refuser d'être dupe... je ne dirai pas le mot, il est trop à la mode. Ne pas être amusant, ne pas être spirituel, ne pas être hardi, ne pas attirer l'attention, se taire ou ne parler que comme les autres, ressembler à son voisin par l'esprit comme on lui ressemble par le costume, être grave, fade, sérieux, moral, ennuyeux, pédant, prudent, bête comme tout le monde, ménager les gens, se taire sur ceux-ci, dire du bien de ceux-là, écrire pour ne rien dire, voilà le talent aujourd'hui. Que de gens que je connais n'en ont jamais montré d'autre! Il faudra que je fasse le portrait de l'un d'eux, un de ces jours! Je les rencontre de temps en temps. Voilà encore un muet qui passe, me dis-je. Il a écrit dans tous les genres, traité tous les sujets, parlé de beaucoup de gens! Qu'a-t-il dit? Rien. Pas un mot. Tout ce qu'il a écrit pourrait se passer dans la Lune!... Où est le plaisir?... Quelle chance j'ai! Malgré les années, je n'ai pas vieilli par l'esprit. Je me moque encore plus des mêmes choses dont je me moquais quand j'étais jeune. Je ne suis pas devenu grave, prude... Je ne songe qu'à mon plaisir... Regarder, écouter, retenir, raconter, jouir de la comédie, être vrai!... J'aimerais mieux ne pas écrire, sans cela!... Vous-même, d'ailleurs, — et je m'adresse alors directement au Diderot, — vous n'avez pas été si brillant!... Vous avez gardé pour vous, pendant votre vivant, votre chef-d'œuvre. On ne l'a connu qu'après votre mort. Vous auriez fait un excellent membre de l'Académie Goncourt, pour mettre, par peur, sous le boisseau,

le *Journal* que vous auriez reçu mission de publier. Et cette sensibilité que vous affichiez, cet amour de la vertu ?... Vous étiez encore une bonne âme !.. » Ainsi je monologue, plus ou moins, amusé ou amer, selon mon humeur. J'ai des côtés de comédien. J'exprime très vivement sur ma physionomie, paraît-il, et de façon assez amusante, quand je parle, les sentiments, les circonstances, l'aspect de ce que je raconte. J'aurais fait, paraît-il, je n'en sais rien, on me le dit, un excellent acteur dans le genre comique, et je ne manque pas d'un certain brillant pour me moquer des gens et leur dire, en riant, des choses désagréables. Quand je rentre ainsi d'un mauvais spectacle et que je converse avec moi-même pour célébrer mon époque, c'est là, entre les quatre murs de ma chambre, toute une petite scène que je me joue. J'en ai eu récemment deux belles occasions avec deux pièces jouées à l'Odéon, **La Princesse**, de MM. Paul Géraldy et Robert Laveline, et **Loyauté**, de MM. Maurice Léon Kerst et Eugène Berteaux. On n'imagine pas pareilles niaiseries, pareilles invraisemblances, et d'un ton à la fois aussi plat et aussi prétentieux. Ces messieurs savent ennuyer les gens, c'est une justice à leur rendre. Au théâtre même, j'en étais émerveillé au point de ne plus pouvoir bouger de mon fauteuil. Le soir de *La Princesse*, le rideau venait de tomber sur le deuxième acte, et je restais assis, plongé dans mon étonnement, quand je me sentis frapper sur l'épaule. Je me retournai, et je reconnus une jeune femme que je savais fort malade et en train de se soigner à Nice. « — Comment ? lui dis-je, vous êtes là ! Je vous croyais dans le midi ? — Ne m'en parlez pas, me répondit-elle, faisant allusion aux mauvaises heures passées. Je devrais être au cimetière. — Au cimetière ! répliquai-je. Mon Dieu ! ce ne serait pas plus triste qu'ici. »

On a lu les épîtres que des dames ont bien voulu m'adresser ou adresser au Directeur du *Mercure* à mon sujet. Avouez qu'elles ne valent pas ce quatrain que m'a envoyé André Rouveyre :

On croyait que de voir Pasteur
Les mordus se trouvaient guéris,
Mais Boissard, par un grand malheur,
Eut la rage lorsqu'il le vit.

MAURICE BOISSARD.

MUSIQUE

Quelques concerts. — Wagner aux Tuileries.

A en juger par ses programmes, on éprouve qu'il n'y aurait pas eu peut-être beaucoup d'inconvénient à ce que la **Société Musicale Indépendante** fusionnât avec *la Nationale*. On n'y rencontra guère d'ouvrages qui, selon le mot de M. Charles Kœchlin, « n'eus-

sent pas été compris par le comité de cette dernière ». Il s'y trouvait, en revanche, pas mal de compositeurs *ejusdem farinæ*, sinon même communs aux deux groupes, et un « nationaliste » me disait un jour malicieusement : « Nous, nous n'avons tout de même pas Léon Moreau. » Il est de fait qu'à l'audition de quelques mélodies de M. Moreau, on se demandait comment l'auteur avait le courage inconscient de les accompagner lui-même. Il faut reconnaître pourtant qu'il est bien difficile de donner un aussi grand nombre de concerts chaque année en n'y exécutant, non pas que des chefs-d'œuvre, mais rien que des œuvres remarquables. Ce n'était d'ailleurs pas l'intention initiale de la *S. M. I.*, dont la fondation eut pour but de protéger les « jeunes » auxquels les préjugés scholistes fermaient les portes de *la Nationale*. Si la *S. M. I.* n'a pas très bien tenu ses belles promesses, peut-être fut-ce surtout à cause de sa propension excessive à jouer les ouvrages des membres de son comité, dont fort peu sont de la première « jeunesse », et certains approchent où ont franchi présentement la cinquantaine. Grâce à une complaisance, au surplus, assez naturelle et peut-être insue pour un art d'analogues tendances, il en résulte que la *S. M. I.* occupe actuellement dans notre musique la position d'un centre gauche qui rejoint, par degrés insensibles, le centre droit que constitue *la Nationale*, les nuances extrêmes et opposites étant représentées par les avant-gardistes de la rue Huyghens et les emperruqués nouvellement présidés par M. Charles Widor, « de l'Institut », dans une société dont je ne me rappelle plus le nom. Cette uniformité de tendances « juste milieu » n'allait pas sans quelque monotonie trop souvent décevante de la part d'artistes assurément sincères et fréquemment talentueux, mais d'un âge où on a le droit d'exiger d'eux mieux que des variations sur le même air entremêlés de quelques exercices d'apprentis ingénus.

Il semble que la *S. M. I.* en ait eu vaguement conscience en priant nos alliés d'outre-Manche de s'en venir corser son répertoire. Et, quoique, d'une façon générale, la jeune école anglaise ne s'accuse rien moins que révolutionnaire, c'est là pourtant qu'on ressentit la satisfaction la moins douteuse avec des *Fragments psychologiques* de M. Gerald Tyrwhitt et un très, très intéressant *Quatuor à cordes* de M. Eugène Goossens que MM. Pascal, Grosel, Siohan et Dangréaux interprétèrent de la plus admirable manière. Il faut retenir les noms de ces quatre excellents artistes qui, à peu près inconnus jusque-là, se sont du premier coup révélés hors de pair. C'est aussi à la *S. M. I.* qu'on entendit pour la première fois *le Tombeau de Couperin* de M. Maurice Ravel. Cette composition est un demi-pastiche où les anciennes formes de la *Suite* se présentent habilement modernisées. Elle évoque bien plutôt le brillant Scarlatti que le

doux et profond musicien à qui en est dédié l'hommage. La *Fugue* s'y distingue par un charme original et une facture des plus intéressantes. Je confesse que le *Menuet* et la *Forlane*, qui pourtant fut bissée, m'ont paru éveiller à l'excès le souvenir de M. Saint-Saëns. Il y a, en particulier, dans la *Forlane*, un passage (page 12 — lignes 3 à 6) dont le simplisme déconcerte un tantinet sous la plume qui l'écrivit. L'ensemble néanmoins atteste l'indéfectible maîtrise et la verdeur de pensée qui sont propres aux productions de M. Maurice Ravel. En temps normal, cette œuvre n'eût compté, de la part d'un tel artiste, que pour un agréable intermède, un délassement spirituel. A l'heure où elle arriva, elle marquait la reprise de son activité créatrice après cinq ans d'interruption tragique remplis par les fatigues de la guerre et la maladie qui s'ensuivit, et cela légitimait certes la chaleureuse ovation dont on salua l'ouvrage et son auteur. Par ailleurs, on m'apprend qu'à Londres, au Covent-Garden, *l'Heure espagnole* a obtenu un succès formidable. On m'a parlé d'une quinzaine de rappels. Pendant ce temps, cette partition exquise d'un maître français, dédaignée par M. Carré, est remplacée sur ses affiches par l'ineptie roublarde des véristes italiens, tandis que M. Jacques Rouché préfère à *Adélaïde* les rossignols les plus défunts et empaillés de l'héritage de feu Pedro Gailhard. Heureusement que *Ma Mère l'Oye* nous est promise par M. Gheusi dont le Vaudeville-Lyrique n'aura pas grand mal à concurrencer avantageusement ses puissants, mais indolents rivaux.

Salle Gaveau, M. Inghelbrecht a consacré à l'œuvre de Claude Debussy des concerts qui eussent été absolument parfaits si l'excellence de l'exécution avait égalé celle de la direction ; mais il semble qu'un peu partout nos instrumentistes aient instauré le syndicat du jemenfichisme. J'y fis une remarque curieuse et significative. *La Mer*, malgré sa valeur, m'a toujours paru déceler un arrêt dans l'évolution du génial musicien, déjà sourdement atteint peut-être par le mal qui devait l'emporter après l'avoir longtemps miné. En dépit de tous mes efforts, l'intérêt purement musical de *Jeux de Vagues* m'échappait tout spécialement, et ce morceau, si j'ose l'avouer, m'indifférait à un rare degré. J'eus tout à coup l'idée, en l'écoutant aux **Concerts Inghelbrecht**, au lieu de m'en tenir exclusivement à l'impression spécifiquement musicale, qui m'est avec le temps devenue quasiment instinctive, de penser au spectacle suggéré par le titre, et qui surgit soudain devant mes yeux dans le saisissant réalisme d'une fantaisie innombrable et vraiment prestigieuse. Toutefois ce n'est pas un compliment. On en peut mesurer la dose de pittoresque et de « programme » infus dès ce moment dans l'art du novateur et qui devait s'accroître sans cesse jusqu'à l'émiettement d'*Iberia* et l'amenuisement perlé des *Préludes*. Jadis,

lorsque M. Saint-Saëns en possédait encore quelque bon, il opina judicieusement, dans *Harmonie et Mélodie* : « La musique est-elle, en elle-même, bonne ou mauvaise ? Tout est là. Qu'ensuite elle soit ou non *à programme*, elle n'en sera ni meilleure ni pire. » Evidemment ; et on ne saurait guère prétendre que la musique de Debussy ait jamais été « mauvaise ». Seulement le programme y apparaît de plus en plus le « but » et la matière sonore un simple « moyen » insciemment peu ou prou subalterne ou, pour le moins, subordonné, au service de ce but étranger à son essence. Il est fatal que l'œuvre d'art en pâtisse spécifiquement et sans doute est-ce là pourquoi, depuis les *Nocturnes*, le génie de Claude Debussy n'a plus musicalement évolué ; — ou bien, ce qui revient au même, c'est sans doute parce que le musicien avait touché au terme de l'évolution dont il était capable, qu'il eut inconsciemment de plus en plus recours à l'expédient du pittoresque et du « programme ». **La Société Nationale**, à son tour, nous révéla une *Troisième Symphonie*, de M. Vincent d'Indy qui, pour être nouvelle, ne nous apporta cependant rien de nouveau. Une sorte de scherzo solidement bâti, mais beethovenien à l'extrême, en soulignait le tardigradisme convaincu. La notice prenait la précaution superflue d'avertir que cet ouvrage fut composé de 1916 à 1918. On l'aurait deviné sans peine aux multiples fanfares guerrières à quoi s'essoufflaient les trompettes et au tumulte de bataille que l'auteur y voulut très ostensiblement décrire. C'est ici pourtant que quelques lignes de « programme » explicatif eussent été les bienvenues afin de préciser les velléités de l'artiste. On se sentait tout dérouté devant ce kaléidoscope anonyme, et d'autant mieux que la péroraison de l'œuvre était formée d'un triomphant *choral* dont le flagrant luthérianisme se divulguait plutôt interloquant. Il semble certain, néanmoins, que ce fut bien notre victoire que le compositeur eut l'intention d'y magnifier.

La vérité oblige à reconnaître que **M. Félix Delgrange** a besoin de faire quelques progrès dans l'art de diriger et sans doute y parviendra-t-il par la pratique. N'empêche que les concerts d'orchestre qu'il organisa Salle Gaveau en fin de saison ne méritent tous les compliments pour la diversité hardie de leurs tendances, qui vont jusqu'aux plus téméraires « avant-gardistes ». Il est infiniment probable que M. Darius Milhaud eût difficilement réussi à faire exécuter ailleurs la partition qu'il écrivit pour *les Choéphores* d'Eschyle, sur la traduction de M. Paul Claudel, et il aurait été dommage qu'on ne la connût pas. Cette œuvre, à tous égards « de jeunesse », est une composition de vastes dimensions, et M. Milhaud se montre le seul de sa génération à se risquer à une tentative de cette envergure et de ce caractère. Il faut le louer d'avoir osé l'entreprendre. A

l'audition, l'ouvrage produit une impression de richesse généreuse, de verve, de puissance et de souffle. Ce sont là rares qualités. *Les Choéphores* m'intéressèrent si vivement que je priai l'auteur de m'en prêter le manuscrit que je ne me contentai pas de lire et de relire au piano : j'en copiai la plus grande partie, afin d'en mieux pénétrer la teneur purement musicale. A l'analyse, les qualités demeurent, mais on est amené à des réserves importantes. L'harmonie, des plus audacieuses, se décèle le fruit d'une systématisation préconçue en réalité assez simpliste, et dont l'obstination fleurerait aisément le « procédé ». En outre, cette harmonie complexe apparaît comme une sorte de placage adapté assez arbitrairement à la mélopée vocale qui n'en est nullement issue, — du moins pour autant qu'elle affecte la forme thématique, car, dès qu'elle tourne au récitatif lyrique, elle ne fait qu'emprunter certaines notes de l'harmonie qui la soutient, et la combinaison, au surplus, en est adroite. L'œuvre qui, au concert, revêtait des allures de fresque largement brossée, se dénonce plutôt, à l'épreuve, une ébauche brillante, mais hâtive. Sans doute, tout est sensation, mais, de même que la sensibilité se cultive, la sensation n'atteint à la profondeur que longuement ruminée et fouillée dans la contemplation réfléchie. La musique des *Choéphores* est avant tout décorative. Ces critiques peuvent sembler sévères à l'endroit d'un jeune débutant dont les aspirations ne sauraient être trop encouragées, mais on y est incité précisément par la valeur de ses promesses. M. Darius Milhaud est d'une fécondité peu commune, et il est assez singulier, à l'heure où le contraire sévit, d'avoir à lui conseiller d'y prendre garde. Qu'il se défie pourtant de sa facilité. Sa *Sonate de Violon*, que la *S. M. I.* fit entendre, et une *Sonate* pour le piano, qu'il me communiqua, ne sont guère qu'improvisations aléatoires. D'après son manuscrit, M. Darius Milhaud composa le premier chœur des *Choéphores* en huit jours, du 30 juin au 7 juillet 1915. Il aurait été préférable qu'il employât huit mois à le parfaire et essayât d'en créer une œuvre accomplie, au lieu de se satisfaire d'un décor à grand effet. Sa hâte y a gâché maintes précieuses choses. Elle n'y put cependant supprimer la force ni le souffle et, encore une fois, ce sont des qualité trop rares pour qu'un tel ouvrage ne soit digne de la plus sympathique attention et n'autorise des espérances exceptionnelles. M. Delgrange a donné aussi, de M. Charles Kœchlin, un poème symphonique qui peut-être n'eût pas été non plus commodément accueilli autre part. *La Nuit de Valpurgis* est la transposition sonore d'un des *Poèmes saturniens* de Verlaine. Le musicien, écartant ici tout pittoresque, a découvert surtout dans son sujet une heureuse occasion à de la musique pure. Il en est résulté une composition délicate et fine, d'une teinte grisâtre évidemment voulue, et démontrant harmonieusement

que M. Kœchlin, qui ne se classe plus parmi les « jeunes », n'arrête pas cependant de chercher, d'évoluer, et parfois de la plus captivante façon. Transportée de la scène au concert, la *Pétrouchka* de M. Igor Strawinsky démasque une surprenante vacuité musicale où ne surnage plus que de la virtuosité orchestrale. Privé de son application comico-dramatique, le pastiche d'une mazurke de la Méthode Carpentier n'est pas plus drôle que la mazurke originale en personne, si on peut dire, et une imitation de l'orgue de Barbarie par les timbres est d'autant plus odieuse qu'elle est plus ressemblante. Je confesse que cet instrument m'exaspéra toujours jusqu'à des idées homicides que j'aurais certainement mises à exécution, n'était la crainte du gendarme, principe et fondement de la morale sociale et de toute civilisation. L'imitation de M. Strawinsky est d'une inexorable perfection. Le reste de l'ouvrage ressasse, pulvérisé en parcelles de trois à quatre mesures, les empiternel folklore russe ou son sosie, de quoi M. Strawinsky ne peut décidément se dépêtrer. Sa pauvreté d'invention mélodique, en effet, est étrangement remarquable, et quand par aventure on rencontre chez lui un thème un peu frappant, comme celui de « la Mort » dans *le Rossignol*, on s'aperçoit bientôt que c'est une réminiscence de *Daphnis et Chloé*. Le talent de M. Strawinsky, qui frisa quelquefois la génialité, semble de plus en plus se fourvoyer dans une impasse. La puérilité de son folklore national, dont il apparaît ligoté, ne lui laisse d'autre ressource que la sensation brute instantanée. Les menues pièces de *Pribaoutki* sont d'étincelants brimborions. Il a l'air d'un chimiste ingénieux qui fabriquerait des couleurs éblouissantes et neuves, desquelles on pourrait faire des chefs-d'œuvre, mais ne les livrerait qu'en cartes d'échantillons. *Parade*, dans les mêmes conditions, étalait au concert son inanité musicale. Ici, ni sensation ni intérêt intellectuel. C'est tout bonnement enfantin.

§

La place m'est mesurée pour relater le dernier incident wagnérien. M. Camille Servat, le fondateur des intéressantes **Auditions lyriques du Jardin des Tuileries**, après, depuis le 27 juin, plusieurs exécutions isolées qui ne soulevèrent aucune réclamation, avait annoncé pour le vendredi 22 août un concert composé d'ouvrages de Wagner et de Berlioz. Les nombreux mélomanes qui se présentèrent ce soir-là aux diverses grilles du jardin les trouvèrent défendues par les agents de M. le Préfet Raux, lequel avait interdit le festival. J'y rencontrai personnellement, Place de la Concorde, quelques poilus ou tout frais démobilisés qui ne se gênaient pas pour exprimer crûment leur façon de penser sur cette affaire. Il paraît qu'il avait suffi « d'*une* lettre *anonyme* » et « menaçante » pour motiver cette décision que la presque unanimité de la presse a d'ail-

leurs condamnée. Ainsi, une lettre anonyme à la police, tel est le suprême argument des wagnérophobes qui, quoique nullement obligés d'aller écouter du Wagner, persistent néanmoins à vouloir empêcher les autres d'en entendre. M. Raux fut mal inspiré en cédant à cette sommation sans signature. On ne voit pas bien le danger des disputes ou même des batailles au concert : elles n'ont pas de caractère politique, puisque des gens d'opinions variées ou opposées y fraternisent dans les deux camps, et, à l'heure où nous sommes, elles constitueraient bien plutôt un innocent dérivatif. Quand on se serait un peu cogné aux Tuileries, cela n'aurait pas renversé le gouvernement, mais on en eût oublié un instant la vie chère. N'était-ce pas Charles X qui répondait en pareille occurrence qu'au théâtre il n'avait, comme chacun, que sa place au parterre ? M. Raux n'y a point songé et sa conduite nous dicte la nôtre. Nous n'aurons qu'à lui démontrer par le fait que « l'ordre » est tout autant ou encore plus « troublé » quand on ne joue pas du Wagner — et aussi quand on joue du M. Saint-Saëns. L'événement s'est passé à une époque de vacances où on pouvait difficilement se concerter. Mais on m'a parlé d'une protestation publique des meilleurs de nos musiciens ou artistes français et d'un projet de « Ligue » destinée à trancher ce nouveau nœud gordien en y employant toutes les manières y compris la forte. Je tiendrai les lecteurs du *Mercure* au courant. Il n'est peut-être pas indifférent de noter que, malgré l'assassinat de nos soldats à Fiume, la camelote des véristes italiens continue à embouteiller notre Opéra-Comique et à y rafler les tantièmes à la barbe de nos compositeurs. Enfin, le 31 août dernier, neuf jours après le geste de M. Raux, l'Etat-Major du général Mangin communiquait aux journaux la note suivante :

> Les théâtres de Mayence et de Wiesbaden annoncent une série de représentations lyriques combinées, pour lesquelles des places pourront être retenues dès à présent, à Paris, 38, avenue de l'Opéra.
>
> Echelonné du 15 septembre au 7 octobre, ce cycle comprendra toutes les œuvres de Wagner et les trois opéras les plus célèbres de Richard Strauss. *Obéron* et *la Flûte enchantée* seront intercalés dans ce brillant programme.

Comme on voit, l'imbroglio n'est pas banal. Vivrions-nous dans le pays du roi Pétaud ?

JEAN MARNOLD.

BIBLIOTHEQUES

Les Bibliothèques municipales de la Ville de Paris. Réformes à accomplir. — De nos jours, on cherche par tous les moyens possibles à donner plus d'air, plus de lumière, plus d'hygiène, plus de liberté, plus de bien-être matériel en un mot, à la

classe ouvrière, par la création de toute une législation sociale en sa faveur.

C'est de cet ordre d'idées que procèdent la loi sur l'obligation du repos hebdomadaire, l'application du régime de la semaine anglaise, la loi réprimant les fraudes alimentaires, la limitation de la durée du travail journalier, l'édification d'habitations à bon marché, etc.

Or, n'est-il pas surprenant de constater que l'on ne fait rien, ou presque rien, pour la population au point de vue éducatif et intellectuel ?

Une démocratie soucieuse de ses devoirs et du rôle social qu'elle a à jouer se devrait, après avoir fait le peuple « souverain », de l'éduquer, de parfaire son instruction, de développer son intelligence, de lui permettre d'accroître ses connaissances professionnelles, de lui inculquer le goût du vrai, du beau et du bien.

En effet, l'être humain n'a pas seulement besoin de bon air et de lumière, d'aliments sains et réconfortants, de repos réparateur après le labeur de la journée, toutes choses qui ne visent, somme toute, que le côté matériel, physiologique de l'existence ; il lui faut encore alimenter, substanter, si je puis employer ces termes, son esprit ; il lui faut pourvoir à ses besoins psychologiques et ceux-ci, pour être d'un caractère moins impérieux et moins immédiat que ceux-là, ne méritent pas moins d'être satisfaits.

Il ne peut le faire que par la fréquentation des bibliothèques.

Il semble donc que le degré intellectuel d'une collectivité, d'une ville, puisse être apprécié d'après le nombre de ses bibliothèques et leur fonctionnement.

Quelle est, à cet égard, la situation de Paris, de Paris qui se flatte d'être la Ville-Lumière, la ville intellectuelle par excellence ?

Paris possède bien le nombre, puisqu'il compte quatre-vingt-quatre bibliothèques municipales — 20 bibliothèques de mairie et 64 bibliothèques de quartier ; — mais, comme on l'a dit si humoristiquement, « elles sont toujours fermées ».

En effet, à l'heure actuelle, sur ces 84 bibliothèques, 82 n'ouvrent, parcimonieusement, le soir, que durant deux heures, rarement quatre (d'une manière générale de 18 à 20 heures ou de 20 à 22 heures).

Deux seulement, la bibliothèque installée à la mairie du XIe arrondissement et la bibliothèque d'art Forney, rue Titon, 12, sont ouvertes durant la journée (de 11 à 17 heures) et ensuite pendant deux heures, dans la soirée, comme les autres bibliothèques.

Il faudrait que la bibliothèque de chaque mairie, tout comme les autres services administratifs municipaux, soit ouverte au public durant toute la journée, tout en continuant à l'être dans la soirée.

De plus, elle devrait s'offrir au lecteur, se présenter à lui, se trouver sur son passage.

A cet effet, il serait bon qu'elle fût installée au rez-de-chaussée, au lieu d'être perchée au septième étage, comme l'est celle du onzième arrondissement; elle devrait se trouver dans un local clair et aéré — j'ai conscience de dire là une lapalissade, mais les faits m'y autorisent, — contrairement à celle du quatrième arrondissement installée dans un local obscur.

Au surplus, on devrait y trouver toutes les commodités, tout le confort moderne, soit comme spaciosité de local, soit au point de vue des facilités à offrir pour les recherches de livres — je fais allusion au système des échelles, peu pratique, et à leur remplacement par un balcon circulaire, — soit comme éclairage naturel durant le jour ou éclairage artificiel le soir — je vise par là l'éclairage électrique.

J'ai cru bon de signaler, en passant, ces quelques exemples à l'appui de la thèse que je soutiens, à savoir que la plupart des bibliothèques municipales de la Ville de Paris, loin de posséder ce confort moderne que la population serait en droit d'y trouver — n'est-ce pas, en effet, dans une bibliothèque que l'on devrait trouver le summum du progrès? — sont, pour la plupart, installées d'une façon défectueuse.

A un autre point de vue, si le but de la bibliothèque n'est pas seulement d'instruire, mais encore de *distraire*, les journaux amusants, les publications humoristiques devraient y prendre place (ce qui n'est pas le cas à l'heure actuelle), parce que « rire est le propre de l'homme », a dit Rabelais, parce que l'esprit a besoin de se détendre après la tâche journalière.

Pourquoi n'y trouverait-on pas également les principaux quotidiens, aussi bien ceux de caractère politique, sans distinction de nuances bien entendu, que ceux dits d'information?

Ce serait là, me semble-t-il, une excellente innovation pour éviter cette déformation de l'esprit public causée par les articles tendancieux des journaux de parti.

Il est juste de reconnaître que depuis que M. le Préfet de la Seine a mis à la tête du service des bibliothèques municipales un technicien, ancien élève diplômé de l'école des Chartes, les bibliothèques de la Ville de Paris ont perdu ce caractère vieillot et désuet qu'elles avaient auparavant.

Sous l'impulsion active et féconde de ce nouveau chef, elles se sont transformées, modernisées; elles sont devenues un « organe indispensable de la cité moderne », un centre d'information pratique.

C'est ainsi qu'on y trouve, aujourd'hui, la plupart des grandes revues littéraires et des périodiques illustrés dont la faveur croît sans cesse auprès des lecteurs, les divers *Bottins* d'un usage si courant

dans la vie journalière, les indicateurs de chemins de fer, les guides touristiques des innombrables syndicats d'initiative, etc., etc...

Mais, la grande réforme, la plus grande réforme, — à savoir l'ouverture durant toute la journée des bibliothèques centrales, c'est-à-dire des bibliothèques installées dans les mairies, — reste encore à accomplir.

A l'étranger, voire dans certaines villes de France, de beaucoup moins importantes que Paris, telles que Lyon, Marseille, Bordeaux, Lille, etc., on a compris tout l'intérêt moral et intellectuel qui s'attache à la fréquentation des bibliothèques, et celles-ci sont ouvertes la journée entière et non pas seulement quelques heures, le soir, comme nous le voyons, hélas! dans la capitale (1).

Et quel bénéfice inestimable en retirerait la population parisienne, au moment surtout où l'application de la réduction de la durée du travail journalier va lui créer des loisirs !

L'Administration préfectorale et le Conseil municipal peuvent faire en sorte que le cabaret, ce salon du pauvre, comme on a dit si justement, soit abandonné au profit des bibliothèques, pourvu qu'elles soient largement ouvertes et que leur transformation et leur modernisation, déjà commencées ces dernières années, soient poursuivies résolument.

Et ainsi, après cette heureuse constatation faite plus haut de la création de toute une nouvelle législation sociale qui a pour but d'améliorer le côté matériel de l'existence, le côté moral et intellectuel serait, lui aussi et à son tour, assuré.

Et les bibliothèques municipales parisiennes rempliraient ainsi leur véritable objet, qui est de devenir un centre d'attraction et un foyer d'enseignement populaire, au lieu d'être, comme elles le sont à l'heure actuelle, une sorte de cabinet particulier fréquenté, en majeure partie, par de vieilles filles qui viennent y chercher, dans de vagues romans d'amour, de platoniques satisfactions..... (2).

A.

(1) A Lyon, la bibliothèque municipale de la rue Gentil est ouverte de 10 h. à 12 h. et de 2 h. à 6 h.; celle de la place des Terreaux de 10 h. à 5 heures.

A Marseille, la bibliothèque municipale du boulevard du Musée est ouverte de h. à 12 h., de 2 h. à 5 h. et de 8 h. à 10 h. du soir.

A Bordeaux, la bibliothèque municipale de la rue Mably est ouverte de 9 h. à 2 h., de 2 h. à 5 h., et, en outre, de 8 h. à 10 h. du soir du 1er septembre au 30 mai.

A Lille, la bibliothèque municipale, installée à l'Hôtel de Ville, est ouverte de h. du matin à 10 du soir, etc.

(2) La Commission des bibliothèques du VIe arrondissement, que préside avec sa haute autorité et sa grande compétence M. Simon Juquin, l'avocat bien connu, maire du VIe, a, dans une récente réunion, émis le vœu que les bibliothèques centrales, autrement dit les bibliothèques installées dans les mairies de Paris, fussent ouvertes au public aux mêmes heures que les autres services des mairies, c'est-à-dire durant toute la journée, tout en continuant à ouvrir le soir.

Un vœu semblable a été émis également par la Commission des bibliothèques du XVIIIe arrondissement.

LEXICOLOGIE

Le poilu tel qu'il se parle (1). — M. Gaston Esnault, agrégé de grammaire, a eu l'heureuse idée de recueillir les mots — pittoresques, énergiques, touchants — dont se sont servis les poilus de la grande guerre. Il leur attribue une langue, et cette langue, il l'appelle le Poilu. Il ne faudrait pourtant pas croire que ce langage ait jailli spontanément des tranchées et qu'il soit né de la guerre. Le dictionnaire même qu'a établi M. Gaston Esnault est là pour montrer que, sur près de deux mille mots recueillis, c'est à peine si cinq ou six de ceux qui doivent rester ont été formés depuis le 1er août 1914. Quelques-uns de plus, une vingtaine peut-être, existant depuis longtemps, ont pris, il est vrai, depuis la guerre un sens particulier ou, connus jusqu'alors seulement dans certains milieux restreints, sont entrés actuellement dans l'usage courant ou du moins ne sont plus mystérieux pour personne, et à ce point de vue, on peut les considérer comme nés du grand moment historique. Mais le grand nombre, — si l'on excepte encore les termes d'emploi éphémère, créés par les événements, qui tomberont forcément dans l'oubli, parce que leur usage n'a plus lieu, comme par exemple *érème* (R. M.), autrement dit Ravitaillement Moral, pour signifier le vaguemestre ; *lâcher ses crottes*, pour dire, en parlant d'un aviateur, laisser tomber ses bombes ; *Pécéer* (P. C. R.), pour dire une dame (lisez poule) de la Croix-Rouge, etc., et encore d'autres d'ordre technique, comme la *queue de rat*, qui signifie certaine grenade boche se lançant au fusil, ou *le rapide d'Asie*, qui est un obus de gros calibre, venant de l'Est, qui tombait en Macédoine et qui portait aussi le nom de *Sud-Express* ; comme le *pot de chambre*, qui a servi pendant un temps à désigner le casque du combattant, et *la boîte à camembert*, qui a signifié le nouveau képi de lieutenant, comme bien d'autres du même ordre ; — excepté, disons-nous, ces termes d'usage éphémère ou technique, la très grande majorité des mots recueillis dans *le Poilu tel qu'il se parle* étaient employés avant la guerre. Ils constituaient l'argot des casernes noté depuis bien des années par Courteline, et popularisé par les chansons de Polin, à quoi vinrent s'ajouter des expressions plus récentes nées dans les bars et les bals de barrière qu'a si artistement entendues l'auteur de *Jésus-la-Caille*. L'argot de caserne de Courteline et de Polin ne renferme que bien peu de provincialisme ; il est fait principalement de mots algériens et de balourdises grammaticales ; celui de Carco est remarquable par ses raccourcis, par ses tropes rapides et cinglants, et aussi par l'introduction de certains vocables britanniques (*afnaf*, *bizness*, *olrède*, etc.), qui viennent des bars, du turf et des milieux sportifs.

(1) Editions Bossard, Paris, 1919, un fort vol. in-16 de plus de 600 pages.

Ces considérations ne sont pas proposées par l'auteur du *Poilu tel qu'il se parle*. M. Gaston Esnault s'est attaché, et il faut lui en avoir une grande reconnaissance, à reconstituer, d'après des textes authentiques, contemporains, d'après des lettres du front plutôt que d'après des récits imprimés, et d'après la parole même plutôt que d'après l'écrit, la manière de s'exprimer du soldat français de 1914-1918. « Ce livre, dit-il, désire être un tableau des jeux de la langue et de la pensée, des *Sémantismes* en usage chez le combattant de la grande guerre. » L'auteur a pu ainsi constater des variations d'une année à l'autre. Ses notes, prises de première main, patiemment et consciencieusement, ont fourni un précieux répertoire qui rendra de grands services et sera souvent consulté pendant longtemps. Aucun historien de la grande guerre ne pourra l'ignorer. Il est complété très heureusement par un appendice d'une cinquantaine de pages consacrées à la grammaire, au folk-lore et au sottisier du poilu, où sont consignées des observations du plus haut intérêt.

Ceci dit, revenons à notre première idée. En prenant connaissance du livre de M. Esnault, — et nous l'avons examiné page à page, la plume à la main, — nous nous sommes amusé à chercher les mots du poilu qui, nés de la guerre, lui survivront en entrant dans le langage courant, et nous n'en avons trouvé qu'un nombre fort limité. Il y a d'abord le plus beau, le plus noble de tous, le mot *poilu*. Il existait avant la guerre, mais la guerre lui a donné son sens définitif, et l'emploi officiel qu'en a fait récemment M. le président de la République dans un discours célèbre appelle son entrée dans le dictionnaire de l'Académie. Il y a ensuite le plus laid, le plus ignoble, celui qui évoque l'image la plus repoussante et la plus abjecte qui puisse être au monde, le mot *Boche*, avec tous ses dérivés, plaisants, méprisants, bouffons ou simplement familiers, *Bochie*, *Bochenie*, *Bochard*, *Bocheton*, *Bochaillon*, *Bocherie*, *Bochonnerie*, etc. Il existait aussi avant la guerre, mais la guerre l'a popularisé dans le monde entier, et il restera à tout jamais, marque d'ignominie ineffaçable, au fer rouge. Il ne fut pas toujours d'usage général ; aux premiers mois de la guerre, certains esprits jugeaient son emploi vulgaire et répugnaient à s'en servir. Mais, petit à petit, les événements l'ont imposé même aux plumes les plus délicates.

Il y en a de jolis, comme *les bonhommes*, il y en a de vilains, comme *embusqué;* il y en a de plaisants, comme le *jus*, la *gnole*, le *pinard*. Ils existaient tous aussi avant la guerre, mais la guerre les a mis en circulation et personne aujourd'hui ne les ignore. Il y a *marraine*, qui a pris un sens spécial.

Et puis, il y a encore *faire camarade*, et *limoger*, qui sont incontestablement des mots nouveaux ; et encore le dernier n'est-il

pas à proprement parler un mot des tranchées ; il appartient plu exactement au sabir journalistique et parlementaire de l'arrière.

P. DUCORBOT.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

Deux morts : Edouard Tavan, poète ; Edouard Morerod, peintre.

De nouveau, l'art suisse et les lettres romandes sont en deuil Chargé d'œuvres à un âge où tant d'autres en sont encore à compte leurs essais, le peintre Morerod, à quarante ans, vient de mourir. A soixante-seize, le poète Edouard Tavan est sorti, pour entrer dans l mort, de la retraite silencieuse où il se confinait.

Je voudrais dire tout d'abord ma respectueuse admiration pou le vieillard, qu'une seule fois dans ma vie j'eus l'honneur de ren contrer.

Né à Genève en 1842, **Edouard Tavan**, fils de toute une ligné d'horlogers genevois, fut un bon artisan de poésie. Tout son labeu d'orfèvre tient en deux volumes, *Fleurs de rêve* (1889) et *La Coup d'Onyx* (1900). Ce solitaire, dont l'enveloppe terrestre était d'u bourgeois paisible, cachait sous son visage débonnaire une âm fière et tourmentée. Toujours il méprisa la prose et demeura fidèl à la hautaine esthétique parnassienne. Ses vers, cependant, montren que, s'il goûtait par-dessus tout Leconte de Lisle et José-Maria d Heredia, il n'était point insensible au charme de Verlaine, de Rodeu bach ou de Samain.

Son œuvre de poète n'est sans doute pas de celles qui s'imposen dès la première lecture, par une qualité de lyrisme dont on ne sau rait trouver ailleurs l'équivalent, mais elle retient l'attention, ell force l'estime par la parfaite probité d'un métier tout à la fois exac et souple. Je ne crois pas qu'elle ait marqué d'une empreinte bie visible les œuvres des poètes romands de notre siècle. Mais l'auteu des *Fleurs de rêve*, excellent latiniste, enseigna longtemps les huma nités au collège Saint-Antoine et nombreux sont les Genevois lettre qui lui doivent le meilleur de leur culture. Pour beaucoup d'entr eux, les conseils et l'amitié de cet homme modeste, sincère, désinté ressé entre tous, furent et demeurent une aide précieuse. Louis Du chosal, ce disciple stoïcien de Verlaine, fut aussi celui de Tavan. E notre cher Henry Spiess, qui est peut-être un des plus purs lyrique de l'heure présente, n'évoque jamais sans une profonde gratitude l dette contractée envers le bon maître de sa jeunesse (1).

D'**Edouard Morerod**, qui fut un ami cher, il m'est difficil

(1) Sur Tavan, Duchosal et Spiess, lire l'élégante plaquette de M. Louis Pi chaud : *Trois poètes* (Genève, Albert Kundig, 1917). — M. Piachaud est lui-mêm un des mieux doués parmi nos jeunes poètes.

de parler. Plus difficile encore de juger cette œuvre abondante, mais inachevée, dont j'ai suivi durant tant d'années les progrès. Et comment pourrais-je séparer de l'artiste l'homme, l'homme que j'ai vu vivre mais non mourir, l'homme que seul un douloureux effort de ma raison arrive à me montrer exilé à jamais du monde des vivants. Il convient, cependant, d'essayer.

Morerod était Vaudois. Pour le deviner, au temps de nos premières rencontres, il fallait voir son nom écrit et reconnaître, à cette désinence en *od*, la marque du terroir. Prononcées par des Parisiens, privées par eux de la consonne finale, les trois syllabes avaient un accent espagnol. Le masque, glabre et sec, éclairé par deux yeux vifs, faisait songer à un toréador. Et Morerod était le peintre des gitanes. A ce titre, en France, en Espagne, en Belgique, en Autriche, il avait déjà connu le succès. Mais son propre pays l'ignorait.

Orphelin de bonne heure, il était venu à Paris, pour y chercher, comme tant d'autres, la gloire. Il avait voulu, tout d'abord, la demander aux lettres et publia chez Vanier un recueil de vers, grandiloquent et un peu gauche, *Le Chemin rayonnant de jeunesse*. Cette incursion dans la poésie n'est pas à négliger : Morerod eut toujours un faible pour la « littérature » : je ne songe pas à le lui reprocher, mais j'explique par là ses erreurs de peintre, celle du moins qu'il a commise parfois, à l'instar d'ailleurs des plus grands maîtres, et qui consiste à charger la peinture de traduire des émotions ou des idées auxquelles serait mieux approprié un autre mode d'expression. Il passa, en divers pays, par les écoles et les académies, mais sans y apprendre grand'chose. Des artistes marquants qu'il fréquenta, Steinlen seul paraît avoir exercé sur lui une influence durable. Morerod s'est choisi lui-même son *écriture*, il l'a élaborée lentement, à mesure que se développait sa sensibilité.

En 1913, à propos d'une exposition d'ensemble au Musée Rath, j'eus la joie de présenter aux lecteurs du *Journal de Genève* le pèlerin qui revenait dans sa patrie. Après avoir indiqué l'application hésitante, la sécheresse un peu étriquée de ses premiers ouvrages, je disais la révélation que fut pour lui l'Espagne :

A chaque voyage nouveau, l'Andalousie lui révélera quelque beauté nouvelle. L'un après l'autre, les voiles tomberont. De saison en saison, l'artiste verra transparaître, toujours plus clairement, à travers les sites et les hommes, l'âme d'un pays et d'une race. En même temps, le crayon, le pastel et la pâte traduiront pour nous ses découvertes avec toujours plus de souplesse et d'acuité. Pour exprimer l'âpre grandeur, la sécheresse magnifique et la désolation d'un paysage de Cadix — terres ocreuses, rochers aux formes fantastiques, clartés si pures et si froides qu'on les dirait lunaires, — Morerod retrouve la manière des Primitifs, tout ensemble abondante et minutieuse. Mais l'humanité, plus que la nature, le sollicite. Il la

dépouille de tous les accessoires anecdotiques, de toutes les puérilités « pittoresques » auxquelles s'arrête d'ordinaire la curiosité du passant. Dans les Sévillanes aux cheveux noirs tachés d'une fleur écarlate il ne voit que l'ardente caresse des yeux sombres ; les gitanes au teint de bronze clair l'attirent surtout par le mystère de leurs prunelles verdâtres ; les Arabes de Tanger lui révèlent, par la noblesse de leurs attitudes, les plis de leurs burnous et l'expression de leurs visages, le rêve millénaire que poursuit d'âge en âge leur farouche indolence. Oui, c'est bien à s'être penché obstinément sur des âmes différentes des nôtres, pour deviner l'énigme humaine sous les masques et les oripeaux, que l'artiste a pu découvrir et faire passer dans ses œuvres ce frémissement par quoi se révèle la vie.

Ces lignes expliquent, me semble-t-il, assez exactement ce qu'était jusqu'à ces dernières années l'art de Morerod. Je ne m'excuse donc point de les citer ici : on verra du reste à l'instant que, si je me permets de rappeler mon opinion d'alors et d'en confirmer une part, je n'obéis, ce faisant, ni à un instinct de paresse ni à un sentiment de vanité. On peut sans crainte répéter ce que l'on persiste à croire vrai : on en est quitte pour confesser ses erreurs.

Je confesse la mienne : je me trompais, en 1913, en présumant que désormais Morerod, arrivé au point où un artiste risque de se plagier lui-même, cesserait d'être surtout un dessinateur adroit pour devenir un coloriste. Non, jusqu'au dernier jour, le fusain et le crayon Raffaëlli restèrent ses instruments de prédilection. Les ressources de son dessin, à peine rehaussé çà et là d'une note de couleur, demeurèrent plus abondantes et plus dociles que celles de sa palette. S'il eût vécu, peut-être nous eût-il donné, — enlevée en pleine pâte, éclatante et drue — cette synthèse de l'Andalousie que nous rêvions de le voir réaliser.

Hélas! depuis cinq ans, la maladie le minait, cet incendie intérieur, cet « embrasement » qui détruit lentement les métaux les plus robustes. Mais Morerod se défendait avec une si farouche énergie, s'acharnant à vivre et à créer, que la mort, plusieurs fois, parut battre en retraite et que nous conservions, aux heures les plus sombres, l'espoir de garder notre ami.

Ce long combat contre son sort d'homme mortel l'empêcha sans doute d'accomplir toute sa destinée d'artiste. Mais il le sauva du danger, que Morerod courut, de s'enfermer dans une formule : ses dernières œuvres, dont les procédés matériels ne diffèrent pas sensiblement de ceux qu'il employait jadis, révèlent un prodigieux renouvellement de l'âme. Ce sont des figures de femme — j'en connais cinq, toutes inspirées d'un unique modèle, — des figures allongées, presque déformées à la manière du Greco, mais qui sont parfaitement « expressives », tout en atteignant au vrai style. Morbidesse peut-être, mais qui va si loin et si profond que l'on s'arrête interdit,

presque saisi de vertige, comme au seuil de l'antre sacré où se tient la Pythie.

RENÉ DE WECK.

LETTRES PORTUGAISES

João de Castro, etc.: *Manifesto Nacionalista*; Edition « Lusitania », Lisbonne. — L'Ame nationale. — Aquilino Ribeiro : *A Via Sinuosa* ; Aillaud et Bertrand, Lisbonne. — A. Ribeiro : *Terras do Demo* ; Aillaud et Bertrand, Lisbonne. — Teixeira de Queiroz : *A grande Quimera* ; Antonio Maria Pereira, Lisbonne. — Manoel de Souza Pinto ; *As Mãos da Vida* : « Portugalia », Lisbonne. — Antonio Patricio : *Pedro O Crù*, drame; « Atlantida », Lisbonne. — Jayme Cortesão : *Egas Moniz*, drame ; « Renascença portuguêsa », Porto. — Memento.

Parmi les nations combattantes, il en est peu qui aient consenti à faire aussi peu de bruit que le Portugal à la Conférence de la Paix. L'avenir dira s'il faut l'en louer ; car l'époque est aux marchandages, et l'excès de discrétion n'est pas le meilleur moyen de se faire faire justice. Il convient de remarquer, au surplus, que la jeune République lusitanienne s'efforce depuis des mois de sortir honorablement d'une pénible crise intérieure. Là-bas, comme ici, on cherche des idées directrices, une méthode, un plan. Or, la guerre a violemment opposé deux tendances contradictoires : nationalisme et internationalisme. Et l'on aurait tort de croire que tous les tenants du second principe se sont toujours trouvés à l'extrême gauche. Le récent **Manifeste Nationaliste** lancé par MM. João de Castro, Carlos da Cunha e Vasconcellos et Manuel de Figueiredo peut servir à montrer comment, sur le terrain de l'évolution politique et sociale, s'opèrent certaines transmutations de valeurs qui accusent l'étroite parenté des extrêmes et qu'un examen superficiel reconnaît mal.

Ainsi, le nationalisme, tel qu'il est conçu en Allemagne et même en Italie, c'est-à-dire comme une fusion étroite de l'idée de *nationalité* organique et de l'idée d'*Etat souverain*, s'affirme essentiellement impérialiste et conquérant, et se sépare nettement du principe de justice qui l'aida momentanément à trouver sa force dans l'unité.

C'est que la notion d'Etat souverain lui permet de se soustraire à la Loi morale, qui est universelle par nature, et que ni les individus ni les collectivités ne sauraient transgresser impunément. Ainsi de basses cupidités masquées de programmes généreux ont pu précipiter les unes contre les autres des multitudes humaines dans le plus cruel des conflits. Et maintenant que les massacres ont cessé, ces multitudes se sentent quelque peu déçues dans leurs espoirs de restauration des principes universels de la Conscience humaine. Le dépit des vaincus cherche naturellement à aviver chez les autres l'amertume de cette déception et, pour mieux sauvegarder dans son

sein le principe nationaliste, l'Allemagne s'efforce de ruiner hors de ses frontières le prestige de l'idée de patrie.

A notre tour, nous devons nous demander si nous avons assez affiné cette idée pour la diviniser et pour exiger perpétuellement en son nom tous les sacrifices. Les auteurs portugais du *Manifeste Nationaliste* n'en veulent aucunement douter ; il considèrent que la seule organisation possible de salut social doit se faire aujourd'hui autour de l'idée de patrie, et cette idée — nous l'avons proclamé nous-même — était au centre du mouvement républicain de 1910, comme on peut s'en convaincre en feuilletant les numéros d'une revue dirigée à cette époque par le nouveau Président élu de la République portugaise, M. Antonio José d'Almeida. Cette revue portait un beau titre : **Ame nationale**, et, tout en affirmant que cette âme représente la somme naturelle des énergies ancestrales passionnées d'indépendance, son éloquent Directeur disait que l'amour de la patrie ne devait pas être synonyme d'égoïsme envers les pays étrangers.

Au contraire, insistait-il, l'âme nationale portugaise fut toujours internationaliste, comme le prouvent ses aventures maritimes, qui ouvrirent au monde entier la voie du progrès.

Les nationalistes d'aujourd'hui semblent plus exclusifs, et, défiants de toute idéologie, proclament la nécessité de recourir à la force pour *éliminer* tous les dissidents du dogme national, supérieur à tout. C'est une attitude de conservation sociale, qui s'explique, mais qui n'entend pas faire mieux que le bolchévisme au regard des droits de l'intelligence. Et nous préférons le Sermon sur la montagne, qui a l'avantage de s'adresser à tous les hommes.

Nous ne saurions nier cependant que le principe nationaliste demeure mieux apte que tout autre à l'organisation d'un Etat, surtout si on lui confère un caractère en quelque sorte sacré, ce qui est la tendance présente. Mais alors il s'avère, devant la conscience, inférieur au principe divin universaliste, qui organisa les sociétés du passé et, de par l'égoïsme qui le caractérise, il ne peut qu'engendrer de perpétuels conflits. R. Tagore ne s'y trompe point, qui nous donne de la Nation cette définition au moins inattendue :

Au sens d'union économique et politique d'un peuple, une nation est une organisation mécanique en vue d'accumuler des richesses. La vérité est que l'esprit de conflit et de conquête est au centre du nationalisme occidental ; aucune idée de coopération sociale ne lui sert de base ; il a développé une parfaite organisation de puissance ; il n'a rien fait pour l'idéal.

Il faut donc en revenir à la loi morale, qui est la même pour l'humanité tout entière et qui doit assurer la coopération des patries, quel que soit le régime interne qu'elles se donnent. Les nationalités sont

indestructibles, et elles tendront de plus en plus à faire corps avec une langue, avec un territoire ; mais pourquoi organiserait-on ces patries avec cloisons étanches ; pourquoi ces collectivités n'auraient-elles pas entre elles les mêmes devoirs que les individus entre eux ; pourquoi ne tendraient-elles pas à trouver le rythme qui harmonisera leurs activités disparates ? A cela sans doute peut coopérer l'Art, qui sera néanmoins d'autant plus savoureux et vivant qu'il reflétera davantage l'âme d'une patrie, mais qui, en réalisant de la beauté, offrira en même temps à tous les hommes un symbole d'universalité. A l'instar de la plupart des nations occidentales, le Portugal se trouve en état de crise ; il abandonne une discipline morale usée, et voilà qu'il hésite sur le choix de celle qui devra le guider dans l'avenir; car aux individus comme aux collectivités il faut une idée centrale, qui serve de règle supérieure. Nul doute que la discipline morale nouvelle, qui doit assurer les destins du Portugal, n'ait à correspondre avant toutes choses au caractère lusitanien. Largement humaine dans ses fins, elle a donc besoin d'être nationale dans le choix primordial de ses activités créatrices.

C'est ce que vient démontrer précisément l'œuvre révélatrice d'Aquilino Ribeiro : **La Voie sinueuse**, où toute l'anarchie mentale du Portugal contemporain s'incarne en de saisissantes figures ingénieusement tirées de la réalité la plus directe, et ces figures prennent un relief d'autant plus impressionnant qu'elles évoluent au sein d'un paysage étroitement apparié à leur âme.

Autant que Camillo, dont il a la pénétration psychologique, autant qu'Eça de Queiroz, dont il possède la puissance de suggestion et de style, M. Aquilino Ribeiro s'affirme créateur de types. Sans attenter à la vérité de leurs attitudes, il excelle à les pousser jusqu'au symbole, et en cela peut-être dépasse-t-il Anatole France.

Ainsi dans le personnage central de Liborio Barradas, prêtre manqué, bibliomane, libertin et révolté d'occasion, homme inquiet qui hésite et qui est plus indolent que mystique, mais épris sincèrement de sentiments généreux, le romancier incarne le Portugal d'aujourd'hui, anxieux de créer, mais qui souffre d'un certain défaut de principes auxquels il puisse se donner en toute ferveur. Le drame angoissant qui se joue dans l'âme de Liborio est celui de tout un peuple : c'est le drame de l'hésitation. L'âme de Liborio est pleine d'atavismes « provinciaux », dit M. Joâo de Castro. C'est ce qui augmente la signification de la synthèse tentée par M. Aquilino Ribeiro qui, mieux que tout autre avant lui, excèlle à peindre les détails pittoresques de la vie régionale portugaise.

Certains visages vont jusqu'à la caricature, tels Bento Chinoca et D. Henriqueta. Et que dire du personnage de Padre Ambrosio, sinon qu'il résume toute une époque et tout un monde ?

Aquilino Ribeiro possède la qualité suprême : il sait voir; de là procède le don du style qui chez lui est de forte sève. Son dernier roman, **Terres du démon**, nous montre que le meilleur de son talent est fait de l'amour qu'il porte aux sujets qu'il traite. Ainsi, à travers les gestes et les attitudes, nous apparaît l'âme, et cette âme a la couleur du paysage. Jamais les paysans, les montagnards, qui mènent leur dure vie à travers les genêts et les pins, n'avaient été peints en Portugal avec cette vérité, et nous savons maintenant de quelles ressources est capable ce vieux sol rocheux, qui a par endroits quelque chose de breton, du moins dans les sentiments qu'il suscite. Et c'est vers l'amour du sol, si bornées que semblent ses manifestations chez les simples, qu'il faudra toujours remonter, chaque fois que l'on voudra établir les bases d'une société viable.

Investigateur minutieux, M. Teixeira da Queiroz sut créer, lui aussi, dans sa *Comédie des Champs* et dans sa *Comédie Bourgeoise*, une admirable galerie de types portugais; mais, docile au canon réaliste, il avait soigneusement refoulé les élans lyriques de son tempérament primesautier. Il leur donne libre cours aujourd'hui et, dans **La grande Chimère**, se plaît à dresser devant nous deux figures presque antithétiques : Manuel de Sà, qui symbolise le travail acharné jusqu'à l'angoisse, et Maria, emblème vivant de la grâce féminine et de l'innocence reconquise. Ainsi s'affrontent la Science et la Beauté, la force et l'amour.

Dans **Les Mains de la Vie**, Manuel de Souza Pinto, qui de chroniqueur élégant et de critique d'art érudit s'est fait romancier, met aux prises l'Art et l'Amour, et se montre fin psychologue autant qu'habile peintre de mœurs ; mais ici nous sommes loin des foules. Martin Gralheira, le sculpteur, et Marta Rosal, la pécheresse aux belles mains, mettent une sorte d'aristocratie dédaigneuse en chacun de leurs gestes, et l'on sent chez l'auteur une préoccupation constante d'écarter de sa vision tout ce qui pourrait paraître grossier et vulgaire.

Nous l'en louerions volontiers, si l'ensemble du récit n'en gardait parfois quelque chose de trop artificiel ou de recherché. C'est le défaut inévitable de hautes qualités.

Antonio Patricio est également un passionné de la Beauté, et il vient de l'affirmer magistralement par son drame étrange, visionnaire et shakespearien de **Pierre le Cruel**, qui nous montre, à travers un développement scénique où les choses elles-mêmes ont une voix, le triomphe de l'amour sur la mort.

Drame injouable certes, mais qui a figure de chef-d'œuvre et dont la forme musicale est un enchantement.

Les beaux dons d'éloquence et d'émotivité manifestés par M. Jayme Cortesão dans son drame historique d'**Egas Moniz** sont de nature assez différente ; ils n'ont peut-être pas réussi à tirer d'un sujet assez

peu dramatique en lui-même une œuvre de haute portée humaine ; mais ils font vibrer d'un bout à l'autre les plus généreux sentiments dont se nourrissent les individus et les patries, et le premier acte est admirable. Toute l'histoire de Portugal jusqu'aux plus récentes batailles témoigne d'une inépuisable vertu d'héroïsme. Dans cette vertu la Lusitanie trouvera sa rédemption.

MEMENTO. — A la suite des *Contos Escolhidos* du maître Julio Brandão, qui sont de véritables élégies en prose, la collection *Lusitania* publie *Os Sacrificados*, contes de guerre de João Grave, qui sont une suite d'épisodes émouvants, simples de style, mais à qui l'on peut faire le reproche d'être quelque peu idéalisés.

Les notations impressionnistes d'André Brun dans *A malta das Trincheiras* ont plus de sel et d'humour ; celles que réunit le lieutenant Pina de Morais sous le titre de *Parapeito* sont un hommage impressionnant aux vertus du soldat portugais, auxquelles les Français doivent apporter les premiers leur tribut d'admiration.

Il faut placer ce petit livre à côté de *Nas trincheiras de Flandres*, d'Augusto Casimiro. Les *Memorias da grande Guerra* (1916-1919) de Jaime Cortesão sont également une œuvre de sincérité, en même temps que d'ardente foi patriotique ; mais l'auteur, de par les fonctions qui lui étaient dévolues près des lignes, ne se contente pas de noter ce qu'il ressent ; il analyse et juge en poète et en philosophe.

Ont paru *Caminho do mar*, poème de Vaz Passos ; *Verbo antigo*, poème d'Angelo Ribeiro avec préface de Leonardo Coimbra ; *Le Portugal contre l'Allemagne*, par F. de Homem Christo, qui valent d'être lus.

PHILÉAS LEBESGUE.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Yovan Radonitch : *Histoire des Serbes de Hongrie*, Bloud et Gay, 3,50. — Arthur Rotsaert : *L'Escaut depuis le traité de Munster*, G. Van Oest, 1,50. — Olof Höijer : *Le Scandinavisme dans le passé et dans le présent*, Bossard, 1,80. — Paul Verrier : *La question du Slesvig*, Alcan, 1,10. — Edouard Soulier : *La Hollande amie*, Berger-Levrault, 3 fr.

Chez Bloud et Gay, M. Yovan Radonitch a publié une **Histoire des Serbes de Hongrie** qui s'arrête présentement à 1699, — au seuil de l'époque moderne, — ouvrage touffu, très documenté et d'une lecture forcément laborieuse, car il parle de faits, de personnages, d'événements qui nous sont en général assez peu familiers. Mais il apporte d'abord des indications précieuses sur les origines des peuples de la région danubienne, dont on sait les revendications et les querelles. — Les Magyars sont d'origine turco-finnoise, et, partis des pays que traverse la rivière Irtich en Sibérie, atteignirent à la fin du IXe siècle la Hongrie qu'occupait une population yougoslave très dense et dominée par des chefs militaires bulgares (1). On

(1) « Au Xe siècle, ajoute l'auteur, ce sont les Roumains qui arrivent dans la péninsule balkanique. » On sait d'autre part que les Roumains prétendent descendre des anciens Romains, des cohortes laissées en Dacie par Trajan et en Mœsie par l'empereur Aurélien.

admet aujourd'hui que le sang des Slaves, parmi lesquels les Magyars n'étaient qu'une minorité, a modifié profondément leur caractère ethnique. — M. Yovan Radonitch étudie cependant le rôle des Serbes, qu'on voit apparaître bientôt (XIe s.), et qui se maintinrent dans la Hongrie méridionale. Un curieux chapitre étudie en même temps l'organisation féodale et le particularisme de certaines provinces comme la Transylvanie, qui resta constituée militairement (XVe s.). — Les prétentions magyares sur les Serbes commencèrent après la bataille perdue à Kossovo contre les Turcs (1389), qui amena l'émigration des vaincus en Hongrie, tant que leur despote Stevan Lazarevitch dut se reconnaître vassal du roi Sigismond et en reçut du reste des possessions importantes. — Nous n'entreprendrons pas de suivre l'auteur dans le détail qu'il trace des événements ou le rôle des personnages qu'on voit défiler depuis lors ; mais on peut toujours affirmer qu'avec les rois de Hongrie, comme ensuite avec les empereurs d'Autriche, les Serbes ont été continuellement sur la brèche, sont restés le bouclier de la chrétienté dans la lutte contre les Turcs. L'histoire de la région montre le flux et le reflux des populations. On les appelle pour batailler contre les Turcs ; on les établit dans les provinces frontières ; mais les Osmanlis finissent par en incorporer dans leurs bataillons. Un chapitre est consacré à l'histoire de la noblesse serbe, les chefs militaires de cette longue période, dont certains comme le tsar Iovan ou Paul Bakitch jouèrent un rôle important, intervenant même dans les affaires de la Hongrie ou celles des Turcs (XVIe s.), et l'on sait que les Serbes se trouvaient en tel nombre dans la Hongrie du Sud (1538) qu'ils constituaient la moitié de la population. — Avec l'avance des armées ottomanes les Magyars s'étaient retirés vers le Nord, laissant aux Serbes « leurs territoires avec le souci de les défendre ». Les Turcs occupèrent la Hongrie centrale avec Buda en 1541 et d'ailleurs la plus grande partie du pays. Ils devaient s'y maintenir jusqu'à la fin du XVIIe s., mais la lutte commença de suite pour les en chasser. — Divers chapitres du livre de M. Yovan Radonitch indiquent la situation, donnent des détails sur l'organisation des territoires occupés, — état économique et système d'impôts, revenu des spahis, administration et juridiction, etc..... de même qu'il apporte nombre d'indications sur l'Eglise serbe et les monastères, ainsi que sur les populations catholiques romaines. On nous parle ensuite de la situation des Serbes de Hongrie pendant les XVIe et XVIIe s. ; de la Hongrie sous les Habsbourg et de la guerre turque après le siège de Vienne ; de la nouvelle émigration qui suivit la prise par les Turcs de Belgrade révolté (1690) et du rôle joué par le despote Georges Brancovitch, ainsi que de la victoire du prince Louis de Bade à Slankamen (19 août 1691), victoire à laquelle contribua fortement l'armée serbe. — L'empereur d'Autriche, avec l'antago-

nisme irréductible des deux races magyare et serbe, avait toujours cherché à tenir en respect l'une par l'autre. Mais le peuple batailleur des Serbes ne rêvait depuis longtemps que de reconquérir son indépendance, de se rétablir sur les terres dont il avait été dépouillé. On sait que non seulement il est parvenu à reconstituer maintenant la plus grande Serbie, mais qu'avec l'agression autrichienne il lui a été donné d'administrer aux troupes de François-Joseph, — dont les conseilleurs oublièrent un peu trop la valeur historique de ceux qui avaient été leurs défenseurs et qu'ils se donnaient bénévolement pour adversaires, — une des plus magistrales tripotées qui puissent laisser souvenir dans les mémoires humaines.

L'ouvrage de M. Yovan Radonitch comporte en appendice de nombreuses pièces diplomatiques, et doit comprendre un deuxième volume qui nous conduira sans doute jusqu'à la période actuelle.

La question de la liberté de l'Escault domine l'histoire de la Belgique, dit M. Arthur Rotsaert dans l'aperçu historique qu'il a publié sur **l'Escaut depuis le traité de Munster** (1648), — et cela depuis les débuts du XIVe siècle (1323), époque à laquelle Louis de Nevers, comte de Flandre, donna en fief à Guillaume de Bavière les îles de Zélande et notamment celles qui forment la rive droite du fleuve. Dès ce moment, on constate que les habitants de Walcheren et de Beverland réussissent peu à peu à se rendre indépendants et tentent d'exercer des droits de contrôle fiscaux et militaires sur l'embouchure du fleuve et sur le trafic maritime qui commence, par suite de l'ensablement du Zwyn, à quitter Bruges pour s'établir à Anvers. Vers la fin du XVIe siècle les Provinces Unies, — la Hollande, — non seulement s'emparent de Flessingue, mais s'établissent solidement sur la rive gauche de l'Escaut et près de la mer, — à l'Ecluse, Sas-de-Gand, Terneuzen et Hulst, et la prise d'Anvers par Alexandre Farnèse leur fournit un bon prétexte pour bloquer complètement l'embouchure de la rivière. Ce fut dès lors la prospérité d'Amsterdam, de Rotterdam ensuite, qu'assura le traité de Munster en même temps que la possession de la zone maritime occupée. Or « la liberté de l'Escaut est en rapport direct avec la sécurité militaire et même l'indépendance de la Belgique ». Le traité de Munster a contrarié le développement du pays, — et, de fait, supprimé l'État tampon qu'il se trouvait être entre la France, dont on redouta bien inutilement l'impérialisme, et les ambitions de l'Allemagne. En 1784, et grâce à l'intervention de Catherine II, qui cherchait une base pour sa flotte, et jetant son dévolu sur Anvers avait réussi à circonvenir l'empereur d'Autriche, Joseph II, on fut bien près de la solution. Mais les intrigues de la Hollande, l'alliance conclue en 1795 avec Louis XVI détournèrent l'orage. Le traité de Fontainebleau confirma l'occupation, et si la Belgique se trouva délivrée à l'époque révolutionnaire, l'affran-

chissement de l'Escaut ne dura pas. Il fallut l'intervention de la conférence de Londres, — malgré la protestation du roi de Hollande en 1831, — pour obtenir la liberté de la navigation sur l'Escaut, dont le traité des XXIV articles régla le statut (1839). Quand même, en 1907 encore, les Pays-Bas soutenaient que le Bas-Escaut était leur propriété, — et qu'en somme le trafic d'Anvers n'y passait que par tolérance. On a pu voir, lors du siège de la ville, en 1914, les conséquences d'un tel état de choses. La question de l'Escaut, de la liberté du fleuve, qui a déjà fait couler des flots d'encre, a bien été évoquée de nouveau à la Conférence de la paix, mais reste toujours en litige, semble-t-il, car on ne nous a rien communiqué des résolutions prises, — ou plutôt de la seule solution qu'elle comporte.

Le petit volume de M. Olof Hijör, **le Scandinavisme dans le passé et dans le présent**, étudie les rivalités et l'antagonisme des peuples de Suède, Norvège et Danemark, et fait l'historique de leurs tentatives de rapprochement. Autrefois ce fut la jalousie de l'Angleterre, qui intrigua pour éviter une entente susceptible de fermer au trafic la mer commandée par les détroits, et, en 1807, « entrevoyant la possibilité d'une union du Danemark avec d'autres puissances pour sauvegarder sa neutralité », envoya sa flotte bombarder Copenhague. La Russie avait alors, du reste, un fort parti dans le pays, tandis que la Norvège se tournait vers les Anglais. L'idée d'une union des peuples scandinaves apparut à peu près dans le même temps que se produisaient des tentatives analogues dans toute l'Europe, car le principe des nationalités et des parentés de races n'est pas d'hier. On peut y ajouter ici les avantages et l'intérêt d'une littérature qui est l'héritage commun des trois peuples nordiques. Les empiétements de la Prusse dans « l'affaire des Duchés » intéressèrent de même tout le monde scandinave, et, lors de la guerre qui éclata et devait réduire le Danemark, une armée suédoise intervint à Malmoé. Mais c'était la lutte du pot de fer contre le pot de terre. Le Slesvig, qui était danois, et le Holstein, peuplé d'Allemands, finirent par passer à la Prusse. — Après une longue période de séparatisme et de suspicion, l'union des Etats scandinaves a été préconisée de nouveau en 1912. Mais leurs forces sont très inégales. Le Danemark et la Norvège arrivent à mettre en ligne environ 200.000 hommes avec le système actuel, tandis que la Suède à elle seule en peut mobiliser de 5 à 600.000. Une conférence a été tenue à Copenhague en 1916 par les souverains des trois pays scandinaves, mais n'a guère donné de résultat, non plus que d'autres qui suivirent à Christiania, puis à Stockholm. Actuellement les dangers que présentaient les appétits de l'Allemagne sont bien atténués. La Russie est en décomposition et la Finlande, vers laquelle regardait toujours la Suède, s'est constituée en Etat indépendant. L'individualisme foncier des

populations danoise et suédo-norvégienne, qui est une des forces de leur nationalisme, paraît bien, toutefois, être également une faiblesse, — et l'obstacle à leur union sincère, —qui se ferait peut-être devant un danger commun, mais auquel on peut souhaiter qu'ils échappent de longues années encore.

La question du Slesvig est justement traitée d'autre part dans une publication de M. Paul Verrier, qui s'élève d'abord contre l'habitude depuis longtemps prise de toujours parler du Slesvig-Holstein, — des « duchés » comme de « frères siamois, indissolublement liés l'un à l'autre, tant par la nature et par la nationalité que par un regret égal d'avoir été arrachés à la même patrie ». Or le Slesvig est danois et le Holstein est allemand. Avant 1864, les duchés étaient réunis avec le Lauenburg sous le gouvernement du roi de Danemark, mais le Slesvig appartenait à la monarchie danoise comme terre de la couronne, tandis que le Holstein, ancien fief d'Empire, se rattachait à la Confédération germanique. — Un des faits sur lesquels insiste M. Paul Verrier, c'est le travail lent de l'Allemagne depuis plusieurs siècles pour changer les idées de la population, principalement de l'aristocratie. Il y eut des révoltes du parti allemand (1848), qui voulait se rattacher au Deutschland; et qui durèrent trois ans. En 1864, la Prusse et l'Autriche se jetèrent sur le Danemark pour lui enlever les deux provinces, — ce que l'Europe, inconsciente, laissa faire. Depuis, la germanisation du pays a été poussée et la guerre qui débuta en 1914 a fourni le prétexte de nouvelles persécutions. Mais la déconfiture de l'Allemagne a fini par modifier les choses. On a parlé d'un plébiscite, — mais qui accorderait le droit de vote aux Allemands et dès lors serait à leur avantage. On a proposé de consulter d'abord le Slesvig septentrional qui a gardé plus fortement la nationalité danoise ; mais partout il y a un fort courant, et puisqu'il est toujours question d'affaiblir l'Allemagne, la logique serait peut-être de remettre tout simplement le Slesvig au Danemark, qui ne ferait en somme que rentrer dans son bien. C'est une solution que l'auteur, discutant impartialement le pour et le contre, hésite encore à adopter ; mais on sent qu'il en a bien envie.

CHARLES MERKI.

§

Le livre de M. Edouard Soulier, **La Hollande amie**, est, comme son titre le fait deviner, une mise en lumière de toutes les sympathies agissantes que nous a montrées ce pays pendant la guerre. « La Hollande, disait alors le R.-P. Raymond, lieutenant, dans une phrase que l'auteur a mise en épigraphe à son livre, sacrifie sans compter à l'amitié française et son cœur, et son or et son sang, l'âme de la Hollande communie à la nôtre dans la même foi

nationale et dans les mêmes espoirs. » Ses fondations hospitalières, ses asiles pour les réfugiés, ses secours à ses voisins belges ont été aussi chaleureux que précieux, et même sur les champs de bataille le concours de ses fils ne nous a pas fait défaut; sur 1.400 volontaires hollandais, 300 seulement survivent. Dès le premier jour la Hollande s'était d'ailleurs décidée à un grand effort militaire, mobilisant 350.000 hommes portés ensuite à 500.000, forces qui ont dû certainement détourner le Kaiser de certaines entreprises. Si la Hollande s'était confiée à l'amitié de cet homme, ou même à son système d'écluses, comme la pauvre Belgique se fiait aux traités, elle aurait subi le même sort. Ce qui augmente pour nous le prix de ces manifestations ardentes en notre faveur, c'est que l'unanimité n'était pas absolue et que divers éléments, les mêmes que dans les autres pays neutres, inclinaient bien fâcheusement vers nos ennemis, éléments officiels, l'Allemagne était si puissante! éléments militaires, l'armée allemande avait un tel prestige! éléments royalistes et nobiliaires, les cours princières allemandes étaient si séduisantes! (pourtant le vrai traditionalisme hollandais est républicain), éléments cléricaux enfin, et ici aussi bien protestants que catholiques, car le virus kaiserien a, de la façon la plus déplorable, contaminé également toutes les confessions. Dans une récente conférence qu'a publiée le 20 mai la revue *Foi et Vie*, le pasteur Krop de Rotterdam rappelait que. « seul contre tous » dans son entourage, il avait eu foi dès le premier jour en notre victoire et qu'il avait toujours protesté contre cette lâche conception de la neutralité qui empêche chaque conscience de dire où est le droit. Et sans doute dans cette étonnante inclination de tous ces milieux religieux pour les régimes absolutistes il y a de la faute des révolutionnaires, et une fois de plus les terroristes montagnards ou bolchévistes se trouvent faire le jeu des terroristes tsaristes ou kaisériens contre les simples bons citoyens; mais vraiment il y a de la faute aussi des partis rétrogrades. Je voudrais bien savoir, par exemple, si les trois belles *Lettres ouvertes aux protestants de Hollande*, que le pasteur Doumergue, doyen de la faculté de théologie protestante de Montauban, a publiées, dans la même revue en novembre dernier, ont convaincu leurs destinataires, et si M. Groen van Prinsterer maintiendrait les jugements si sévères qu'il portait sur la Révolution française dans tel de ses livres. La différenciation entre 1789 et 1793 a toujours été si facile, si banale, que beaucoup, par haine de cette banalité, soit profonds penseurs comme Taine, soit dogmatistes intransigeants, comme Mgr Pie, sans parler de simples journalistes, ont adopté la vue contraire; mais vraiment il y a des cas où il faut avoir le courage de la vérité même banale, et maintenir cette différenciation entre 1793 et 1789. Cela permettra, à la question que se posait, paraît-il, en 1914, la grande majorité de la

Hollande religieuse, tant catholique que protestante : « Ne serait-ce pas le juste châtiment d'une France incrédule et révolutionnaire » ? de répondre au moins par un sourire?

HENRI MAZEL.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914-1919

Paul Ginisty : *Les Artistes morts pour la patrie*, Alcan, 2 fr. 50. — Pierre La Mazière : *L'H. G. F.*, Albin Michel, 4 fr. 50. — M. Laurentin : *Le sang de France*, Bloud et Gay, 3 fr. 50. — Ernest Robidet : *Croquis de guerre*, Librairie de la « Democratie », 2 fr. 25. — Le colonel Bujac : *Anvers* (1914), Van Oest, Bruxelles. — Arthur Train : *L'Amérique et la secousse de la guerre*, Hachette, 3,50. — M. Gabé de Champvert : *Six mois en Lorraine*, Berger-Levrault, 2,75. — Vernon Kellogg : *Mes soirées au Grand-Quartier*, Payot, 3 fr. — Dr Lucien-Graux : *Les Fausses nouvelles de la Grande guerre*, l'Edition Française illustrée, 30, rue de Provence, tomes III, IV et V, chaque volume 6 francs.

Voici une nouvelle liste d'artistes divers tués au front ou morts de maladies qu'ils avaient contractées pendant la campagne. C'est une liste imposante que M. Henri Barbusse devrait étudier conjointement au « Bulletin des Ecrivains ». Il se rendra compte alors que les intellectuels ont payé de leur personne, beaucoup trop même, hélas ! pour l'avenir de la France. Il pourra ainsi rectifier ses appréciations injustes et balourdes, qui font croire à beaucoup que ce remarquable romancier n'est qu'un primaire aigri.

Ce pieux « in memoriam » comprend des peintres, des graveurs, des sculpteurs, des musiciens, des artistes lyriques et dramatiques, des architectes, des ressortissants de l'école des Arts Décoratifs, des Manufactures de l'Etat et de l'Administration des Beaux-Arts. Beaucoup d'entre eux n'étaient pas encore connus du grand public. Certains avaient déjà donné des promesses. Il y en a qui ne se se seraient pas évadés de l'art officiel. Ceux-là suivaient l'enseignement médiocre de Cormon, de Bonnat, de Gabriel Ferrier. Parmi les peintres que l'on peut tout particulièrement regretter, il faut mentionner Michel Cazin, le fils du délicieux paysagiste, paysagiste lui-même, mais aussi graveur en médailles et céramiste, Jean Brulat, le dessinateur Ricardo Florès. Parmi les sculpteurs, Emile-Marcel Baudot, et surtout Raymond Duchamp-Villon, l'artiste le plus marquant de tous ceux que ce livre signale. Cette disparition est une lourde perte pour l'art français. Audacieux et cultivé, Duchamp-Villon avait vraiment une personnalité. Je me souviens avec émotion de la façon discrète et souriante dont il accueillait ses visiteurs, dans son jardin de Puteaux. C'est là que j'ai admiré son « Baudelaire ». Et je me rappelle aussi sa collaboration avec André Mare pour un ensemble décoratif de maison moderne que l'on put voir en 1913 au Salon d'Automne. Occupé sans cesse à sa renouveler, il était de ceux sur lesquels on compte, de ceux qui se réalisent par des œuvres originales, passionnantes, fortement construites. Et la cha-

leur qu'il mettait à défendre ses idées ne l'empêchait pas, bien au contraire, de soutenir avec une flamme au moins égale des conceptions très diverses, pourvu qu'elles fussent jeunes, vivantes, nouvelles. Il n'était circonscrit par aucune théorie préconçue. De telles morts sont doublement à déplorer, car la phalange des artistes novateurs n'est jamais assez nombreuse. Il aurait participé comme chef de file au renouvellement de l'art qui succédera à la guerre. Mais la maladie consécutive aux fatigues de la campagne à laquelle il prit part comme médecin auxiliaire (car il avait fait des études de médecine) nous l'a enlevé.

Pour chacune de ces catégories d'artistes disparus, MM. François Flameng, Sicard, Alfred Bruneau, Gémier, Gustave Geffroy, etc., ont écrit des introductions. M. Pierre La Mazière a fait la guerre en qualité d'infirmier à bord de l'**H. C. F.** (Hôpital Chirurgical Flottant). Son navire est allé de Moudros à Athènes, des Dardanelles à Salonique. Nous n'avons pas beaucoup de récits de l'existence vraiment mouvementée d'un navire hôpital. Le livre de M. La Mazière comble agréablement cette lacune. Affecté à la salle d'opérations il en voit de rudes. Il note tout d'abord, après l'inévitable mal de mer, l'impatience des majors pris de prurit opératoire « et attendant fiévreusement les premiers blessés ». Mais ses occupations, d'une réalité poignante et macabre, ne l'empêchent pas d'ouvrir les yeux sur les paysages, ni de se délasser au contact d'une vie plus normale. Il décrit avec une sensibilité de peintre et de poète cette île de Moudros, où il rencontre quelques Grecs « vêtus d'une chemise sale, le chef couvert d'un feutre grisâtre en forme de chapeau de brigand ». Les plus jeunes lui rappellent Moréas « du temps qu'il était symboliste..., et les marchands de nougat de la fête de Neuilly ». « Ils sont tristes comme leur pays, misérables comme leurs maisons. » M. La Mazière ne se laisse pas influencer par les souvenirs classiques qu'évoque l'antique Lemnos. Ces impressions d'un voyageur sont coupées par des récits contant l'arrivée ou l'agonie de blessés. L'auteur nous fait part de la sensation douloureuse que l'on éprouve à entendre clapoter le cadavre du mort que l'on immerge cousu dans un sac, puis entraîné par les courants. Il raconte avec une ironie shakespearienne les « combine » des infirmiers.

Ce soir, écrit-il, nouvelle immersion. Il y a eu deu décès dans la journée, mais comme les deux infirmiers qui procèdent à la cérémonie reçoivent chaque fois une bouteille de vin et que, très judicieusement, ils ont compris qu'on ne leur en donnerait pas davantage, s'ils faisaient plusieurs immersions le même jour, ils ont conservé un mort pour demain — afin de pouvoir trinquer deux fois de suite.

Comme il est sympathique, ce pauvre petit nègre dit « Printemps », que l'on apporte amputé du bras droit et la jambe gauche bandée

de l'aine jusqu'à la cheville. Il meurt quelques jours après. Ces nègres ont des noms étonnants, ils s'appellent Socrate, Aglaé, Printemps. M. La Mazière éprouve pour eux une compassion plus grande encore que pour les autres blessés. C'est à eux qu'il « souhaite le plus épargner la douleur, faire plaisir. Il sont de telles victimes ignorantes des raisons pour lesquelles ils ont été meurtris ». La vue du Parthénon lui donne la plus intense sensation artistique qu'il ait jamais éprouvée. Mais l'Orient n'est pas toujours lumineux. Il y a des jours froids, une mer jaunâtre et boueuse, un brouillard et une humidité visqueuse qui rappellent ceux de Lille.

Au cours de son livre, M. La Mazière croque les silhouettes de quelques-uns de ses camarades et de ses chefs. Voici un infirmier, pasteur protestant dans le civil, qui se choque et qui veut quitter la table lorsqu'on parle avec désinvolture des mollets de madame X..., infirmière à bord ; voici, par opposition, un autre infirmier, gros vicaire ardéchois au parler savoureux et qui cependant ne jure jamais — sauf en patois, parce qu'alors ça ne tire pas à conséquence.

Les récits de guerre que M. Laurentin intitule : le **Sang de France**, et qu'il illustre lui-même de dessins très nets et très « enlevés », ont trait aux combats qui se déroulèrent dans les Flandres, à Ypres, à Zonnebeke, puis devant Verdun, au Bois Eponge, à la fameuse cote 304 et au Bois Camard. M. Laurentin n'y a mis aucun pathos, aucune déclamation. Mais une incomparable grandeur se dégage de ces pages. Voilà vraiment les récits de guerre d'un officier combattant, qui a su voir, qui raconte ce qu'il a vu avec précision et sans fioritures. Grâce à des livres de ce genre on se rend compte de plus en plus de ce que furent le martyre quotidien et la prodigieuse valeur de l'infanterie française. Comme toute décoration apparaît vaine et même injuste, lorsqu'on met devant nos yeux tant de sacrifices obscurs, tant de bravoure simple dont on ne parlera peut-être plus jamais.

Un livre comme celui de M. Laurentin nous fait mieux saisir cette incertitude et ce désordre, apparent ou réel, qui tant de fois furent la seule règle des combats de cette guerre. Non seulement l'infanterie doit soutenir les chocs les plus furieux de l'ennemi avec tout ce qu'ils comportent de bombardements, de surprises, de gaz délétères, mais encore c'est elle qui paie toute les erreurs de ses propres chefs.

Il faudrait avoir servi dans les bureaux et la troupe, nous dit un officier d'état-major, pour imaginer dans quelle ignorance de la situation peuvent rester de grands chefs, à quelles singulières transformations sont quelquefois soumis les renseignements venus des combattants et leurs demandes.

L'officier de troupe et le soldat, voilà les grands vainqueurs de

cette guerre. Ne disons pas qu'ils ont tout fait, mais il aurait fallu un bien prodigieux génie pour que la conception pût égaler les réalisations de tous ces modestes combattants. M. Laurentin nous en montre un, entre autres, au moment où il va quitter la zone dangereuse :

Sale, crotté, la barbe hirsute et l'air goguenard, il regarde tomber çà et là autour de nous de grosses marmites qui semblent vouloir nous poursuivre, tant que nous serons à portée... Mais les obus sont trop peu nombreux pour émouvoir ce vieux brisquard... Avant même d'être hors de danger, il sourit de nouveau à la vie. Peut-être obscurément aperçoit-il aussi l'étendue de ses souffrances, la férocité des Boches que son fusil a tués, le prix du sol qu'il a gardé intact, et lui, pauvre fantassin ignoré, qui n'aura ici-bas d'autre récompense, il cueille une églantine au buisson et l'accroche à sa capote terreuse.

Quelle profondeur n'y a-t-il pas dans cette réponse d'un sergent à une jeune recrue qui déclare :

Je ne peux plus marcher, j'aime mieux mourir tout de suite.

— Mon petit, tu dis cela parce que tu n'as pas l'expérience de souffrir ; écoute bien ceci : entre l'instant où l'on ne peut plus marcher et celui où l'on tombe il y a bien du temps; pendant ces heures-là, quand on suerait du sang, on fait la besogne et la route.

Lorsqu'on arrive au bout du livre de M. Laurentin, on se dit qu'il n'est pas possible vraiment que de telles vertus, tant de qualités ne soient pas mieux mises en valeur, mais cette fois pour les œuvres de paix. Une refonte totale de la France politique s'impose, un grand balayage salubre, afin que l'avenir supposé pacifique soit au moins aussi fécond que le passé guerrier.

Un enseignement à peu près pareil se dégage des **Croquis de guerre** d'Ernest Robidet. Ce sont de brefs récits des deux dernières années de guerre, 1917, 1918. M. Robidet rapporte de nombreuses réflexions de poilus, qui n'ont pas besoin de commentaires ; presque toujours c'est la note juste.

— On est grand, dit l'un d'eux, pac'qu'on est des naïfs, vraiment désintéressés dans cette lutte.

— Et pis, quand çà s'ra fini, si ça finit jamais, s'écrie un autre, qui c'est qui criera contre la guerre : ses victimes ? Les morts resteront morts, les estropiés seront, malgré tout, la minorité, et nous, si on en r'vient, on s'ra trop content d'avoir not'peau. On nous donnera un bout de ruban, on nous appellera « héros de la grande guerre », on en s'ra fier et on oubliera tout pour songer à r'faire sa vie.

Le dernier chapitre, qui est du mois d'avril 1919, raconte comment nos soldats, prisonniers récemment rapatriés, se vengent sur les prisonniers allemands qu'ils doivent surveiller. C'est une belle leçon d'humanité.

PAUL AESCHIMANN.

§

La reddition d'Anvers est l'un des événements de la guerre qui ont le plus déconcerté l'opinion et n'est pas loin de rester pour tous une énigme. On s'était habitué à considérer cette citadelle comme imprenable avec ses prodigieuses défenses, et l'on demeure d'autant plus troublé de la facilité avec laquelle elle se rendit que les Allemands ne semblaient pas se porter contre elle avec la dernière vigueur, soit qu'ils aient hésité un moment devant une tâche qu'ils estimaient trop lourde, soit que le kaiser, en temporisant, ait essayé d'amadouer le roi des Belges et de l'amener à composition. Les Allemands pressaient si peu la place que lorsque les Belges voulurent parlementer, ils eurent du mal à se mettre en rapport avec l'ennemi qu'ils ne trouvaient pas. Cela ne pouvait manquer de donner lieu à des commentaires malveillants. On savait que trente mille hommes de troupe et quatre cents officiers, chargés de défendre Anvers, avaient passé la frontière et s'étaient réfugiés en Hollande. On s'étonnait aussi que les Allemands aient pu cueillir un butin si considérable : 4.000 tonnes de grains, dix millions de marks de laine, du bétail. Je ne parle pas des cinq mille prisonniers. La situation d'Anvers permettait facilement de sauver au moins une partie de ces approvisionnements. C'est pour élucider tant de points obscurs que M. le colonel Bujac publie son livre **Anvers (1914)**, qui est le cinquième volume de ce qu'il appelle ses « premières contributions à l'histoire de la grande guerre ». Pour nous prouver son impartialité, il a épinglé en tête du livre cette pensée de Montaigne : « Ce n'est pas l'histoire, c'est seulement la matière de l'histoire, nue et informe. Chacun peut en faire son profit autant qu'il a d'entendement » ; c'est dire qu'il n'entend pas imposer la vérité, mais nous donner les moyens de la découvrir. Il nous apprend que, contrairement à l'opinion commune, la citadelle d'Anvers n'était pas défendable pour cette triple raison que ses ouvrages étaient incomplétement aménagés, son armement était de médiocre valeur et sa garnison insuffisante. Il nous apprend aussi que, dès le 8 septembre, l'emploi de gouverneur de la place forte d'Anvers avait été supprimé. C'est le lieutenant-général de Guise, remplaçant le lieutenant-général Dufour qui en prenait le commandement avec le titre de commandant de la position fortifiée et (pour ne pas porter ombrage) des pouvoirs moins étendus que ceux fixés par les règlements.

Il ajoute que les secours de France et d'Angleterre furent dérisoires. L'un des plus experts professionnels, le colonel anglais Murray, écrit : « La défense d'Anvers ne paraît pas avoir été bien organisée. Les Belges placèrent trop de confiance dans leurs forts, trop peu dans la défense mobile. Le secours anglais fut envoyé trep tard et n'était pas ce qu'il aurait dû être. On se demande

pourquoi Lord Kitchener, auquel revenait la haute direction de la guerre, n'a pas suffisamment apprécié l'importance d'Anvers et pourquoi la tâche de secourir la place fut laissée à l'amirauté, qui ne disposait que de moyens imparfaits, alors que l'armée eût été à même de le faire avec plus de chance de succès. » A ce propos, le colonel Bujac fait observer que l'armée anglaise, en ces premiers jours d'octobre, avait une peine extrême à se soutenir. En somme, la conclusion du livre, c'est qu'il était bien difficile aux défenseurs d'Anvers de résister, et qu'en allant au-devant de l'inévitable, ils épargnaient bien des désastres et bien des vies humaines. La responsabilité de ce dénouement, survenu avec une effarante rapidité, n'incombe, selon l'auteur, ni au lieutenant-général de Guise ni à ses troupes. L'histoire, dit-il, leur accordera mieux que les circonstances atténuantes ; ils méritent absolution entière. Il ne fallait pas moins que cette affirmation pour nous délivrer d'un doute angoissant.

ERNEST RAYNAUD.

§

Le volume qui a été publié par Arthur Train, « un des écrivains les plus réputés des Etats-Unis » : **l'Amérique et la secousse de la Guerre**, dont nous avons maintenant une traduction française, est surtout intéressant parce qu'il a essayé de traduire l'impression et les sentiments divers des Américains en présence du conflit où ils se décidaient à prendre part. Pour l'agrément de ses lecteurs d'outre-mer il a même introduit dans son livre quelques personnages, sinon une affabulation, avec John Stanton, négociant et tripoteur de New-York, envoyé faire un voyage autour du monde pour sa santé et qui raconte, d'après les nouvelles reçues en route, la préparation de la grande aventure où vont se lancer ses concitoyens. Il revient hâtivement et trouve le pays en plein enthousiasme. La situation nouvelle, les divers changements sociaux qui se produisent invitent chacun à réduire ses dépenses. La maison du trafiquant s'organise dès lors sur un nouveau pied, vise à l'économie, d'abord en supprimant de la valetaille. Mais notre homme veut mettre les mains à la pâte et faire fonctionner lui-même le calorifère auquel il ne connaît rien. Il y a ensuite tout un chambardement parmi les domestiques, — et une longue dissertation venant prouver qu'en Amérique comme bien ailleurs, on jetait volontiers l'argent par les fenêtres. Cependant il peut constater dans son entourage, le monde où il vit, nombre de modifications ; la plupart des médecins ont pris du service, — sont partis eux aussi pour « l'armée de la guerre » et il est très difficile de se procurer celui dont on a besoin. Dans la rue, à chaque pas, on peut s'apercevoir des modifications survenues, suivre le grand mouvement qui a saisi le pays ; partout sont des drapeaux, où des étoiles indiquent, par leur nombre, combien de jeunes hom-

mes sont en campagne; partout on voit des uniformes, partout des femmes remplacent, comme en France, ceux qui sont déjà partis pour le front. Notre commerçant, qui reste, car il a passé l'âge, se trouve plutôt dépaysé, — et d'ailleurs constate que l'enthousiasme du moment fait surgir bien des idées bizarres; mais,en somme, l'Américain considère que son devoir est de passer en Europe et de « crever le ventre à tous les Allemands ». — Le récit revient ensuite sur tous les services dont se chargent les femmes, et en particulier du ravitaillement des trains chargés de troupes, dont il raconte les scènes curieuses. John Stanton nous apprend que sa fille veut apprendre la sténographie pour se rendre utile et que son fils est soldat. Il va le voir par le train de Long Island et le trouve heureusement transformé. Nous apprenons comment fut alors recrutée, organisée, éduquée l'armée américaine, qui s'exerce dans un pays de pluie dans la boue, sur des terres qui rappellent furieusement la zone des Flandres où se battaient les nôtres. Le père et le fils se séparent très simplement bientôt, lorsque le navire lève l'ancre pour gagner l'Europe, et il raisonne longuement sur la campagne entreprise, les raisons qui la déterminent, comme sur la transformation des idées dans le pays à l'égard de l'Allemagne en si peu de mois, — en somme pourquoi les Américains ont dû se décider à la guerre et comment on peut justifier la propagande qu'ils ont organisée. C'est pour étudier ensuite ce que vaudra l'expédition, — quels changements peuvent en sortir pour la société moderne, et en particulier pour les Etats-Unis. La moralité de cette histoire, il la donne en effet en quelques lignes : « Nous étions tous installés dans l'hypothèse confortable que notre vieux monde, après toutes les secousses du passé,avait pris une forme définitive. Nous croyions que les relations internationales et commerciales étaient devenues si complexes que la guerre était une impossibilité. Cependant le sol trembla, et nous roulâmes à terre comme un jeu de quilles. — Ils sont en effet quelques-uns, aujourd'hui encore, dans le Vieux comme dans le Nouveau Monde, qui se demandent comment cela a pu arriver, — et beaucoup plus encore qui n'ont combattu que dans l'idée de détruire à jamais la guerre. Illusion généreuse, sans doute, mais dont l'avenir montrera le néant. — Je n'ai voulu indiquer d'ailleurs que la trame et quelques points de vue de ce livre,— abondant, touffu, tout en restant méthodique, où l'on montre le point de vue de ceux, nos partisans, qui entraînèrent tout le pays dans la grande aventure, — magnifiant d'enthousiasme l'élan du peuple américain dont les dirigeants ont jeté dans la balance toutes ses forces et les ressources merveilleuse de ses terres lointaines pour nous aider à refouler l'Allemand, — qui n'a pas encore très bien compris d'ailleurs comment et pourquoi ses petites combinaisons ont été dérangées.

A côté de ce livre à thèse, M. Gabé de Champvert, dans le récit qu'il a intitulé : **Six mois en Lorraine**, donne des indications sur les tournées qu'il dut faire en Meurthe-et-Moselle, la dernière année de la guerre, et d'abord sur la physionomie de Nancy, qui fut aux premières loges pendant les cinquante et un mois que durèrent les hostilités, — en plein sous le bombardement par les canons à longue portée et les aéroplanes. Une statistique officielle indique que 1.105 obus sont tombés sur la ville où l'on a compté 176 habitants tués et 291 blessés grièvement; 174 maisons furent peu à peu démolies, mais par chance les coins les plus remarquables de la ville: le palais ducal, la place Stanislas, l'église des Cordeliers, ont peu souffert. On a même affirmé que ce résultat ne fut obtenu que par l'intervention de l'empereur d'Autriche, dont la famille eut des liens de parenté avec les ducs de Lorraine. Plusieurs de leurs sépultures, en effet, se trouvent à Nancy, principalement dans l'église des Cordeliers. M. Gabé de Champvert dut circuler beaucoup aux environs et dans la zone départementale, et nous donne à mesure ses observations ; ainsi trouve-t-on dans son volume des renseignements sur les localités curieuses de la région, comme Viziglise, les approches de Pont-à-Mousson, Sainte-Geneviève, d'où l'on découvre Metz ; plus loin le vieux château de Villeneuve-au-Val ; Gerberviller, que massacrèrent les Allemands dans leur ruée de 1914 et dont il raconte longuement le martyre. A Rozelieures, où il passe ensuite, ce fut une jeune fille de 17 ans qui alla ramasser nos blessés après le combat du 25 août et les ramena dans une carriole. En quittant Dombasle-sur-Meurthe, il passe à Toul dont il confesse n'avoir pu goûter l'intérêt, puis raconte les faits dont Lunéville a été le théâtre (1). Arrive l'armistice, et il se rend à Metz en passant par Pont-à Mousson, qui n'est plus que ruines, mais indique que le résultat de nos fameux bombardements à Frascaty et la gare de Metz-Sablons ont été fort exagérés. Pour la ville même, il montre aussi peu d'enthousiasme, et raconte qu'en revenant par Toul, il dut déjeuner dans un restaurant américain, où, comme boisson, on n'avait que du café au lait. Il pousse un moment jusqu'à Domremy et donne quelques détails sur le village natal de Jeanne d'Arc devenu un lieu de pèlerinage, et la maison habitée par l'héroïne qu'on a encombrée d'une pacotille soi-disant artistique où l'on retrouve, une fois encore, la pucelle de Paul Dubois. Il y a, pour finir, diverses anecdotes, dont la destruction de Nomeny, où le curé qu'on allait fusiller ne fut sauvé que par l'humanité providentielle d'un officier allemand. Une fois n'est pas coutume, et l'on a plaisir à citer ce qui se trouve, par hasard, à l'avantage

(1) Sur l'occupation de *Gerberviller* et de *Lunéville* je renvoie aux relations publiées dans le *Tour de France* en 1915. Cf. *Mercure de France*, numéros des 16 mai et 1er août.

de l'ennemi.—Mais M. Gabé de Champvert regrette qu'on ne soit pas allé chez les Boches leur rendre une partie de ce qu'ils ont fait chez nous, et peut-être n'est-il pas seul de cet avis. Les politiciens ont bâclé la fin de la guerre et nous souhaitons de tout cœur qu'on n'ait jamais à le regretter.

M. Vernon Kellogg, citoyen des Etats-Unis, s'est trouvé parmi les Allemands durant la première partie de la guerre en qualité d'administrateur délégué de l'*American relief Commission* pour le nord de la France et, sous la surveillance des autorités, a pu circuler dans la zone envahie. Il a fréquenté l'Etat-major, s'est trouvé mêlé au monde militaire d'outre-Rhin et a donné ses impressions dans un curieux petit volume : **Mes soirées au grand quartier**, des *conversations et aventures aux quartiers généraux de l'armée allemande en France et en Belgique.* Parmi les chefs qu'il se trouva fréquenter est un professeur d'outre-Rhin avec lequel il chicane le plus souvent, car ce personnage tient surtout à lui prouver que le triomphe de l'Allemagne est nécessaire au point de vue biologique: C'est l'apothéose de la « kultur », dont on nous a quelque peu rebattu les oreilles, et l'un des dangers auxquels est exposé le monde du fait des Allemands, peut-il dire ensuite, c'est qu'à ce propos ils pensent véritablement ce qu'ils disent. Cependant il se trouve parmi l'état-major quelques hommes de bon sens, comme ce parent du kaiser qui estime stupides les randonnées de zeppelins sur l'Angleterre et qualifie d'imbéciles ceux qui les ont commandées. M. Vernon Kellogg doit continuellement parcourir la zone dévastée par la guerre, comme les approches de Reims, et en décrit la désolation et la tristesse. Le pays occupé, on annonce bien qu'on continue à faire marcher les usines, mais c'est pour fabriquer des choses comme de la tôle ondulée qu'utilise l'armée allemande, de même qu'on coupe les arbres pour en faire des madriers ou des planches, à l'usage des fortifications de campagne. — M. Vernon Kellogg nous parle ensuite du quartier général de Von Bissing à Bruxelles et constate l'incapacité foncière de l'Allemand à saisir ce qui dépasse quelque peu ses idées étroites. Le gouvernement de la Belgique, affirme-t-il ainsi, était admirablement organisé, et cependant inefficace. Il n'obtenait rien qu'en usant de brutalité. Le Belge qui a subi l'Allemand l'a toujours méprisé et le lui a ostensiblement fait voir. La commission américaine, du reste, l'ennemi s'en méfiait, mais n'osait l'empêcher d'agir, se bornant à des tracasseries continuelles. Et il termine en évoquant toute la rancœur et toute la haine qui se sont levées chez les Américains, surtout au spectacle des atrocités de l'ennemi, de ses procédés odieux, comme les camps de représailles où l'on déportait la population civile, et qui les déterminèrent enfin à prendre les armes. « Nous n'avons jamais songé à rendre aux Allemands le mal

qu'ils ont fait, déclare-t-il à ce propos, toutefois il est indispensable de leur enlever à jamais le désir de recommencer à faire le mal. » — Mais, pense-t-on que ce résultat a été réellement obtenu ?

De l'ouvrage abondant publié par M. le Dr Lucien-Graux, **les Fausses Nouvelles de la Grande Guerre**, trois volumes ont encore paru qui ont consigné les racontars fantaisistes ayant trait cette fois à l'offensive de la Somme (juillet 1916) ; à l'entrée en guerre de la Roumanie ; plus tard à la vague de pessimisme et aux mirages de paix dont on put suivre le développement en 1917, à côté des nouvelles qui parvenaient de la Révolution russe. On nous parle ensuite des batailles de 1918 : bataille de Picardie (21-30 mars) ; batailles de l'Aisne (27-30 mai) ; batailles entre Aisne et Marne (31 mai) et bataille de Montdidier-Noyon (4-13 juin) ; enfin deuxième bataille de la Marne avec le commencement de l'offensive qui devait décider de la guerre et pendant que les feuilles allemandes répétaient encore que « les prétendues masses américaines venues à notre aide n'étaient pas au front et que Foch se trouvait incapable de former une armée de manœuvre ». Un dernier chapitre du volume concerne les « Godasses » et « Gothons » ; l'explosion de la Courneuve où l'on annonça de suite 1.500 morts (?) et les exploits des canons monstres, qui causèrent certainement de la surprise, mais dont les projectiles, en atteignant la ville, n'empêchèrent jamais la circulation des Parisiens, s'ils cassèrent quelques vitres et démolirent plusieurs immeubles. — Avec le dernier volume paru, l'auteur passe en revue les faits moraux, les deux courants de l'opinion, du côté allemand et du côté français ; il donne les « dernières nouvelles de Potsdam, où l'on annonçait la dictature militaire en même temps, ô déchéance ! — qu'on chansonnait le Kaiser et qu'on annonçait jusqu'à la folie de l'Impératrice. Le Dr Lucien-Graux parle ensuite des prophéties sur la fin de la guerre, qui tinrent une belle place dans les préoccupations générales, et brusquement disparurent de la circulation, — et des étalages des libraires, — quand on eut constaté que les choses n'arrivaient jamais comme on l'avait annoncé. Parmi les nouvelles fantaisistes on peut ranger encore beaucoup des circonstances qui ont été racontées de la Révolution russe, du sort de l'empereur Nicolas et de sa famille ; il y eut également des nouvelles plutôt hasardées concernant la grippe espagnole, la paix bulgare ; d'autres sur Clemenceau, puis le « scandale » Caillaux, Humbert et Cie, etc.

La publication du Dr Lucien-Graux reste curieuse, en somme, et l'on y prend intérêt ; mais — nous l'avons dit déjà — peut-être eût-il été préférable de lui donner une moindre étendue, son extrême abondance risquant d'indisposer le lecteur, qui n'est plus habitué, comme au vieux temps, à des ouvrages de telle envergure. Ce-

pendant on doit convenir que les éditeurs, en l'entreprenant dans la période difficile que nous traversons, ont donné un bel exemple de courage..

CHARLES MERKI.

A L'ÉTRANGER

Belgique.

LA CONDAMNATION DES DEUX ACTIVISMES. — C'est un jury flamand, dont un des membres déclarait ne pas comprendre un seul mot de français, qui vient, *à l'unanimité*, de condamner à mort Auguste Borms, un des chefs de l'activisme flamingant.

On se souvient du fameux discours dans lequel l'ancien chancelier Bethmann-Hollweg traitait les Flamands en frères de race et soutenait qu'un des buts principaux de l'occupation allemande de la Belgique était de soustraire cette partie de la race germanique à l'oppression de la civilisation latine. Je fis observer, à cette occasion, aux lecteurs du *Mercure de France*, que la majorité des Flamands ne nourrit aucune espèce d'hostilité à l'égard de la France et de sa culture.

Comment le pourraient-ils ?

L'influence française dans les Flandres, est séculaire. Les ducs de Bourgogne ne tenaient-ils pas alternativement leur cour à Dijon et à Bruges ?

Rubens n'était-il pas illuminé du génie de la Renaissance à une époque où la sombre et dure pensée de Luther régnait sur les Allemagnes ?

Quand la France s'annexa définitivement une partie des Pays-Bas du Sud, ne parvint-elle pas rapidement à transformer en excellents Français ces Flamands de Lille, Dunkerque, Hazebrouck, Saint-Omer, de qui Lamartine devait dire, deux siècles plus tard, qu'ils constituaient en quelque sorte le Latium de la France contemporaine ?

Et dans ce cadre français les Wallons et les Flamands, que d'aucuns prétendent inconciliables, ne se sont-ils pas parfaitement amalgamés : quelle différence existe-t-il aujourd'hui entre un Wallon de Valenciennes et un Flamand de Lille ou d'ailleurs ?

L'élite flamande de Belgique a-t-elle jamais cessé de tenir, par-dessus toute autre, à la culture française ? N'est-ce pas en langue française que ses meilleurs écrivains et poètes continuent de se manifester ?

Je faisais également observer l'horreur et l'indignation que l'invasion allemande, le sac de ses villes, les massacres de ses enfants, avaient suscitées parmi les populations flamandes de la Belgique et

comment cette sainte haine s'était traduite en enrôlements volontaires et en tenace résistance contre l'oppresseur.

Et j'eus le plaisir de pouvoir noter, et durant toute la guerre, que l'attitude des chefs qualifiés du mouvement flamand, même les plus ardents, ne cessa pas d'être absolument correcte du point de vue national.

Malheureusement, des individus de demi-plan, des trublions de cénacle, des illuminés, sans parler de quelques hommes tarés, ne résistèrent pas à l'occasion de tenir enfin un rôle de quelque importance ; l'attrait de la sportule allemande ne fut pas non plus un élément négligeable.

Pour les amis de la littérature flamande, ce fut une sincère douleur de voir participer à l'activisme le grand romancier et conteur Styn Streuvels et le beau poète René de Clercq. De ce dernier, il faut bien dire que si ses vers sont parmi les plus remarquables de la poésie flamande, rien ne dépassa l'abjection de sa trahison et de sa platitude envers les Boches. L'attitude de Raphaël Verhulst, barde populaire plein de lyrisme, fut aussi profondément déplorable.

Mais à part ces trois hommes, l'activisme, qui puise son origine dans le discours de Bethmann-Hollweg, ne parvint à recruter que des médiocres et des déchets sociaux.

Le misérable Borms fut un des chefs de cette tourbe. C'est lui qui présida, sous la sauvegarde des baïonnettes allemandes, à la parade de la proclamation de l'autonomie des Flandres. Les Flandres autonomes, alors qu'y campait l'ennemi et que les ruines étaient encore fumantes de Louvain, Termonde, Ypres, Nieuport et de tant de petites cités flamandes !

C'est ce même Borms qui accepta l'invitation d'assister à Berlin à une « soirée de bière » (bierabend) chez Bethmann-Hollweg ; c'est lui qui se rendait dans les camps de prisonniers et d'internés belges en Allemagne pour prêcher aux Flamands l'amour de la Germanie ; c'est lui qui, stupide, infatué, recevait des Boches le portefeuille de ministre de la Défense nationale des Flandres ; c'est enfin Borms qui, par vengeance, fit déporter en Allemagne trois des courageux magistrats qui n'avaient pas hésité à exercer des poursuites contre ce traître et à le faire enfermer à la prison de Forest, d'où, sur son appel, ses amis allemands ne tardèrent pas, bien entendu, à le tirer pour exercer ensuite, de connivence avec cette Excellence crapuleuse, des poursuites contre les magistrats patriotes.

Comme presque tous les activistes, Borms s'enfuit honteusement en Hollande dès la signature de l'armistice. Il revint en Belgique peu de temps après, le visage dissimulé sous une fausse barbe, dans l'espoir d'y poursuivre clandestinement ses menées criminelles contre la patrie. L'attitude de Borms, devant les assises flamandes, fut

lamentable et grotesque. Jamais cuistre dévoré de prétention n'atteignit au ridicule de ce petit professeur sans talent qui se compara à Marie-Madeleine pour avoir, disait-il, « autant aimé sa race qu'elle aima le Christ » ; ou bien encore des lapalissades renforcées de coups de poings sur le cœur : « Si je n'avais pas été vaincu, je ne serais pas ici. »

Sans doute, traître professeur Borms, si vos amis allemands avaient remporté la victoire, vous et les vôtres seriez personnages gratissimes à Berlin et terroriseriez actuellement notre malheureux pays ; évidemment, vous continueriez votre besogne d'occupation où la force n'était pas de notre côté...

Mais dans l'argumentation du vilain bonhomme, certains points sont à souligner particulièrement et à retenir, parce qu'ils démontrent d'une manière saisissante le parallélisme entre le flamingantisme activiste et cet autre activisme, le wallingant, que je fus un des premiers à dénoncer ici, trahison analogue à l'autre, mais plus sournoise, plus captieuse, se dissimulant sous des dehors d'amitiés et de sympathies pour la France, encore que procédant d'un plan identique sorti des mêmes officines allemandes.

« La Flandre libre dans la Belgique libre », s'écriait Borms. « La Wallonie libre dans la Belgique libre », affichaient les activistes wallingants dans le journal qu'ils publiaient à Paris pendant la guerre. Les journaux allemands et les correspondants des feuilles neutres germanophiles ne manquaient pas de commenter les déclarations des uns et des autres : « Vous le voyez bien, surenchérissaient ces bons apôtres, la séparation administrative est dans le vœu de tous les Belges aussi bien wallons que flamands. »

« Une paix blanche, déclarait Borms, eût fait admettre notre droit d'autonomie par la Conférence de la Paix. » Les activistes wallingants, réfugiés à Paris, après avoir séjourné en Hollande et en Suisse, n'osaient pas en terre française tenir ouvertement un pareil langage, qui les y eût fait tenir tout de suite pour suspects. Seulement, bizarre coïncidence, ces publicistes d'occasion ne fréquentaient que les salles de rédaction ou ne plaçaient leur copie que dans les journaux classés comme défaitistes. C'est qu'en effet, l'émiettement de la Belgique, souhaité par l'Allemagne, ne pouvait devenir une réalité qu'en cas de défaite de l'Entente.

« Nous sommes des Belges, claironnait Borms, mais, avant tout, nous sommes des Belges flamands. » Semblable manœuvre séparatiste s'observait chez les activistes wallingants, qui sous-intitulaient leur méprisable petit canard : « Organe de la Belgique française. » Comme s'il n'y avait pas qu'une seule Belgique unie dans une haine commune contre les traîtres ! Comme si les Flamands ne condamnent pas les tentatives de déchirement de la patrie au même titre que la

dernière Assemblée wallonne qui, tout en se prononçant en faveur d'une extension des autonomies provinciales, refusait d'inscrire la séparation administrative dans son programme !

Borms a dû convenir qu'il se livrait parmi nos soldats à une propagande de lutte des races. N'est-ce pas notre ministère de la guerre, d'abord, le général de Couninck, qui a dû prendre des mesures contre la contagion de l'activisme wallingant et le ministre actuel de la guerre, un pur Wallon, M. Masson, n'a-t-il pas reconnu, au cours d'une interpellation à la Chambre des représentants de Belgique, le bien fondé des critiques formulées contre l'ancien organe parisien de l'activisme wallingant ?

Borms prétend que les Flamands sont traités comme des parias dans leur propre pays. Même tactique chez les activistes wallingants qui osent soutenir que le gouvernement belge n'agit que dans l'intérêt flamand et fait des Wallons des citoyens de seconde classe.

Et n'a-t-on pas maintenant la preuve que les agents allemands favorisaient les deux propagandes avec le même zèle ?

Je n'écris pas ces lignes pour le vain plaisir de montrer à l'évidence que je ne m'étais pas trompé dans mes précédentes chroniques sur ces deux fléaux du flamingantisme et du wallingantisme. Non. Mais je tiens à faire en quelque sorte toucher du doigt notre véritable sentiment national à ceux des lecteurs du *Mercure* qui veulent bien s'intéresser aux choses de Belgique.

Que les Français ne considèrent jamais les Flamands comme des ennemis et que les consuls français dans des villes flamandes comme Anvers s'abstiennent de prendre parti en faveur de ceux qui combattent de légitimes et raisonnables revendications d'ordre linguistique. Que les Français sachent aussi que la culture latine possède des défenseurs résolus dans le haut clergé des Flandres. Je tiens d'autant plus à cette constatation que je suis anticlérical.

Que, dans leurs sympathies pour la Belgique, nos alliés français ne séparent pas les Flamands des Wallons. L'agitation créée autour de la question des langues est un fait qu'on ne peut négliger. Il n'est pas sans danger. Mais l'origine est artificielle, essentiellement politicienne et de la plus basse politicaillerie. Si le peuple flamand était plus instruit, si nous possédions chez nous l'enseignement obligatoire, cette agitation n'existerait pas. C'est leur profonde ignorance qui fait des pauvres paysans illettrés des Flandres la proie et l'instrument des agitateurs qui savent user de leur jargon pour les induire en des aventures d'exaltation stérile.

Par contre, les ouvriers wallons, plus instruits, élisaient le flamand Anseele député de Liége à une époque où le socialisme n'existait qu'à l'état rudimentaire dans les Flandres. De même, les ouvriers wallons du Borinage viennent de choisir comme un de leurs

candidats aux prochaines élections législative notre ami Louis Piérard qui, durant la guerre, porta de si rudes coups à l'activisme wallingant et fut si copieusement injurié, en ma compagnie, par leur organe officiel.

Malgré la victoire qui a fait échouer toutes leurs louches combinaisons, les activistes continuent leurs menées contre la patrie. De Hollande, ils aident à la propagande contre la révision des traités de 1839.

Où en est-elle, cette révision ? On sait que l'influence anglo-américaine est intervenue contre nos revendications territoriales, malgré le désir exprimé par les Limbourgeois annexés de redevenir Belges. Cependant les Anglais et les Américains conviennent que les traités de 1839 doivent être révisés. Or,ce n'est que par un retour de ce qui nous appartenait que cette révision pourra être effective. Le reste ne sera que chiffon de papier. Il semble malheureusement qu'un nouveau chiffon de papier sera à peu près tout ce que nous obtiendrons. On nous congratule,on nous encense, on nous plaint,mais on ne nous rend pas la justice élémentaire que nous réclamons. Nous avons, paraît-il, le droit d'empêcher l'ensablement de l'embouchure de l'Escaut et nous pourrons même y faire passer librement la marine de guerre que nous projetons de créer. Mais nos alliés auront-ils ce même droit si les circonstances leur commandaient de venir à notre secours ? C'est là une clause essentielle de la revision des traités de 1889 et que le Conseil des Cinq semble laisser dans l'ombre.

Je sais bien qu'il est question d'étendre à la Belgique le traité de garantie qui unira la France aux Etats-Unis et à l'Angleterre. Mais pourquoi nos bons alliés anglo-américains ne commencent-ils pas par nous mettre en mesure de renforcer notre propre défense par la restitution des moyens défensifs que nous devions à notre constitution géographique et aux longs siècles de notre histoire ?

Nous n'aimons pas beaucoup le rôle de « protégés », nous qui avons servi de bouclier protecteur au début de la campagne.

GUSTAVE FUSS-AMORÉ.

§

Itálie.

LA RÉFORME ÉLECTORALE. — Le 14 août dernier, le Sénat italien adoptait, en une seule séance, après un examen et une discussion d'une heure à peine, le texte, approuvé par la Chambre, d'un projet de loi de réforme éléctorale. Cet empressement, alors que l'on s'attendait à voir la *Camera vitalizia* consacrer à ce si important sujet plusieurs journées, pourrait s'expliquer simplement du fait que les pères conscrits, n'étant pas touchés par l'ordre électoral nouveau, ont sans doute opiné qu'ils eussent eu mauvaise grâce à empê-

cher la Chambre de procéder à un remaniement de son recrutement comme bon lui semblait. En réalité, s'ils ont émis 70 votes favorables contre 9 contraires, il ne faudrait pas, pour autant, oublier qu'ils n'avaient nullement eu, dès l'origine, ce bel enthousiasme pour la réforme en question et que l'opposition sénatoriale ne s'était point du tout limitée, alors, à l'enceinte du Palais *Madama*. On put voir, en effet, aux jours où la réforme était discutée à la Chambre, un nombre considérable de ces mêmes pères conscrits s'agiter, dans les corridors de *Montecitorio*, contre la représentation proportionnelle et le scrutin de liste. Mais quel enchantement merveilleux les a subitement convertis aux raisons de M. Nitti, président du Conseil? c'est ce qu'il serait oiseux de vouloir interpréter ici. Quant au contenu de la nouvelle loi, on avait eu soin de leur distribuer préalablement un exposé succinct du sénateur Alberto Dallolio, rapporteur de la Commission des Cinq, à laquelle ce même Sénat avait confié l'examen du projet. Et cet exposé, précisément, concluait sur la proposition d'approuver « *senza modificazione alcuna il testo approvato dalla Camera dei Deputati* ». Une fois la promulgation royale passée, l'Italie se trouvera donc — la date probable des élections générales oscillant entre la limite précise de la première quinzaine de novembre — en face d'un système électoral nouveau, mûrement préparé — sans intervention modificatrice du Sénat, comme on vient de le voir — par ses anciens représentants au profit des mandataires de ses jeunes espoirs, de ses appétits postguerriers de rénovation.

Soyons franc. Il serait d'une mauvaise méthode de prétendre que le pays, dans son ensemble, se soit aucunement intéressé à cette refonte de son système représentatif direct. A peine sorti de cette terrible guerre qui a consumé le meilleur de ses énergies, il s'est trouvé en face du plus angoissant problème économique qu'il ait connu depuis la réalisation de l'unité, et la solution que les masses lui ont, provisoirement, donnée n'est pas de celles qui ouvrent sur demain une riante perspective. On sait — ou l'on ne sait pas, en France, qu'au commencement de juillet dernier, des syndiqués de la Spezia et de Forli ont inauguré le système, éminemment simpliste, du pillage des marchés et magasins, et que ces « réquisitions » populaires forcées se sont, après Florence, propagées à la façon d'une traînée de poudre, en cinq ou six jours, jusqu'à Taranto.

Cet essai de bolchévisme alimentaire — et, dans certaines villes, des commissions ouvrières ont joué, durant une semaine, le rôle de *soviets*, avec, sous leurs ordres, des gardes rouges surveillant la distribution des marchandises pillées, et entassées dans les Bourses du Travail ! — a entraîné de sanglantes bagarres, mais a bien vite avorté, après ces fâcheuses expériences, lesquelles, d'ailleurs, ont obligé les boutiquiers à réduire de moitié leurs prix et contraint le

gouvernement à prendre enfin quelques mesures destinées à enrayer l'effroyable hausse du coût de la vie dans la péninsule. Mais les nouveaux prix ainsi imposés par le peuple, et acceptés — par crainte du pire — par les autorités locales, étant généralement au-dessous du prix réel des denrées, la moitié des boutiques s'est aussitôt, après liquidation du stock en magasin, fermée. On a rétabli les *marchette*, les *tagliandi*, dont le mécanisme est beaucoup plus rigoureux et restreint que celui de la *carte d'alimentation* française — même en sa période la plus critique, — et l'on peut voir de nouveau, dans les cités italiques, comme pendant la guerre, ces interminables queues de messagères attendant la distribution d'une maigre pitance.

Dans ces conditions, on concevra que les douceurs de la représentation proportionnelle et les suavités du scrutin de liste laissent froid un peuple aussi sensible, irrité, désabusé qu'est présentement le peuple italien.

Cependant la réforme électorale a été — de l'aveu même de M. Nitti — conçue comme un dérivatif à cet ordre de préoccupations particulièrement troublantes. Et deux partis surtout s'en sont déclarés les enthousiastes partisans : le parti socialiste officiel et le parti populaire italien — soit donc les rouges et les noirs. Or ce sont là les deux seules organisations politiques sérieusement et traditionnellement organisées; qui, par conséquent, peuvent tout espérer — étant sûres, au demeurant, de n'avoir rien à y perdre — d'un changement du système électoral. L'hostilité des députés de la présente législature s'explique par un instinct trop naturel de *self-conservation*. Est-il besoin, en effet, d'écrire, en France, que le système de l'arrondissement — disons, pour conserver la couleur locale italienne : *du district* — uninominal, avec ses possibilités de corruption, ou, si l'on veut, de pressions officielles et, tout au moins, de mise en valeur des influences personnelles sur des clientèles plus ou moins avouables, offre des garanties beaucoup plus tangibles de réélection que le système de la R. P ? Aussi n'a-t-on pas lieu de trop s'étonner si, grâce à une obstruction sournoise et des amendements multiples, l'actuelle Chambre a réussi à enlever, en grande partie, à la réforme son caractère radical. On a conservé, nous voulons bien l'admettre, les noms et peut-être l'esprit du scrutin de liste, mais la substance a été escamotée.

M. Giovanni Bovio a fort bien décrit, pour l'Italie, les vices du scrutin uninominal. Ils sont pires encore que chez nous, à cause du plus bas étiage intellectuel de la plèbe électorale — nous risquerions presque le mot des Junkers prussiens : du *Stimmvieh*, — dans la péninsule. Qu'il nous suffise de constater que c'était le triomphe du système des groupes, au détriment de la formation de ces vastes partis politiques, indispensables au bon fonctionnement d'un régime par-

lementaire. La représentation proportionnelle, par contre — et c'est ce qu'a excellemment marqué le professeur Bandini, secrétaire du parti radical et proportionnaliste convaincu, — entraîne, de par l'ampleur même de la circonscription, la submersion des intérêts particularistes en obligeant les candidats à la députation à formuler des programmes politiques clairs et précis, à donner, en un mot, la préférence aux idées sur les individus, en orientant la lutte électorale vers une élévation morale totalement absente du système jusqu'alors en usage. Pour cela, il faut, de toute évidence, que la base de cette circonscription soit mesurée dans des conditions d'extension territoriale considérables. Or, l'article 17 de la loi nouvelle, bien qu'admettant e collège électoral provincial — soit donc constitué par plusieurs provinces contiguës, aux fins d'élection d'un nombre de députés non inférieur à dix, — contient la réserve que, pour les premières élections, on permettra la formation de collèges uniprovinciaux élisant pour le moins cinq députés : porte ouverte à l'abus des influences personnelles.

Lors de la trop brève discussion au Sénat, dont il a été rendu compte plus haut, le sénateur Mariotti ayant recommandé que l'on usât le moins possible de cette dernière facilité, « *per evitare attriti e difficoltà* », M. Nitti lui répliqua que « *l'esperienza soltanto dirà quali saranno i ragruppamenti più convenienti* ».

En attendant, il saute aux yeux que les réformateurs de la Chambre italienne, dans l'impossibilité de s'opposer à la volonté décidée des partis qui proclamaient la nécessité de la réforme, ont fait tout ce qu'ils pouvaient pour en amoindrir la portée rénovatrice. Le résultat de cette manœuvre a été la procréation d'un produit hybride, dont l'application représente une inconnue, et, par suite, un péril (1). On s'imagine, de la sorte, jeter le discrédit sur le nouveau système et ramener à vau-l'eau le vieux procédé de scrutin uninominal. Vains espoirs, car un retour en arrière est exclu des aléas de l'Histoire. Et où l'on ira, ce sera, au contraire, à la R. P. vraie, celle dont M. Paolo Orano, sans doute, avait fait miroiter l'illusion aux personnages français qu'il ne nomma pas, dans son article : *La reforma elettorale italiana vista di Francia* et inséré au n° 226 du *Popolo d'Italia*.

Il n'en est pas moins vrai que la transformation du régime électoral italien et ses conséquences politiques et sociales méritent de notre part l'attention la plus éveillée. La France, si voisine géographiquement de l'Italie, en est fort éloignée du point de vue de l'orienta-

(1) Le gouvernement de M. Nitti a fait, d'ailleurs, procéder à un mouvement de préfets en vue des prochaines élections et sous prétexte d'un rajeunissement des cadres. On trouvera dans la *Stampa* (dans les notes romaines de son correspondant S...) tous détails à ce sujet.

tion politique. Voyez par exemple la simple question du *vote* des femmes...

La tradition révolutionnaire, qui est toujours à la base de notre vie politique, est lettre morte chez nos voisins. La métaphysique des Droits de l'Homme et du Citoyen y a fait place à l'Evangile moderniste du maximum de développement de la race, sur les bases d'un avenir de productivité intense, organisé à l'américaine. Foin donc d'idéalismes vieillots !

C'est le réalisme le moins romantique qui domine. A notre idéologie de conventionnels arriérés s'oppose le pragmatisme le plus agissant. Et c'est peut-être l'opposition fondamentale des deux démo-psychologies qui fait que les Italiens cultivés attachent tant d'importance aux jugements que portent sur eux les Français spécialisés dans l'étude de l'Italie moderne. Les sachant d'une orientation si opposée à la leur, ils se disent que leurs écrits représentent à peu près la manière de voir de la postérité...

MONTE CITORIO.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Géographie historique

H. M. Tourneur-Aumont : *L'Alsace et l'Alemanie*, Berger-Levrault. 10 »

Histoire

Léon Dubreuil : *L'idée régionaliste sous la Révolution*; Millot, Besançon. » »

Littérature

France Andel : *Petites notes sur de grandes heures*; Les Tablettes, Saint-Raphaël. » »

Arnold Goffin : *Emile Verhaeren* ; Etabl. Brepols, Turnhout. » »

Ouvrages sur la guerre actuelle

José Roussel-Lépine : *Les champs de l'Ourcq, septembre 1914*. Avec une grav. et 14 croquis ; Plon. 5 »

Edgar Tant : *Exode, octobre 1914* ; Lebègue. » »

Pédagogie

Cahiers de Probus : *L'Université nouvelle*. II : *les applications de la doctrine par les Compagnons* ; Fischbacher. 5 »

Poésie

Pierre Aguétant : *A fleur de chair*. Lettre-préface de Camille Saint-Saëns ; Plon. 3 »

Nathalie Cellérier : *Légende de Saint-Christophe* ; Julien, Genève. 2 50

Léon Denizet : *Sanglots et soupirs*. Préface de Henry Brongniart ; Revue des Indépendants. 2 50

Pierre Girard : *Mon royaume est en fleurs* ; Kundig, Genève. » »

Pierre Girard : *Le pavillon dans les vignes* ; Edit. Sonor, Genève. » »

Emmanuel d'Is : *Guénola* ; Les Tablettes, Saint-Raphaël. 4 »

Raoul Odin : *Musette* ; Revue litt. et artistique. 1 »

Raoul Odin : *Les quatre géants* ; Revue litt. et artistique. 1 »

Pianière : *Vers l'aurore* ; Jouve, 3 »

Politique

V. Colocotronis : *La Macédoine et l'Hellénisme*. Avec planches et cart.; Berger-Levrault. 30 »

Comte L. de Voinovitch : *La Dalmatie, l'Italie et l'Unité yougo-slave, 1797-1917* ; Georg, Genève. 4 »

Roman

A. Ballot-Beaupré : *L'idée de Crésus* ; Albin Michel. 4 50

Daniel Barrias : *Les aventures amoureuses d'Eustache Leroussin* ; L'Edition. 3 50

Louise Faure-Favier : *Ces choses qui seront vieilles*. Illust. de Marie Laurencin ; Renaissance du livre 4 50

Jeanne Landre : *Madame Poche ou la parfaite éducatrice* ; Albin Michel. 4 50

M. C. Poinsot : *Le cœur ailé* ; Renaissance du Livre. 4 50

Jean Tedesco : *La première illusion du Capitaine Tramp*. Frises de Tito Saubidet ; Crès. 4 50

Horace Van Offel : *Suzanne et son vieillard* ; Albin Michel. 4 50

Sociologie

Dr Binet-Sanglé : *Demain* ; Figuière. 1 25

André Gayot : *La politique de demain*. Préface de M. René Viviani ; Albin Michel. 4 50

Georges Hoog : *A l'épreuve de la guerre*, extrait de l'œuvre de Marc Sangnier, avec une introduction ; La Démocratie. 3 50

A. de Rochebrune : *La croisade de l'A.R.C.* ; Figuiere. 3 50

Voyages

Guides bleus : *Le Maroc*. Avec un autographe du Général Lyautey, 10 cartes et 19 plans ; Hachette. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Lettre ouverte à M. Charles-Henry Hirsch. — Léonide Andreieff. — Une lettre de M. Maurice Boissard. — Le Journal des Goncourt. — L'œuvre inédite de Charles Morice. — Gabriele d'Annunzio parle aux volontaires. — Thyssen à Jérusalem. — Un apôtre des idées françaises en Serbie au XVIIIe siècle : Dosithée Obradovitch. — Une lettre de Marie Delna. — Encore les Colombins. — A propos de « Nach Paris ». — Zola en Italie. — En marge de Brillat-Savarin.

Lettre ouverte à M. Charles-Henry Hirsch.

La Guimorais, 2 septembre 1919.

Mon cher Charles-Henry Hirsch,

Est-ce bien vous, mon vieux camarade, vieux compagnon des luttes premières, des fièvres et des espoirs d'antan, est-ce bien vous qui dites que nous avons aimé Rimbaud par protestation contre les sarcasmes des boulevardiers? Est-il possible que, dans votre mémoire, l'enchaînement des causes et des effets soit à ce point bouleversé? Qu'est-ce, en vérité, qui a attaché l'attention des boulevardiers, des chroniqueurs, à la fin du XIXe siècle, sur l'œuvre de Rimbaud, sur l'œuvre de Laforgue, sur l'œuvre de Mallarmé et même sur l'œuvre de Verlaine, si ce n'est, tout au contraire, précisément, l'admiration que nos jeunes revues manifestaient avec tant d'enthousiasme et tant de conviction?

Vous n'aimez pas Rimbaud ni Laforgue. Je ne vous conteste pas ce droit. J'espère que vous vous détournez d'eux d'instinct ou par des motifs plus solides que ceux de M. Lasserre. Laissez-lui la responsabilité d'avoir découvert un « génie précoce » qui n'en est pas moins un « génie raté », et

définissons, si vous le voulez bien, les termes. Ou l'œuvre — interrompue si tôt — de Rimbaud est une œuvre de génie, ou elle n'est pas une œuvre de génie. Si elle est une œuvre de génie, elle n'est pas ratée, elle n'est pas d'un raté. Le génie est précoce, parce que Rimbaud avait seize et dix-sept ans lorsqu'il écrivait son œuvre. Cela ne diminue ni n'augmente la valeur de son génie; cela augmente simplement l'étonnement que ce génie peut nous inspirer; mais le génie est, ou il n'est pas; choisissez; mon choix est fait. Un génie, quoi qu'en pense M Lasserre, ne se débat pas contre l'impuissance, fût-elle physiologique, de la pensée. Un génie s'exprime, et, s'il ne s'exprime pas, rien ne saurait nous révéler qu'il y ait eu un génie.

Je passe sur l'habituelle accusation d'obscurité. Comment les critiques n'en sont-ils pas las, eux-mêmes, depuis longtemps? Cela *prend* toujours, je le sais bien. Mais vous, mon cher Hirsch, de qui j'apprécie l'esprit si fin, si nuancé et si délicat, pouvez-vous douter que cette prétendue obscurité, qu'on objecte à toutes les recherches audacieuses ou rares, peut se trouver en nous, les lecteurs inhabiles ou grossiers, mais non dans une œuvre de génie précoce ou non précoce, de génie raté ou non raté, car qu'est-ce que le génie, sinon une lucidité supérieure?

Et puis, comment laissez-vous passer sans protester la phrase sur Mallarmé? « Mallarmé, à qui Rimbaud révéla *certainement* sa vocation, nous a légué une douzaine de petits bouts de poésie délicieux en ce genre chinois où il savait mettre un sel de mystificateur... » Il n'est pas, dans cette phrase, une assertion qui ne soit fausse! Mallarmé, avant 1870, avait donné des poèmes au *Parnasse*; quand furent publiés *les Poètes maudits* de Verlaine et les premières éditions de Rimbaud, la majeure partie de cette « douzaine de petits bouts de poésie délicieux » faisaient déjà l'admiration d'un grand nombre de jeunes gens; et qu'est-ce que c'est que « ce genre chinois »? qu'est-ce que c'est que le « sel de mystificateur » de l'auteur d'*Hérodiade*, du *Sonnet à Edgar Poe* ou des *Fenêtres?* — Je cite, vous le voyez, les titres du quart environ de ces « petits bouts ».

N'est-il suffisant qu'un poète tel que Claudel ne néglige aucune occasion de rendre hommage au génie de Rimbaud et de reconnaître l'importance de Rimbaud sur sa propre formation, pour que, aimant ou détestant Rimbaud, il nous apparaisse que ce génie *précoce* et *raté* ait, au moins une fois, été fécond, et, dès lors, qu'est-ce donc qui empêche qu'il le puisse être une seconde fois?

Vous le savez comme moi, mon cher Hirsch, de tous temps la « grande critique », comme vous l'appelez avec une heureuse ironie, se paît d'affirmations hasardées, de rapprochements qu'un respect suffisant de la chronologie interdirait, de suggestions ou d'insinuations sottement méprisantes et doctorales, mais vous n'êtes pas un « grand critique »; vous avez gardé de vos jeunes années quelque considération pour la vérité et l'amour désintéressé de la justice, même envers ceux que vous n'aimez pas. Croyez-moi : laissez M. Pierre Lasserre à *la Minerve française*, et, si vous avez de bonnes raisons de détester Rimbaud, ou Laforgue, ou Mallarmé, et pour nous les faire détester, donnez-les, plutôt que les raisons contestables de M. Lasserre, au *Mercure de France,* où nous les lirons, attentifs, pour notre plus grand profit.

Pardonnez-moi, mon cher Hirsch, la longueur de ma lettre. J'ai con-

servé de ma jeunesse le culte de mes héros; je l'ai purifié en prenant, d'année en année, une plus nette conscience des motifs de ce culte. Je suis sûr de n'être pas seul à aimer profondément, à exalter, à admirer, avec Claudel, l'œuvre de Rimbaud. Je voudrais que vous vous rendiez compte que ce n'est pas par dilettantisme irréfléchi ni par caprice, mais par conviction sincère et par reconnaissance.

ANDRÉ FONTAINAS.

§

Léonide Andreieff. — Les dépêches du 15 septembre venues de Suède, nous ont appris la mort de Léonide Andreieff, qu'on peut considérer comme un des plus grands écrivains russes du commencement du XXe siècle, et auquel nous devons des livres forts, tragiques, qui sont parmi les meilleurs que nous connaissions de la littérature slave.

C'est en 1905 que M. Serge Persky donne les premières traductions de l'œuvre du jeune conteur, qui avait alors trente-quatre ans. Ce fut l'*Abîme* d'abord, puis le *Rire rouge*, cette épopée guerrière qui restera comme le livre le plus caractéristique de l'horreur des grandes batailles modernes. Le *Silence*, le *Gouverneur*, les *Sept pendus*, qui sont de longues nouvelles, nous montrèrent ensuite un écrivain psychologue d'une hardiesse et d'une sensibilité qui furent pour nous une véritable révélation.

Andreieff n'avait pas la grande mélancolie de Gorki, ni surtout le prodigieux instinct poétique de l'auteur des *Vagabonds*, mais il savait faire un conte aussi bien que Maupassant, construisait une intrigue avec infiniment d'art, et avait une puissance d'évocation dramatique qu'il semblait tenir d'Edgar Poe.

En 1905, Andreieff fut emprisonné par les fonctionnaires du Tzar parce qu'il avait des opinions suspectes, mais il fut relâché assez rapidement. Le bolchévisme ne le conduisit pas dans les geôles, mais le tourmenta de mille façons. Andreieff adressa au monde des appels éloquents en faveur de son pays martyrisé par la tyrannie des Soviets. Il est mort victime des émotions que lui prodiguèrent les délégués et les soldats rouges. Il avait quarante-huit ans.

§

Une lettre de M. Maurice Boissard.

Paris, le 15 septembre 1919.

Mon cher Directeur,

Un tout petit mot, je vous prie, au sujet de la lettre de Mme Aurel, que vous avez publiée dans le dernier numéro.

Mme Aurel me reproche d'avoir prêté à Apollinaire une de ses définitions. J'ai écrit exactement ceci : « Elle (Mme Aurel) nous a donné notamment sa définition de l'écrivain (Apollinaire), *telle, paraît-il, qu'elle la lui formula à lui-même.* »

Mme Aurel écrit élégamment que je *bafouille*. Je n'ose lui retourner le mot.

Cordialités.

MAURICE BOISSARD.

§

Le Journal des Goncourt. — Comme le faisait prévoir l'article sur la non-publication du *Journal des Goncourt* paru dans le *Mercure* du

16 septembre, l'Académie Goncourt a obtenu du ministre de l'Instruction publique un nouveau délai — de six années cette fois — pour publier la seconde partie des *Mémoires de la Vie littéraire*.

M. Lucien Descaves, interviewé à ce sujet par le *Petit Parisien*, le 21 septembre, a déclaré qu'en 1925 la publication ne pourra pas plus avoir lieu qu'aujourd'hui et pour les mêmes raisons, car, suivant l'expression de M. Descaves, ce *Journal*, édité, serait un véritable « nid à procès ».

« Les personnes visées seraient en droit d'attaquer en diffamation non seulement l'éditeur, mais les membres de l'Académie Goncourt. Toute la fortune des Goncourt ne suffirait pas à payer les frais. »

Il est piquant que ce renseignement si précis soit donné par M. Descaves, qui, d'après ses propres déclarations, « depuis deux ans ne prend plus part aux délibérations de l'Académie ».

Plus curieux que ses collègues, M. Lucien Descaves aurait-il consenti à feuilleter le mystérieux *Journal?*

§

L'œuvre inédite de Charles Morice. — Sur de grandes feuilles, d'une écriture soignée, s'inscrivent des poèmes multiples que nous ne connaissons pas encore, mais que des mains pieuses ont gardés. Charles Morice était très difficile pour soi-même. Il travaillait beaucoup, avec peine, avec soin, et n'était jamais satisfait. Obligé à des besognes quotidiennes, qu'il faisait très consciencieusement, il se réfugiait dans la poésie et mettait toute la délicatesse de son cœur dans ses œuvres qu'il ne montrait qu'à ses intimes amis.

On publiera sans doute son livre dans quelques mois. Et tous ceux qui l'ont aimé, qui ont éprouvé les bienfaits d'une amitié charmante et toujours dévouée, liront avec ferveur les meilleures pensées de ce poète, qui eut le respect de l'art auquel il se consacra comme un prêtre à sa religion.

§

Gabriele d'Annunzio parle aux volontaires. — Avant que d'entreprendre son expédition de Fiume, le poète de *la Nave*, tel un généralissime, adressa aux volontaires qui l'ont suivi cet ordre du jour :

« Il faut se compter, se discipliner, aller vite. Le mot d'ordre, le voici : prendre les armes et ne pas parler. Le salut de la patrie demande notre suprême effort. Il exige l'immolation. Qui peut être avare de son sang après Caporetto ? Qui peut être avare de son sang après une honte plus grave, plus sombre, plus longue que celle-là ? L'heure de comprendre est venue. Ce n'est pas le hasard qui est aujourd'hui maître de la bataille, mais l'esprit. Les martyrs se lèvent en criant : Je crois ! C'est un cri implacable... J'ai confiance en chacun et en tous. »

§

Thyssen à Jérusalem. — Dans les premiers jours de janvier 1919, des soldats français du détachement de Port-Saïd, en permission de quelques heures à Jérusalem, cherchaient un guide pour visiter le Saint-Sépulcre. On leur indiqua le père M..., à ce moment-là soldat territorial du groupe détaché dans la Ville-Sainte. Le Père M..., qui fait partie des « Pères Blancs », prenait tous les trois jours le planton au Saint-Sépulcre. Les deux autres jours, la garde était assurée par un soldat anglais, puis

par un soldat italien. Le Père M... connaît depuis longtemps Jérusalem. Il aime cette ville, il en commente avec fougue les beautés et accompagne habituellement, pendant les deux jours où il n'est pas de service, les pèlerins qui viennent visiter le Saint-Sépulcre.

Nos troupiers allaient donc avoir recours à son obligeance, lorsqu'ils l'aperçurent en compagnie de cinq médecins français à deux ou trois galons, qui partaient pour la tournée habituelle Nos fantassins, à qui ne manquent ni la notion des différents grades, ni le souci de la hiérarchie, n'insistèrent point, mais, à respectueuse distance, accompagnèrent ce groupe de visiteurs.

Dans la cour du Saint-Sépulcre, près de la pierre sous quoi repose ce chevalier français qui s'était « croisé » et que piétinent des générations de pèlerins, nos soldats rencontrèrent de fortune un brave homme de prêtre, le Père F..., à qui ils contèrent leurs peines et leur souci des hiérarchies. Le Père F... s'offrit à les accompagner.

Et de fait ils visitèrent en sa compagnie les stations, les tombeaux, les différentes chapelles, le Mont des Oliviers, le jardin de Gethsémani. Cette visite dura deux jours. Ils rencontrèrent plusieurs fois la caravane du Père M... et des médecins qu'ils saluèrent.

A Bethléem, ils trouvèrent encore le Père M... en calot bleu, en grande capote, ayant à la main un noueux bâton, et autour des reins une musette. Le Père M.., solide, pareil à un riche paysan, montrait avec un orgueil légitime son large domaine, expliquait la ville et ses alentours au groupe des médecins.

Advint le troisième jour, qui était le dernier. Quelques-uns de ces jeunes soldats voulaient emporter un certificat de pèlerin. Ils avaient ouï parler que l'on délivrait ce diplôme à tout pèlerin contre cinquante piastres pour les frais de chancellerie et gratuitement aux infortunés militaires.

— Adressez-vous au Père M..., leur dit-on, c'est lui qui décerne les brevets.

Ingénument, ils exposèrent leur requête au Père M..., qui, depuis la veille au soir, était libre, les médecins étant repartis par le train du matin.

— Evidemment, dit le Père, l'air fort embarrassé, et qui ne répondait que pressé de questions... Evidemment... oui, je sais bien, répétait-il, les yeux baissés, en se frottant les mains, d'un geste habituel... Oui, vous avez visité les Lieux-Saints. Je vous ai rencontrés, comme vous dites. Oui, plusieurs fois, avec le Père F... Mais, n'est-ce pas ? je suis censé ne rien savoir. Je ne sais pas, si vous avez bien accompli tout ce qu'il fallait. Je n'en doute pas, mais voyez le cas de conscience où vous me placez : je n'en suis pas sûr tout de même Puisque vous vous êtes promené avec le Père F... adressez-vous donc à lui...

Et il les renvoya. Le Père F.... apprenant ces faits, haussa les épaules. Il savait bien que, pour les pèlerins français, c'était le Père M... qui tenait à délivrer les brevets. Il n'y avait là qu'une petite jalousie, oh! toute petite, parce que le Père M... et le Père F..., bien que de culte latin, n'appartiennent pas à la même congrégation et que leurs deux compagnies, établies à Jérusalem, occupent des emplacements distincts et s'attribuent des fonctions différentes... Le Père F... comprenait, mais il dit seulement :

— Je vous les ferai obtenir quand même.

Nos soldats eurent en effet leurs fameux diplômes. C'est un large et imposant chromo où le bleu tendre, le jaune, le vert de prairie et le rouge cru dominent. On y voit la vue générale de Jérusalem ; sur un même plan et sous une branche, on dirait des roses trémières, en lettres gothiques, s'inscrit la formule :

In Dei nomine ! Amen !

Omnibus et singulis has litteras visuris fidem facimus ac testamur Dominum...
Jérusalem feliciter pervenisse et Sacra Loca expiatum visitasse.
Datum Jerosolymis e conventu SSmi Salvatoris die II mensis Januarii anni 1919.
De mandato Paternitatis Suæ Romæ
Fr. (Signé) : JOSEPH THYSSEN,
Secretarius Custodialis Terræ Sanctæ.

Et, en bas, sous la marge qui encadre le dessin, ces simples lignes, en petits caractères : *B. Kühlen, Typogr. Apost. M. Gladbach. Germania.*

Or, — nos soldats l'apprirent par la suite, — ce Joseph Thyssen, haut surveillant des Lieux saints et signataire du diplôme, est le propre cousin de l'ancien conseiller privé de l'Empire Allemand, Auguste Thyssen, le métallurgiste qui avait réussi, en 1914, à s'installer dans nos bassins miniers du Calvados et de Meurthe-et-Moselle. C'est en parlant d'Auguste Thyssen que M. Louis Bruneau disait dans son livre *L'Allemagne en France* (publié en 1913) :

On prétend que les congrégations expulsées du territoire français auraient trouvé en lui un dépositaire fidèle, auquel elles auraient remis, avec la mission de les faire fructifier, les fonds par elles soustraits aux investigations indiscrètes d'un gouvernement hostile. (Page 71.)

Et ceci explique peut-être l'embarras du père M...

§

Un apôtre des idées françaises en Serbie au XVIIIe siècle : Dosithée Obradovitch. — Au moment où la question du Banat met aux prises les revendications du jeune Royaume yougoslave avec les prétentions roumaines, il convient d'évoquer le souvenir de Dosithée Obradovitch, qui naquit à Tchakovo, dans le Banat du Nord, et qui est considéré à bon droit comme le père de la littérature serbe.

La petite ville de Tchakovo (Csak), située au sud-ouest de Témesvar, possède encore la maison — désignée par une plaque commémorative — où naquit le premier apôtre intellectuel de l'unité yougoslave.

Dosithée Obradovitch, qui a laissé des lettres et des mémoires du plus haut intérêt, fut un *self made man* dans toute l'acception du terme.

Orphelin, sorti des derniers rangs du peuple, il fut recueilli par un oncle qui le destina à la prêtrise. De précoces lectures firent concevoir à l'enfant une étrange vocation : celle de devenir un saint. Entré au couvent d'Opovo sur la Frouchka Gora, il y rencontra un higoumène, qui était un brave homme et qui, trouvant l'élève déjà plus savant que le maître, conseilla au jeune Dosithée — de son vrai nom Dimitri — de jeter le froc aux orties pour se donner tout entier à l'étude.

Chasse de ta tête les pensées de prêtre, lui dit-il ; cherche à t'instruire ; brave pour cela la faim, la soif et le froid. J'aimerais mieux te savoir maître d'école d'un petit village qu'archimandrite ou higoumène d'Opovo.

Alors commença pour le jeune homme un pèlerinage tourmenté à travers les divers pays qui pouvaient passer pour des centres de culture. Dosithée s'en alla, donnant des leçons, écoutant les maîtres les plus célèbres, apprenant et enseignant les langues, écrivant, traduisant, de Zagreb à Cattaro, de l'Athos à Smyrne, d'Athènes en Albanie, à Corfou, à Venise, à Trieste, à Vienne.

Puis il retourne à Constantinople, se réfugie en Moldavie, arrive à Lvov, se fait inscrire à l'Université de Halle, séjourne à Leipzig, s'embarque pour l'Angleterre, passe en Russie, vient s'initier chez nous à notre culture, et se met à propager chez ses compatriotes les idées de liberté humaine, qui commençaient à mettre la France en ébullition.

Dosithée Obradovitch arriva sur notre sol en 1784, et son premier soin fut de faire pèlerinage au tombeau de Fénelon. Admirateur passionné de Molière, de Mme de Sévigné, de Voltaire, de Rousseau, de La Bruyère, de La Fontaine, qu'il traduisit, il conçut l'idée de s'adresser directement au peuple dans une langue accessible à tous. Rompant avec les traditions scolastiques, il fut ainsi le premier écrivain réellement national et s'inspira d'un idéal purement démocratique, qui devait porter les plus beaux fruits.

Pour lui, ce dont ses compatriotes avaient le plus besoin, c'était d'instruction. Il rêvait de les affranchir, de les réunir en un seul Etat, et voici ce qu'il écrivait dès 1780 :

> J'ai cherché, j'ai appris à connaître divers peuples, mais surtout notre Serbie slave du Banat à l'Albanie. En Serbie, en Bosnie, en Dalmatie, en Slavonie, en Herzégovine, partout les habitants offrent le même caractère ; quels qu'ils soient, ils ne forment tous qu'une même famille.

Dosithée Obradovitch devint ministre de l'Instruction publique et précepteur des enfants de Kara Georges en 1807 ; son action marque le début de la Renaissance serbe, et nous ne devons pas oublier qu'il se fit le champion des idées d'affranchissement qui sont des idées françaises. Toute sa vie fut une longue lutte contre l'ignorance et l'intolérance, sources de misère.

Récemment, un groupe de savants et de lettrés yougoslaves adressait une pétition à la Conférence de la Paix, pour que sa bourgade natale de Tchakovo fût rattachée au nouveau Royaume des Serbes, Croates et Slovènes.

PH. LEBESGUE.

§

Une lettre de Mlle Marie Delna.

M. Charles Régismanset, ayant reproduit dans son feuilleton littéraire de la *Dépêche coloniale* l'anecdote sur Mlle Marie Delna parue dans une récente chronique de théâtre du *Mercure*, a reçu de la chanteuse la lettre suivante qu'il nous communique :

Montmorency,
rue du Marché, 13.

Monsieur,

Je ne veux pas laisser passer cette stupide anecdote que cite M. Maurice Boissard et que vous reproduisez dans votre « Chronique des livres ».

Je sais que, depuis deux ans, se promène dans toutes les grandes villes d'Europe une femme se faisant passer pour moi et se servant de mon nom, ce qui est plus grave.

Si M. Maurice Boissard a vu cette femme dernièrement à Londres, ne pourrait-il pas me donner des renseignements sur elle ?

Ne pourriez-vous lui demander aussi de bien vouloir rectifier cette énorme balourdise sortie de la bouche d'un sosie ?

Vous, monsieur, ne m'avez pas fait l'injure de croire que j'ignorais « Shakespeare ».

Miss Quickly se révolte sous la plume de Marie Delna.

Je tiens à vous remercier en vous priant d'agréer l'expression de mes sentiments distingués.

MARIE DELNA.

§

Encore les « Colombins ».

Yport, 7 septembre 1919.

Mon cher Vallette,

Etant ici en villégiature, je n'ai pas les documents nécessaires pour appuyer ma remarque touchant le mot « colombins » relevé dans le roman de Louis Dumur.

Il est possible, après tout, qu'on dise : « *Il a* ou *ils ont les colombins* ». Mais ce ne peut être que par extension de l'expression primitive et, dans ce cas, il signifie « flemme » ou « paresse » et non la peur, comme l'a voulu certainement écrire Dumur.

Je répète encore une fois qu'un « colombin » est un étron, une « sentinelle ». Ce ne peut être le résultat causé par la peur, laquelle se traduit par « la foire », la « colique », et leurs synonymes argotiques : la « chiasse », la « trouille », etc., etc.

Maintenant, contrairement à ce que croit Louis Dumur, « colombins » ne date nullement de la guerre.

Il faisait partie de l'argot militaire employé au régiment.

La guerre n'a peut-être pas apporté un seul vocable argotique nouveau. Des expressions neuves, des locutions ? Certes. Mais pas un vocable nouveau. Tout le langage « poilu » avait cours avant la guerre et faisait partie de ce que les pédants ont qualifié (on se demande pourquoi ?) de « bas langage ».

Dans le sens de « paresse », j'ai entendu dire :

— Moi d'corvée de foin, penses-tu, j'me défile, « j'ai les colombins » !

Dans le sens d'excrément solide, si j'ose dire, voici une anecdote qui, pour scatologique qu'elle puisse être, n'en est pas moins sublime.

C'était, je crois, à Verdun.

Une compagnie, avec son jeune lieutenant, était en réserve à l'abri d'un ravin, sous un bombardement effroyable et attendait, depuis un certain temps déjà, l'ordre de monter en ligne ou de venir en renfort.

De temps à autre des hommes s'éloignaient pour satisfaire leur besoins naturels, puis s'en revenaient prendre rang.

Soudain ce fut le tour du jeune lieutenant, qu'une réputation bien méritée de sang-froid et de bravoure avait précédé à son arrivée à la compagnie.

Donc, en venant reprendre son poste, il crut remarquer chez ses « poilus » des sourires ironiques et crut deviner leurs réflexions :

— « Ah ! Ah ! lui aussi, le jeune lieutenant, « ça lui fait de l'effet, il a les intestins délicats », etc., etc.

Ce que voyant, l'officier appela le plus tranquillement du monde :

— Caporal, prenez quatre hommes et venez avec moi !

Ceux-ci obéirent et le lieutenant les mena à la place qu'il venait de quitter.

Arrivé là, de sa badine touchant ce que j'appellerai le résultat de sa courte absence, l'officier leur dit :

— Je vous prie de remarquer qu'*il* est dur.

Les hommes constatèrent et en s'en revenant dirent à leurs camarades :

— C'est un colombin ! voulant signifier ainsi : ce n'est pas un résultat causé par la peur ou la colique.

Je conte mal cette magnifique histoire, car je suis tout de même embarrassé pour le faire. Mais elle est authentique. Je la tiens d'un de ceux qui la vécurent.

Quelque temps après, le lieutenant fut tué. Je puis fournir son nom, si on en doute.

Et voilà, mon cher Vallette. Je souhaite que cette petite discussion porte bonheur au roman très beau de Louis Dumur.

Bien cordialement à vous,

JEHAN RICTUS.

§

A propos de « Nach Paris ».

7 septembre 1919.

Monsieur le Directeur,

J'ai admiré, comme il le mérite, le roman de M. L. Dumur, *Nach Paris!* qui constitue une tentative originale, fort méritoire, et un document historique de beaucoup de valeur, car je ne doute pas que la scène du viol horrible de la jeune fille, dans un village non dénommé, ne soit la relation d'un fait rigoureusement exact.

1. M. Dumur n'a pas voulu abuser des citations des auteurs allemands ; j'aurais souhaité qu'il fît aussi quelques citations d'auteurs anciens, de ceux que mes maîtres appelaient les géants de la philosophie, qu'il montrât Kant préconisant le triple mensonge du prêtre, du professeur et du prince, comme moyen de fonder et de faire vivre le futur Etat allemand, dans : *Was ist Aufklaerung* et Hegel louant l'ignorance, l'abêtissement et justifiant la guerre. Il aurait ainsi contribué à déraciner une erreur tenace : trop de nos contemporains s'imaginent que la mentalité allemande est un accident momentané remontant tout au plus à Bismarck, alors qu'elle est au contraire l'aboutissement de toute la littérature allemande depuis 150 ans, c'est-à-dire depuis que Lessing l'a affranchie de l'imitation de la littérature française.

2. Un détail qui pourrait trouver place dans la description de la bataille de l'Ourcq : je tiens de plusieurs habitants d'Oissery, village voisin de Saint-Soupplets et de Saint-Pathus, qu'avant de se retirer, les Allemands traînèrent dans les cours et dans les rues les meubles, les matelas, oreillers, édredons et les misérables hardes des paysans, et, n'ayant pas le temps d'y mettre le feu, éventrèrent le tout à coups de crosse et de baïonnette ou de couteau : le village était plein de plume et de laine trempant dans le purin. Il semble que cet acte ait été spontané, car, s'il avait été ordonné, le commandement y aurait employé les pastilles incendiaires et les pompes à pétrole. Dans l'un ou l'autre cas, il y a là une manifestation de ces senti-

ments essentiellement allemands, *schadenfreude*, *schadenfroh*, qu'il serait fâcheux de ne pas évoquer un peu.

3. Un peu partout, il est fait mention de la précaution que prennent les Allemands de faire leurs ordures à l'endroit le plus propre du lieu de leurs déprédations et de leurs pillages. Mais si la chose est dite, l'explication n'en est pas donnée : elle est constante et vaut pour chacune des 28 invasions allemandes qui se sont succédé en France depuis celle de Clovis jusqu'à la 29e et dernière, en date de 1914. C'est que *cela porte bonheur et assure l'impunité* aux déprédations commises pour donner satisfaction à la *Schadenfreude*.

J'ai remarqué que nos cambrioleurs, dans les faits divers, suivent quelquefois la même pratique, qui est chez nous d'importation allemande.

4. Je n'ai pas vu d'allusion aux mains coupées à de jeunes enfants et à des femmes en Belgique aux débuts des hostilités. M. Dumur trouverait dans un auteur libéral allemand, traduit chez Dentu en 1873, Johannès Scherr (*La Vie et les Moeurs en Allemagne*), la relation que, pendant la guerre de Trente ans, des soldats de l'armée Wallenstein avaient dans leur poche une main de femme, d'enfant, ou de préférence de fœtus, dans le but de se rendre invulnérables. L'Allemand est encore un primitif, ou tout au moins un demi-civilisé, beaucoup attardé dans ses superstitions d'un autre âge. On s'en rend compte en lisant les Folkoristes tels que Mannhardt (Baume-Kultus) et autres : et cela influe sur la Koultour.

4. Une autre notion qu'on verrait avec plaisir dans le roman, c'est celle de l'honneur allemand. Ce n'est pas comme chez nous un sentiment interne qui commande à la conscience de belles actions et des résolutions altruistes. L'honneur allemand est extérieur et se mesure à la profondeur du coup de chapeau, à la raideur du salut. C'est une erreur de nos journaux d'avoir traduit par *paix honorable* la paix *ehrenvoll* de Bethmann-Hollweg : il s'agissait d'une paix pleine d'honneurs (extérieurs). Batocki remarquait, il y a quelques mois (c'est l'ancien commissaire aux vivres), que l'allemand et le français sont deux langues irréductibles : le même mot y a le plus souvent deux sens exactement opposés.

L'allemand nous a emprunté plus de 3.000 mots (Reynaud, *l'Influence française en Allemagne*, Hachette, 1913). Il les a d'abord traduits et défigurés graphiquement et il n'a pu que leur attribuer le sens que lui prêtent son génie ethnique et son stade de civilisation.

Encore une fois, tous mes compliments à M. Dumur. Salutations empressées à lui et à vous.

J. MICHAUT.

§

Zola en Italie. — C'est un fait signalé par tous les journaux italiens, d'après les statistiques récentes, que l'on ne lit plus Zola en Italie. Il y eut, paraît-il, il y a vingt ans, une énorme vogue et depuis cette époque, ni dans les conversations, ni dans les bibliothèques, ni chez les éditeurs, ni chez les libraires le nom de Zola n'est plus prononcé.

Pourquoi, se demandait dernièrement, dans le *Secolo* M. Paolo de Giovanni, pourquoi cet oubli ? Il avoue ne pas pouvoir l'expliquer et il a fait dans le grand journal de Milan un appel à la jeunesse pour demander

qu'elle relise celui qu'il considère comme un des plus grands auteurs français.

La Débâcle, écrit-il, et beaucoup d'autres romans de Zola ont des qualités qui pourraient être encore mises à profit dans cette heure de bouleversement mondial. Il serait bon que la jeunesse lût et que les anciens reprissent ses livres au moins pour les feuilleter. Stendhal aurait voulu pouvoir aller tous les ans en Italie et lire tous les mois les Mille et une Nuits et Don Quichotte.

Espérons que la jeunesse italienne voudra au moins une fois par an relire Zola.

§

En marge de Brillat-Savarin. — Il y a quelques années, *les Annales*, faisant une enquête sur les plats préférés de nos plus notoires contemporains, Courteline répondit qu'il aimait exclusivement le pain de ménage et le fromage de Brie. Mais il semble bien que l'ami de Lidoire et de la Biscotte ne se soit pas toujours contenté de repas aussi bourgeois, si l'on en juge par cette lettre que mettait en vente récemment un libraire de la rue de l'Ancienne-Comédie (page 58 de son catalogue de novembre 1918) :

698. Courteline (Georges). Lettre autog., sig., s. d., 3 pp. 1/2 in-8. 15 fr.
« ... Se mettre à table à une heure du matin, pour en quitter à l'aurore, rien de fait ! Je ne peux plus, hélas ! et ma santé ne veut plus rien savoir... et puis, j'ai si peu, mais si peu d'appétit, que l'idée de m'asseoir en pleine nuit devant une volaille froide ou devant une tranche de rosbeef me rend malade d'avance. J'ai la haine de la table, et quand, à 2 heures au plus tard, je ne suis pas dans mon plumard, j'en ai pour deux jours à promener dans la vie un hébètement dont je ne finis par avoir raison qu'avec 15 heures de sommeil. Voilà ce que c'est que d'avoir trop fumé de cigarettes, bu trop de saletés et fait trop de bêtises... Je tombe de plus en plus dans la maladie noire, redoutant le monde et me calfeutrant dans la routine de mes vieilles habitudes. Tout ce qui n'est pas cela m'embête, m'assomme, m'irrite, m'énerve au point que j'en pleurerais comme un enfant, sans pouvoir au juste dire pourquoi. »

Document à verser au dossier : « Psychologie de l'auteur gai. »

Rachat de numéros du « Mercure de France ».

Au prix de 5 fr. l'un : les nos 8, 13, 35, 41, 44.
Au prix de 4 fr. l'un : les nos 61, 62, 69, 70, 72, 75, 85.
Au prix de 3 fr. l'un : les nos 106, 108, 115, 116, 117, 118, 119, 121, 147, 170, 173.
Au prix de 2 fr. l'un : les nos 416, 493, 494, 495.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, G. Roy (Marc TEXIER, successeur), 7, rue Victor-Hugo.

EXTRAIT DU CATALOGUE
DES EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Histoire — Critique — Littérature

Hortense Allart de Méritens
Lettres inédites à Sainte-Beuve ... 4.90

L'Arétin
Les Plus belles Pages de l'Arétin ... 5.25

Aurel
Jean Dolent ... 1.50
La Semaine d'Amour ... 4.90

Henri Bachelin
Jules Renard et son Œuvre ... 1 50

J. Barbey d'Aurevilly
L'Esprit de J. Barbey d'Aurevilly ... 4 90
Lettres à Léon Bloy ... 4.90
Lettres à une Amie ... 4.90

J.-M. Barrie
Margaret Ogilvy ... 4.90

Léon Bazalgette
Walt Whitman. L'Homme et son œuvre ... 10 »

Christian Beck
Le Trésor du Tourisme :
L'Italie Septentrionale ... 4 90
Rome et l'Italie Méridionale ... 4.90
La Suisse ... 4.90

Dimitri de Benckendorff
La Favorite d'un Tzar ... 4.90

Paterne Berrichon
Jean-Arthur Rimbaud ... 5.75
La Vie de Jean-Arthur Rimbaud ... 5.25

Albert de Bersaucourt
Études et Recherches ... 4.90
Les Pamphlets contre Victor Hugo ... 4.90

Louis Bertrand
Gustave Flaubert ... 5.25

Ad. Van Bever et Paul Léautaud
Poètes d'aujourd'hui, *Morceaux choisis*. 2 vol. ... 11.90

Ad. Van Bever et Ed. Sansot-Orland
Œuvres galantes des Conteurs italiens, I, II, chaque vol. ... 5.75

Léon Bloy
L'Ame de Napoléon ... 5.25
Au seuil de l'Apocalypse ... 5.95
Dans les Ténèbres ... 5.25
Les Dernières Colonnes de l'Église ... 5.25
Exégèse des Lieux Communs, I, II, chaque volume ... 5.75
L'Invendable ... 5 75
Méditations d'un Solitaire en 1916 ... 5.25
Le Mendiant ingrat ... manq.
Mon Journal (pour faire suite au *Mendiant Ingrat*) ... 5.95
Pages choisies ... 5.95
Le Pèlerin de l'Absolu ... 5.95
Quatre Ans de Captivité à Cochons-sur-Marne ... 5.95
Au Seuil de l'Apocalypse ... 5.95
Le Vieux de la Montagne ... 5 75

Léon Bocquet
Albert Samain ... 5.25

Bottom
Ainsi parlait Jéroboam ... 3 »

Wacyf Boutros Ghali
Le Jardin des Fleurs ... 4.90

Georges Brandès
Essais choisis ... 4.90

Georges Buisseret
L'évolution idéologique d'Emile Verhaeren ... 1.50

Mélanie Calvat
Vie de Mélanie ... 5.75

Gaston Capon
Les Vestris ... 4 90

Louis Cariò et Ch. Régismanset
L'Exotisme ... 4 90

Jane Carlyle
Jane Welsh Carlyle ... 4 90

Thomas Carlyle
Lettres de Thomas Carlyle à sa mère ... 4.90
Lettres d'Amour de Jane Welsh et de Thomas Carlyle, 2 vol. ... 9.80
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours. I, II, III, chaque volume ... 5.95

Eugène Carrière
Ecrits et Lettres choisies ... 5.75

Fernand Caussy
Laclos ... 4.90

F.-A. Cazals et Gustave Le Rouge
Les Derniers jours de Paul Verlaine ... 5.75

Charles Cestre
Bernard Shaw et son œuvre ... 4.90

Chamfort
Les plus belles pages de Chamfort ... 5.25

Paul Claudel
Connaissance de l'Est ... 5.25
Art poétique ... 5.25

Jean des Cognets
La Vie intérieure de Lamartine ... 4.90

Charles Collé
Journal historique inédit ... 10 »

Vicomte de Colleville
Un Cahier inédit du journal d'Eugénie de Guérin ... 3 »

J.-A. Coulangheon
Lettres à deux femmes ... 4.90

Marcel Coulon
Témoignages, I, II, III, chaque volume ... 4 90

Cyrano de Bergerac
Les plus belles pages de Cyrano de Bergerac ... 5.25

Eugène Defrance
Catherine de Médicis ... 4.90
Charlotte Corday et la Mort de Marat ... 4.90
La Conversion d'un Sans-Culotte ... 4.90
La Maison de Madame Gourdan ... 4.90

Paul Delior
Remy de Gourmont et son Œuvre ... 1.50

Eugène Demolder
L'Espagne en auto ... 4.90

René Descharmes et René Dumesnil
Autour de Flaubert, 2 vol. ... 9.80

Henry Detouche
De Montmartre à Montserrat (*illustré*) ... 4.90

Diderot
Les plus belles pages de Diderot ... 5.25

Pierre Dufay
Victor Hugo à vingt ans ... 4.90

Georges Duhamel
Civilisation, 1914-1917 ... 5.25
Les Poètes et la Poésie ... 5.75
La Possession du Monde ... 5.25
Vie des Martyrs, 1914-1916 ... 5.25

Edouard Dujardin
La Source du Fleuve chrétien ... 4.90

Louis Dumur
Les Enfants et la religion ... 0.50

Envoi franco du Catalogue.

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Georges Eekhoud
Les Libertins d'Anvers.... 4.90

M. Esch
L'Œuvre de Maurice Maeterlinck.................. 1.50

Paul Escoube
Préférences.............. 4.90

Gauthier Ferrières
François Coppée et son œuvre.................... 1.50

André Fontainas
Histoire de la Peinture française au XIXe siècle..... 5.95

Paul Frémeaux
Dans la chambre de Napoléon mourant.......... 4.90

Ernest Gaubert et Jules Véran
Anthologie de l'Amour Provençal................ 4.90

André Gide
Oscar Wilde.............. 2.25
Prétextes, *Réflexions sur quelques points de Littérature et de Morale*... 5.75
Nouveaux Prétextes....... 5.75

A. Gilbert de Voisins
Sentiments............... 4.90

Edmund Gosse
Père et Fils............. 4.90

Jean de Gourmont
Henri de Régnier et son œuvre.................. 1.50
Muses d'Aujourd'hui...... 5.25

Remy de Gourmont
Le Chemin de Velours, *Nouvelles Dissociations d'idées*................. 5.75
La Culture des Idées...... 5.75
Dante, Béatrice et la Poésie amoureuse............... 1.50
Epilogues. *Réflexions sur la vie*, I, II, III, IV (Dialogues des Amateurs), V (Nouveaux Dialogues des Amateurs), VI, chaque volume............ 5.75
Esthétique de la langue française................... 5.75
Lettres à l'Amazone....... 5.75
Le Livre des Masques, *Portraits symbolistes*, I, II, chaque volume......... 5.75
Pendant la Guerre........ 5.25
Pendant l'Orage .... 3 »
Le Problème du Style...... 5.75

Promenades littéraires, I, II, III, IV, V, chaque volume............... 5.75

Ch.-M. Des Granges
La Presse littéraire sous la Restauration............ 10 »

Maurice de Guérin
Les plus belles pages de Maurice de Guérin...... 4.50

Frédéric Harrison
John Ruskin.............. 4.90

Lafcadio Hearn
Le Japon................. 5.95

Henri Heine
Les plus belles pages de Henri Heine............ 5.25

A.-Ferdinand Herold
Le Livre de la Naissance, de la Vie et de la Mort de la Bienheureuse Vierge Marie.................. 10 »

Alexandre Herzen
Pages choisies........... 4.90

Albert Heumann
Le Mouvement littéraire Belge................ 4.90

Robert d'Humières
L'Ile et l'Empire de Grande-Bretagne............... 4.90

Francis Jammes
Feuilles dans le vent....... 5.95
Ma Fille Bernadette....... 5.25

Virgile Josz
Fragonard, *Mœurs du XVIIIe siècle*........... 4.90
Watteau, *Mœurs du XVIIIe siècle*................ 4.90

Rudyard Kipling
Lettres du Japon.......... 5.25

Laclos
Lettres inédites........... 4.90

Madame Lafarge
Correspondance, 2 vol..... 9.80

Paul Lalond
L'Aube Romantique........ 4.90

Jules Laforgue
Mélanges posthumes...... 5.75

Edmond Lepelletier
Histoire de la Commune de 1871. I, II, III, chaque volume............... 10 »
Paul Verlaine, sa Vie, son Œuvre.................. 5.95
Emile Zola, sa Vie, son Œuvre.................. 5.95

Loyson-Bridet
Mœurs des Diurnales. *Traité de Journalisme*...... 5.25

Jean Lucas-Dubreton
La Disgrâce de Nicolas Machiavel............. 4.90

Émile Magne
L'Esthétique des Villes.. 4.90
Madame de Châtillon...... 4.90
Madame de la Suze........ 4.90
Madame de Villedieu...... 4.90
Le Plaisant Abbé de Boisrobert................. 4.90
Scarron et son milieu..... 4.90
Voiture et les origines de l'Hôtel de Rambouillet.. 4.90
Voiture et les années de gloire de l'Hôtel de Rambouillet............... 4.90

Henri Malo
Les Corsaires............ 4.90
Les Corsaires Dunkerquois et Jean-Bart, I, II, chaque volume.............. 4.90

Ferdinand de Martino
Anthologie de l'amour arabe manq.

Henri Massis
La Pensée de Maurice Barrès 1.50

Masson-Forestier
Autour d'un Racine ignoré. 10 »

Édouard Maynial
Casanova et son temps.... 5.75
La Jeunesse de Flaubert... 4.90
La Vie et l'Œuvre de Guy de Maupassant.......... 5.75

Henri Mazel
Ce qu'il faut lire dans sa vie. 5.95

Jean Mélia
Les Idées de Stendhal..... 4.90
Stendhal et ses commentateurs.................. 4.90
La Vie amoureuse de Stendhal.................... 4.90

Adrien Mithouard
Le Tourment de l'Unité.... 4.90

Jean Moréas
Esquisses et Souvenirs.... 4.90
Réflexions sur quelques Poètes..................... 4.90
Variations sur la Vie et les Livres................. 4.90

Eugène Morel
Bibliothèques, 2 vol. in-8o 20 »

Charles Morice
Eugène Carrière........... 4.90

Envoi franco du Catalogue.

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Gabriel Mourey

Le Village dans la Pinède. 4.90

Alfred de Musset

Correspondance.......... 4.90

Les plus belles pages d'Alfred de Musset.......... 5.25

Lettres d'amour à Aimée d'Alton.......... 5.25

Œuvres complémentaires. 4.90

Gérard de Nerval

Correspondance.......... 4.90

Les plus belles pages de Gérard de Nerval.......... 5.25

Alfredo Niceforo

Le Génie de l'Argot.......... 4.90

Charles Oulmont

La Poésie française du Moyen-âge.......... 5.95

Leon Paschal

Esthétique nouvelle fondée sur la psychologie du génie 10 »

Peladan

Les Idées et les Formes.... 4.90

Hubert Pernot

Anthologie populaire de la Grèce moderne.......... 4.90

Edmond Pilon

Francis Jammes et le Sentiment de la Nature...... 1.50

Muses et Bourgeoises de jadis.......... 4.90

Portraits de Sentiment.... 4.90

Portraits tendres et pathétiques.......... 4.90

Camille Piton

Paris sous Louis XV (I, II, III, IV, V). Chaque vol..

Pierre-Paul Plan

Jean-Jacques Rousseau raconté par les gazettes de son temps.......... 4.90

Georges Polti

Les trente-six situations dramatiques.......... 5.75

J.-G. Prodhomme

Écrits de Musiciens.......... 4.90

Rachilde

Dans le Puits.......... 5.25

Arthur Ransonne

Oscar Wilde.......... 4.90

Ernest Raynaud

Baudelaire et la religion du Dandysme 1.50

Henri de Régnier

Discours de Réception à l'Académie française.......... 1 50

Figures et Caractères.......... 5.75

Portraits et Souvenirs.......... 5.75

Sujets et Paysages.......... 5.75

Rétif de la Bretagne

Les plus belles pages de Rétif de la Bretonne.......... 5.25

Cardinal de Retz

Les plus belles pages du Cardinal de Retz.......... 5.25

Arthur Rimbaud

Lettres de Jean-Arthur Rimbaud.......... 5.25

Une Saison en Enfer...... 3 »

William Ritter

Etudes d'Art étranger..... 4.90

Rivarol

Les plus belles pages de Rivarol.......... 5.25

E. de Rougemont

Villiers de l'Isle-Adam..... 4.90

André Rouveyre

Exécution secrète d'un peintre par ses confrères. 1.50

Visages des Contemporains. 4.90

John Ruskin

La Bible d'Amiens.......... 5.75

Sésame et les Lys.......... 5.25

Saadi

Le Jardin des Fruits 4.90

Jules Sageret

Les Grands Convertis...... 4.90

Saint-Amant

Les plus belles pages de Saint-Amant.......... 4.50

Saint-Evremond

Les plus belles pages de Saint-Evremond.......... 5.25

Saint-Simon

Les plus belles pages de Saint-Simon.......... 5.25

Sainte-Beuve

Lettres inédites à M. et Mme Juste Olivier.......... 4.90

P. Saintyves

Les Reliques et les Images légendaires.......... 4.90

Léon Séché

Alfred de Musset. I. L'Homme et l'Œuvre, les Camarades; II. Les Femmes. 2 vol.......... 9.80

Alfred de Vigny, I: La Vie littéraire, politique et religieuse; II: La Vie amoureuse. 2 vol.......... 9.80

Les Amitiés de Lamartine.. 4.90

Le Cénacle de Joseph Delorme, 2 vol.......... 9 80

Le Cénacle de la Muse Française.......... 4.90

Delphine Gay.......... 4.90

Hortense Allart de Méritens 4.90

La Jeunesse dorée sous Louis-Philippe.......... 4.90

Lamartine (1816-1830)..... 4.90

Madame d'Arbouville...... 4 90

Sainte-Beuve. I. Son Esprit, ses Idées; II. Ses Mœurs. 2. vol.......... 9.80

Alphonse Séché et Jules Bertaut

L'Évolution du Théâtre contemporain.......... 4 90

Octave Séré

Musiciens français d'aujourd'hui.......... 5.95

Nahum Slousch

La Poésie lyrique hébraïque contemporaine.......... 4.90

Joseph de Smet

Lafcadio hearn.......... 4.90

Georges Soulié

Essai sur la littérature Chinoise.......... 4.90

Robert de Souza

La Poésie populaire et le Lyrisme sentimental..... 4 90

André Spire

Quelques Juifs.......... 5.95

Stendhal

Les plus belles pages de Stendhal.......... 5.25

Casimir Stryienski

Soirées du Stendhal-Club.. 4 90

Casimir Stryienski et Paul Arbelet

Soirées du Stendhal-Club (2e série).......... 4.90

Tallemant des Réaux

Les plus belles pages de Tallemant des Réaux.... 5.25

Archag Tchobanian

Les Trouvères arméniens.. 4.90

Tei-San

Notes sur l'Art japonais: La Sculpture et la Ciselure.. 4 90

Adolphe Thalasso

Anthologie de l'Amour asiatique.......... 4.90

Le Théâtre Libre.......... 4.90

Théophile

Les plus belles pages de Théophile.......... 4.50

Tolstoï

Vie et Œuvre, Mémoires, 3 vol.......... 14.70

Tristan L'Hermite

Les plus belles pages de Tristan L'Hermite.......... 4.50

Jules Troubat

Sainte-Beuve et Champfleury 4.90

La Salle à manger de Sainte-Beuve.......... 4.90

Octave Uzanne

Le Célibat et l'Amour..... 5 95

Parisiennes de ce temps... 5.95

A. Van Gennep

La Question d'Homère..... 1.50

Jean Variot

L'Œuvre d'Elémir Bourges. 1.50

Alfred de Vigny

Les plus belles pages d'Alfred de Vigny.......... 5.25

Léonard de Vinci

Textes choisis.......... 5.95

Tancrède de Visan

L'Attitude du Lyrisme contemporain.......... 4.90

Oscar Wilde

De Profundis, précédé de Lettres écrites de la prison et suivi de la Ballade de la Geôle de Reading.......... 4 90

Les Origines de la Critique historique.......... 4.90

Stefan Zweig

Emile Verhaeren, sa Vie, son Œuvre.......... 4.90

Envoi franco du Catalogue.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. Claude, 6, rue Vivienne.

EXTRAIT DU CATALOGUE
DES EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Philosophie — Science — Sociologie

Edmond Barthèlemy

Thomas Carlyle........... 4.90

Julien Benda

Le Bergsonisme.......... 3 »
Sur le succès du Bergsonisme.............. 4 90

Géorges Bohn

Alfred Giard et son Œuvre..................... 1 50

H.-B. Brewster

L'Ame païenne............ 4 90

Thomas Carlyle

Essais choisis de Critique et de Morale.............. 4 90
Nouveaux Essais choisis de Critique et de Morale.... 4.90
Pamphlets du Dernier Jour. 4 90
Sartor Resartus........... 5 75

Frédéric Charpin

La Question religieuse..... 4 90

Christian Cornélissen

Le Salaire, ses formes, ses lois................... 1 50

Lucien Corpechot

René Quinton............ 1 50

Gaston Danville

Magnétisme et Spiritisme... 1 50

Joseph Desaymard

La Pensée d'Henri Bergson. 1.50

J.-A. Dulaure

Des Divinités génératrices (*Le Culte du Phallus*). 5 75

Jules de Gaultier

Le Bovarysme............ 5 75
Comment naissent les dogmes.................... 5 95
La Dépendance de la Morale et l'Indépendance des Mœurs.................. 5.75
La Fiction universelle..... 5.95
Le Génie de Flaubert...... 5.75
De Kant à Nietzsche....... 5.75
Nietzsche et la Réforme philosophique........... 5.75
Les Raisons de l'Idéalisme. 5.25

Remy de Gourmont

Physique de l'amour. *Essai sur l'instinct sexuel*.... 5.75
Promenades Philosophiques, I, II, III, chaque volume. 5.75

Havelock Ellis

La Pudeur. La Périodicité sexuelle. L'Auto-érotisme 8 »
L'Impulsion sexuelle...... 8 »
L'Inversion sexuelle....... 8 »
Le Monde des Rêves...... 4 90
La Sélection sexuelle...... 8 »

Helvétius

Les plus belles pages d'Helvétius................. 5 25

P.-G. La Chesnais

La Révolution russe et ses résultats............... 1.50

Dr Gustave Le Bon

La Naissance et l'Evanouissement de la Matière.... 1 50

Jacques Loeb

La Fécondation chimique.. 8 »

Percival Lowel

Mars et ses Canaux....... 8 »

Louis Maeterlinck

Péchés primitifs........... 4.90

Maurice Maeterlinck

La Sagesse et la Destinée. 10 »
Le Trésor des Humbles.... 5 25

Georges Matisse

L'Intelligence et le Cerveau. 1.50
Les Ruines de l'Idée de Dieu................... 1.50

D. Mérejkowsky

Le Tsar et la Révolution... 4 90

Raymond Meunier

Le Végétarisme........... 1 50

Stanislas Meunier

Les Harmonies de l'Evolution terrestre........... 1.50

Frédéric Nietzsche

Ainsi parlait Zarathoustra.. 5.75
Aurore.................... 5.75
Le Cas Wagner.......... 1 50
Considérations inactuelles.. 5.75
Le Crépuscule des Idoles, le Cas Wagner, Nietzsche contre Wagner, l'Antéchrist.................. 5.75
Ecce Homo............... 5.75
Le Gai savoir............ 5.75
La Généalogie de la Morale. 5 75
Humain, trop Humain (1re partie).................. 5.75
L'Origine de la Tragédie... 5 75
Pages choisies............ 5 75
Par delà le bien et le mal.. 5 75
La Volonté de Puissance, 2 volumes.............. 11 50
Le Voyageur et son Ombre (*Humain, trop Humain*, 2e partie)................ 5 75

Georges Palante

La Philosophie du Bovarysme................. 1 50

Péladan

Supplique à S. S. le Pape Pie X pour la réforme des canons en matière de divorce.................. 1 50

Edmond Picard

Gustave Le Bon et son Œuvre................... 1.50

Etienne Rabaud

Le Génie et les théories de M. Lombroso............ 1.50

Marcel Réja

L'Art chez les fous........ 4.90

Claire Richter

Nietzsche et les Théories biologiques contemporaines.................... 4 90

G. de Rougemont

La Graphologie........... 1.50

Jules Sageret

Henri Poincaré........... 1.50
Paradis laïques........... 4 90

Sénancour

De l'Amour................ 4.50

Carl Siger

Essai sur la Colonisation... 4.90

Léon Tolstoï

Dernières Paroles......... 4.90

L.-L. Trouessart

Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire.................. 1 50

A. Van Gennep

En Algérie................ 4.90
La Question d'Homère..... 1.50
Religions, Mœurs et Légende, I, II III, IV, V, chaque volume.......... 4.90

H.-G. Wells

Anticipations 5.95
La Découverte de l'Avenir et le Grand Etat........ 5 25
Une Utopie moderne....... 5.95

Envoi franco du Catalogue.

BANQUE DE PARIS ET DES PAYS-BAS

Conformément à la délibération de l'Assemblée générale extraordinaire es actionnaires tenue le 2 septembre, qui a autorisé l'augmentation de apital de 100 millions de francs à 200 millions de francs par l'émission e 200.000 actions, en une ou plusieurs fois, la Banque de Paris et des ays-Bas procède, actuellement, à l'émission de 100.000 actions de 00 francs chacune.

Le capital sera par suite porté, dès maintenant, à 150 millions de francs.

Le prix d'émission est fixé à 750 francs, soit 500 francs pour le apital nominal et 250 francs pour la prime.

Ce prix sera payable : **375 francs** en souscrivant du 8 septembre au 5 septembre 1919 et **375 francs** du 20 au 31 décembre 1919 ; sous éduction des intérêts à 5 o/o du 26 septembre au 31 décembre, sur rs. 375 (moins impôts). Ces 100.000 actions sont créées jouissance de exercice commençant le 1er janvier 1920.

Un droit de préférence pour la souscription est réservé aux propriétaires s 200.000 actions actuelles dans la proportion d'une action nouvelle ur deux actions anciennes. Pour l'exercice de ce droit, il ne sera pas u compte des fractions. Les actionnaires pourront également souscrire titre réductible.

Les souscripteurs verseront 375 francs par action demandée à titre luctible, et 125 francs par actions à titre réductible. Le complément premier versement à effectuer sur les actions souscrites à titre luctible, soit 250 francs par titre, devra être versé à la répartition, du au 25 octobre 1919.

La souscription sera ouverte à partir du 9 septembre 1919 et sera close 26 du même mois, au siège social, 3, rue d'Antin, à Paris, et dans les cursales d'Amsterdam et de Genève.

Les actionnaires qui justifieront avoir été empêchés d'exercer, dans le ai prescrit, leur droit de préférence, soit pour cause de mobilisation, à raison de la privation de leurs titres par fait de guerre, pourront rcer ce droit jusqu'à l'expiration d'un délai d'un mois après la date de essation des hostilités, telle qu'elle sera fixée par une loi ou un décret, arge pour eux de tenir compte des intérêts de retard au taux de 5 o/o.

L'insertion prescrite par la loi du 30 janvier 1907 a paru dans le etin des Annonces Légales Obligatoires à la charge des Sociétés ncières, portant la date du 8 septembre 1919. Les formalités exigées la loi du 31 mai 1916 concernant l'émission des valeurs mobilières, été observées.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris-6e

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Critique
Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

ABONNEMENT

Les abonnements partent de tous les numéros.

FRANCE		ÉTRANGER	
Un an..............	32 fr.	Un an..............	37 fr.
Six mois............	17 »	Six mois...........	20 »
Trois mois..........	9 »	Trois mois.........	11 »

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, G. Roy (Marc Texier, Sr), 7, rue Victor-Hugo.